

Pierre SOURISSEAU

Charles de
FOUCAULD

1858-1916



Biographie

SALVATOR

Pierre SOURISSEAU

Charles de FOUCAULD

1858-1916

Biographie

Un officier de cavalerie toujours à l'action, un explorateur brillant, scientifique de surcroît, une vocation obstinément cherchée, une âme assoiffée de solitude et d'absolu ouverte à l'universel, un éminent spécialiste du monde touareg, un prêtre au sacerdoce atypique, désireux de fraternité, brûlant d'un feu missionnaire... Autant d'aspects qui se superposent, s'enchevêtrent, se complètent chez Charles de Foucauld.

Cette biographie exhaustive, construite à partir de ses écrits et des enquêtes les plus récentes de sa cause de canonisation, restitue les événements d'une existence hors du commun. Remplie de détails inédits, fidèle aux sources, elle trace un portrait magnifique de cette étonnante personnalité.

L'auteur, par sa connaissance intime et inégalée des documents originaux, nous livre l'ouvrage incontournable pour découvrir le vrai Charles de Foucauld.

***Pierre SOURISSEAU** est depuis plus de trente ans archiviste de la cause de canonisation. Licencié en théologie, expert référent pour les Amitiés et la Famille spirituelle de Charles de Foucauld, il fait des articles et des conférences sur les multiples aspects de la figure du bienheureux Charles de Foucauld.*

SALVATOR

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

doigt et voyez cette aiguille de sapin qui y est entrée », dira Hélène de Reinach d'une famille très proche des Foucauld. Il semble pris de démence et d'une paralysie progressive. Au début de l'année 1863, sa mère, qui habite à Paris, fait venir Édouard près d'elle, rue de la Madeleine, et soumet son cas à plusieurs spécialistes. Avec l'accord de sa belle-fille, elle place en mai 1863 son fils à Ivry-sur-Seine dans la « Maison de santé » modèle, créée pour aliénés par le Dr Esquirol et dirigée alors par le Dr Marcé, puis par le Dr Luys. Édouard de Foucauld y est bien soigné, mais son état général ne cesse de se détériorer. En réalité, il n'est pas victime d'une aliénation mentale, mais il présente les symptômes d'une maladie mal connue à l'époque, et qui l'emportera, la maladie de Lyme⁴.

Orphelin

Tandis qu'empire la santé de leur père, les enfants quittent Wissembourg avec leur mère qui vient s'installer à Strasbourg, rue des Échasses, chez le colonel de Morlet. Charles et Marie découvrent la chaleur affectueuse de la maison de leurs grands-parents. Une domestique, Rosine Becker, à laquelle ils vont être très attachés, est embauchée par le colonel pour s'occuper d'eux. En effet, Élisabeth peine à accomplir sa tâche maternelle durant cette année 1863. Elle est de plus en plus angoissée pour son mari soigné loin d'elle, et inquiète pour ses enfants. Elle souffre de « névralgie », comme le médecin l'indiquera dans l'acte de décès, ce qui recouvre des douleurs multiples et permanentes provenant sans doute de son grand désarroi devant le malheur survenu dans son foyer. Sa mort, le 13 mars 1864, ne fut pas subite et lui donna l'occasion de manifester sa foi profonde. Charles plus tard évoquera souvent les dernières paroles de sa mère : « Mon Dieu, que votre volonté se fasse et

non la mienne. » Le choc affectif dut peser lourd sur la sensibilité des jeunes enfants.

Quelques mois plus tard, le 9 août 1864, leur père meurt. Absent depuis des mois, il avait peut-être un peu disparu du souvenir de la petite Mimi et sans doute aussi du souvenir de Charles qui aura bientôt 6 ans. La vicomtesse de Foucauld se charge de la sépulture de son fils, comme elle s'est chargée de le faire soigner pendant deux ans. Édouard est enterré le 12 août au cimetière de Montmartre, à Paris, dans le caveau où son père a lui-même été enterré en 1849. Celle qui avait pris soin de s'informer auprès de l'établissement de santé d'Ivry sur le caractère héréditaire ou non de la maladie de son fils, reçut cette réponse, précieuse pour la famille, datée du 25 août 1864 et signée du Dr Luys, spécialiste en neurologie : « Vous ne devez avoir aucune crainte pour vos petits-enfants. La maladie dont leur père a été affectée ne se transmet pas par hérédité, étant une maladie purement accidentelle qui se développe sous l'influence de causes très diverses souvent difficiles à apprécier [...]. Elle ne peut pas être assimilée à l'aliénation mentale [...] celle-ci ne laissant pas de traces appréciables dans les organes. » De telles expressions à l'allure de certificat médical laissent bien entendre que des organes vitaux étaient atteints, ce qui corrobore l'hypothèse de la maladie de Lyme.

Dans les semaines suivantes, Mme de Foucauld quitte Paris pour se reposer à Mirecourt, d'où elle est originaire. Elle passe par Strasbourg et prend avec elle les deux petits orphelins. Leur séjour à Mirecourt va se terminer par un drame : lors d'une promenade dans la campagne, alors qu'ils sont cernés par un troupeau de vaches sans surveillance, leur grand-mère prend peur, et meurt d'une crise cardiaque sous leurs yeux. Nous sommes le 6 octobre 1864, deux mois seulement se sont écoulés depuis la disparition de leur père.

Quel fut l'impact de ces disparitions rapprochées sur l'affectivité d'un enfant âgé d'à peine six ans qui, en l'espace de quelques mois, perd sa mère, son père et sa grand-mère ? Quelles furent les conséquences de ces chocs émotionnels sur son évolution humaine ? La peine et le trouble de l'orphelin furent certains sur le moment, mais il est difficile d'en dire plus, lui-même n'en laissant rien paraître. Dans une lettre écrite à son ami Duveyrier en février 1892, il raconte l'histoire – « *simple* », dit-il – de son enfance et de sa jeunesse, dans un récit qui tend à montrer que jamais l'amour d'un foyer ne lui a fait défaut, même s'il y a encore « *vive* », « *la très grande douleur* » de 1878 quand disparaît son grand-père :

Ma vie passée est simple, la voici en quelques mots. À l'âge de 5 ans et demi, en 1864, j'ai perdu mon père et ma mère. J'ai été dès lors élevé par mon grand-père maternel et ma grand-mère, ma mère étant fille unique. J'ai une sœur qui a été élevée avec moi par ces excellents grands-parents. M. de Morlet, ancien officier du génie, avait pris sa retraite en Alsace, où nous restâmes jusqu'à la guerre. Après 70, nous vînmes habiter Nancy où j'achevais mes études avant d'entrer à St Cyr. À St Cyr, j'eus l'immense douleur de perdre mon grand-père dont j'admirais la belle intelligence, dont la tendresse infinie entoura mon enfance et ma jeunesse d'une atmosphère d'amour dont je sens toujours avec émotion la chaleur. Ce me fut une très grande douleur, et après 14 ans, elle reste très vive. Ma bonne grand-mère avait, quelques années avant, été si malade qu'elle avait dû entrer dans une maison de santé où elle est morte doucement. À la mort de mon grand-père, en 1878, ma sœur fut recueillie par ma tante, Mme Moitessier, sœur de mon père qui habite Paris. Ce foyer fut depuis lors notre foyer, et les bontés qu'on y eut pour nous sont infinies. Vous le voyez, dans mon passé, je ne trouve que bonté pour moi et reconnaissance à avoir... De 1878 à 1886, je vis à peine ma famille et le peu qu'ils surent de ma vie, surtout dans la première période de ce temps, ne put que leur faire de la peine. Lorsque je revins à Paris, en 1886, ma sœur n'y était plus, car elle s'était mariée et habitait la Bourgogne. Mais je trouvai chez ma tante le même accueil que si je n'avais jamais quitté le foyer et jamais donné de souci à ceux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

me trouvais bien dans ce cadre. » Ce qui est caractéristique aussi chez lui, c'est son ressort et son goût de vivre. Charles enfant ne paraît pas sujet à la mélancolie ; chez lui, au contraire, l'humour n'est jamais absent. Même après la mort de ses parents, et ses lettres à son cousin Adolphe Hallez le montrent, il est capable de rebond et de créativité. Se devine chez lui la présence cachée d'une force intérieure qui ne fera que s'affirmer au cours de son évolution, et si, chez l'adolescent, il est question de paresse, ce sera pour définir non pas sa nature profonde, mais la conséquence d'un passage à vide lié à un déficit moral et spirituel. Comme l'a bien vu René Bazin, qui l'a analysé le premier : « Le vrai nom de sa paresse était fantaisie, imprudence et curiosité sensuelle²⁶. »

La scolarité à Nancy

Ainsi à partir d'août 1871, Charles devient nancéen. Il restera à Nancy jusqu'à son entrée à l'École de la rue des Postes qui l'amènera à Paris en 1874 ; il y reviendra pour des vacances et des permissions militaires, et quittera vraiment cette ville en 1878, suite à la mort de son grand-père.

À la rentrée scolaire 1871, il entre en classe de troisième au lycée de Nancy, comme demi-pensionnaire, puis peu après comme externe. À la fin de sa troisième, il obtient le 5^e accessit en mathématiques et surtout le 1^{er} accessit en histoire-géographie. M. Zeller est son professeur, très estimé, d'histoire et de géographie en troisième puis en seconde ; comme cet enseignant avait auparavant exercé en Algérie, Charles s'adressera à lui dix ans plus tard pour savoir comment voyager en Afrique du Nord.

Pendant cette année scolaire, il suit le catéchisme préparatoire

à la communion. Il fera le dimanche 28 avril 1872 sa première communion, après les quelques jours de retraite prescrits pour les futurs communiant. Conformément aux directives diocésaines concernant les externes, cette cérémonie a lieu dans sa paroisse, qui est celle de la cathédrale, et non à la chapelle du lycée. Cette journée du 28 avril fut aussi celle de sa confirmation, l'évêque de Nancy, Mgr Foulon, venant dans l'après-midi, confirmer les communiant du matin, selon la coutume dans la paroisse de la cathédrale. Faisant dans sa retraite à Nazareth au 8 novembre 1897 l'histoire des bienfaits reçus de Dieu, Charles a mentionné la ferveur spirituelle entourant cette journée du 28 avril 1872 : « *Cette première communion faite tard, après une longue et bonne préparation, entouré des prières et des encouragements de toute une famille chrétienne, sous les yeux des êtres que je chérissais le plus au monde, afin que tout fût réuni en ce jour pour m'y faire goûter toutes les douceurs*²⁷. » Il y revient souvent avec sa cousine Marie de Bondy, par exemple dans cette lettre écrite trente ans plus tard, le 28 avril 1902 : « *Aujourd'hui 30 ans que j'ai fait ma première communion, que j'ai reçu le bon Dieu pour la 1^{re} fois, que vous êtes allée à Nancy assister à cette grande grâce..., déjà ma chère mère alors...* » Et il ajoute : « *De tous ceux qui assistaient à cette 1^{re} communion il y a 30 ans, il n'y a peut-être que vous, Mimi, ma cousine de Latouche et moi qui restons en cette terre d'exil* », allusion qui nous permet de savoir que la famille autour du communiant, se composait au moins des grands-parents Morlet, de sa sœur Mimi, des Moitessier de Paris, son oncle, sa tante, et sa cousine Marie, ainsi que de Marie ou Élisabeth de Latouche. Catherine de Flavigny, l'autre cousine, absente, se sera manifestée par une lettre ou un cadeau. On sait que le cadeau de Marie Moitessier

fut le livre de Bossuet *élevations à Dieu sur tous les mystères de la religion chrétienne*, un des ouvrages alors couramment offerts pour les communions, publié chez Mame dans la collection « Bibliothèque pieuse des maisons d'éducation ». Quelques années plus tard, quand il sera en recherche sur la religion, il se souviendra de ce titre et ouvrira ce livre où il sentira « *chaleur* » et « *beauté* », sentiments augmentés par le souvenir de la main qui le lui avait offert : « *Demain, écrit-il de Nazareth le 27 avril 1897 à sa cousine Marie, vingt-cinq ans que vous êtes venue à Nancy avec tant de bonté...Votre souvenir de ce jour est le premier livre chrétien que j'ai lu avant ma conversion, celui qui m'a fait entrevoir que peut-être la religion chrétienne était vraie.* » Après sa première communion, Charles suivra le catéchisme de persévérance dans le cadre de l'instruction religieuse donnée au lycée par l'aumônier, le chanoine Blanc (1818-1880) – « *un prêtre pieux, bon, intelligent, zélé*²⁸ » relèvera Charles dans les grâces reçues dans son enfance.

Aux vacances suivantes, à l'été 1872, il ne semble pas avoir séjourné à Louÿe, puisqu'il donne par deux fois ces recommandations à sa sœur Mimi, elle-même en vacances à Louÿe dans la famille Moitessier : « *Dis, s'il te plaît, à ma cousine que je lui écrirai de Mirecourt. Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que ma tante et cousine Marie* » (20 août) et « *Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que ma tante, cousine Marie* » (31 août). Par contre, ce 31 août, il part en voyage à Paris avec ses grands-parents. Ils descendent pour ce séjour parisien à l'hôtel Au Bon La Fontaine, une adresse que Charles retiendra quand il aura besoin d'un pied-à-terre à Paris pendant ses années à Saint-Cyr, et même, bien plus tard, quand il viendra en France en 1913 pour faire découvrir au jeune touareg

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de quatre-vingts ans. On ignore les causes de cette hospitalisation, mais il ne semble pas que la mémoire ait été atteinte en 1876, si on s'appuie sur les impressions de Charles dans une lettre à sa sœur du 16 avril 1887 : « *La mémoire diminue aussi beaucoup, et quoiqu'elle m'ait parlé avec plus d'affection que jamais non seulement de toi, de grand-père et de toute notre famille et la sienne, il y a des choses qu'elle oublie, même parmi les plus récentes. La pauvre grand'mère a la mémoire du cœur bien plus vive que celle de l'esprit ; elle n'oublie pas même les anciens amis, mais les petits faits de chaque jour sont peu présents à sa mémoire.* »

Les deux mois qui le séparent du concours de Saint-Cyr se déroulent donc pour Charles dans de meilleures conditions. Autant l'école parisienne lui était pénible et peu favorable, autant cette ambiance retrouvée lui convient parfaitement. Son ami et répétiteur Dumont, qui l'avait déjà aidé en rhétorique pour le baccalauréat, va se charger de le préparer. Ce concours est programmé en juin 1876 sur trois jours, au lycée de Nancy. Son voisin de gauche que l'ordre alphabétique des candidats met à côté de lui dans la salle d'examen est Alexandre Faës, un camarade d'une des nombreuses familles venues de Strasbourg : « Il était resté le bon gros que j'avais connu enfant, dira plus tard le général Faës. Nous partageâmes joyeusement le plaisir de ce rapprochement fortuit, et vraisemblablement nous nous absorbâmes également dans le travail nécessaire pour traiter de notre mieux les sujets des compositions pendant les trois jours de ces épreuves⁴³. » Charles fut reçu très honorablement à ce concours : 82^e sur les 412 candidats admis à Saint-Cyr. Il révèle là ses grandes ressources intellectuelles : l'année de préparation, mal commencée, s'achevait vraiment mieux !

Sa conduite d'adolescent

Pour définir les années difficiles de Charles adolescent, à partir de 1873 et de ses quinze ans, faut-il parler d'une crise d'adolescence, au sens habituel du terme ? Disons d'emblée que ce ne fut pas chez lui un rejet de l'autorité parentale comme cela arrive souvent à cet âge-là : il reste au contraire très attaché à ce qu'il connaît depuis son enfance et d'une grande affection envers ses grands-parents et toute sa famille. Ce ne fut pas non plus une révolte contre les représentants de la religion : pas d'anticléricalisme chez lui. Cette période de troubles, qu'on ne connaît vraiment que par les récits du converti, semble avoir été vécue comme une épreuve intime et profonde, de nature existentielle, voire métaphysique si l'utilisation de ce mot ne risquait pas de faire dériver vers un discours trop philosophique. Il analyse son trouble surtout comme une crise « religieuse » ayant marqué le décrochage par rapport à l'attitude croyante de son enfance.

Quand il relit l'histoire de sa vie chrétienne et de sa foi catholique, il note toujours qu'il perdit la foi à la fin de l'enfance, à l'âge de quinze ans, soit en 1873, en ajoutant que cette période d'incroyance devait durer treize ans. Est-ce que le mariage de sa cousine Marie un an plus tard, le 11 avril 1874, avec Olivier de Bondy a marqué Charles affectivement, au point de l'influencer dans son désintéret pour la religion de ses premières années ? Certains l'ont pensé. Mais a-t-il vraiment vu dans l'arrivée d'Olivier un concurrent, et a-t-il vraiment senti chez sa cousine très aimée un éloignement qui l'aurait bouleversé ? Tout cela reste à démontrer, car il a toujours beaucoup apprécié la compagnie de son cousin par alliance, et ses relations avec le couple étaient très simples, témoin cette

allusion dans une lettre à Marie du 19 mars 1895 quand il apprend la gravité de la maladie d'Olivier : « *Il me semble que c'est hier que j'arrivais à Louÿe, trois mois après votre mariage.* » Ce souvenir, évoqué d'un ton assez détaché, laisse entendre qu'il n'a pas assisté au mariage de sa cousine, et que, lorsqu'il la revoit en juillet 1874 avec son mari qu'il ne connaissait pas encore, cela se fait très naturellement...

Par les nombreuses allusions qu'il fera plus tard à ses années sans foi, tellement désireux qu'il sera d'éviter à ses petits cousins, puis à ses neveux, les erreurs de son adolescence, nous pouvons tenter de décrire cette période en ses débuts.

Pendant la crise : des lectures...

Charles dira volontiers que la source principale de « *la perte de la foi* » et des désordres qui en découlent, sera la fréquentation d'une littérature où la religion, dans ses dogmes et ses ministres, est souvent ridiculisée et suspectée. Il n'y retrouve plus rien de ce qu'il a reçu naguère dans sa famille et dans la pratique des paroisses et des écoles chrétiennes. Il dira : « *Si je travaillais un peu à Nancy, c'est qu'on me laissait mêler à mes études une foule de lectures qui m'ont donné le goût de l'étude, mais m'ont fait le mal que vous savez*⁴⁴. » Pour commenter cet aveu d'une lettre à sa cousine, il faut partir de ses découvertes au cours de ses humanités. Sa culture en latin et en grec lui permet en effet de se familiariser avec les conceptions religieuses de l'Antiquité, avec leurs divinités et leurs héros d'épopée. Mais un tel contact avec le paganisme ancien et son univers sacré n'est pas sans ébranler ce qu'on lui avait enseigné de la foi catholique. Il retrouve aussi cette ambiance mythologique dans les écrivains de la Renaissance dont il raffole, et il aime, parfois avec un peu de suffisance, illustrer sa correspondance des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Charles, qui n'est plus le saint-cyrien au visage empâté photographié (cf. photo 5) au début de l'année de Saint-Cyr, arrive donc à Nancy pour les vacances. Il y recevra l'avis officiel de son admission dans la section de cavalerie, ce qu'il commente ainsi à Gabriel Tourdes le 28 août 1877 : « *Cette nouvelle, comme tu le comprends, n'a pas laissé de me faire grand plaisir ; car pendant les derniers mois j'avais beaucoup travaillé à cette seule fin d'avoir le sabre et les éperons*³. » Tout heureux de cette nomination, il loue un cheval et peut dire à son ami : « *Je monte environ 4 heures à cheval par jour.* » Dès juin, il avait prévu de rester à Nancy « *à cause, comme il l'avait précisé à Gabriel, de la santé de grand-père, auquel il faut surtout du repos : je ne crois pas qu'il puisse voyager*⁴... ». Il y retrouve Mimi qui, à seize ans, est devenue la maîtresse de maison, avec l'aide de Marie de Latouche, souvent près de son oncle, le colonel de Morlet. Il visite également sa grand-mère, en maison de repos près de Nancy depuis plus d'un an. Le 28 août, en conclusion de sa lettre, Charles note pour son ami : « *J'y reste jusqu'au 2 novembre inclusivement. Tu vois que c'est précis.* »

En deuxième année

La rentrée en deuxième année le lundi 5 novembre 1877 introduit donc « l'élève Foucauld » dans la section de la cavalerie. Charles mettait là quelque espoir d'adoucissement au régime de la première année, mais il déchanté vite et l'écrit avec humeur à Tourdes le 23 novembre :

Je m'ennuie ici de tout mon cœur. Rien de nouveau à Saint-Cyr. C'est aussi monotone que l'an dernier, quoiqu'un peu moins ennuyeux. D'abord, le travail à cheval est évidemment plus amusant que l'exercice

*à pied, ensuite nous avons moins à astiquer nous-mêmes. Mais, si notre condition a ses avantages, elle a aussi ses inconvénients : le principal est qu'on nous punit beaucoup plus qu'on ne faisait l'an dernier. Les cavaliers surtout, sont foutus dedans comme des tambours*⁵.

Même si, enfant, il avait fait du cheval à Strasbourg, et s'y était remis lors de ses dernières vacances, il peine beaucoup. Il y fera allusion dans une lettre du 5 octobre 1891 à sa cousine Marie de Bondy : « *Je suis content de voir que François monte à cheval ; j'ai été très ennuyé à St-Cyr et même au commencement de Saumur pour n'avoir pas assez monté à cheval les années précédentes ; les longues reprises, les exercices de tout genre, toujours sans étriers, sont durs, même pour ceux qui ont une grande habitude du cheval, les autres sont facilement en arrière...* ». Ses lettres à Gabriel Tourdes, abondantes lors de cette année, manifestent que de plus en plus la vie à Saint-Cyr lui devient pénible, et qu'il s'y ennue terriblement. Il insiste sur la perte du « *bonheur* », de la « *liberté* », de la « *tranquillité* », et ceci en comparaison de ce qu'il imagine du plaisir de son ami qu'il suppose comblé dans sa famille.

Après ses vacances passées près du colonel de Morlet de plus en plus fatigué, Charles est revenu à Saint-Cyr inquiet, troublé, saisi par cette détresse ressentie déjà en octobre 1874 quand il a dû quitter Nancy. Si la mort venait lui enlever ce cher grand-père qui avait remplacé ses parents disparus, ce serait pour lui la fin de tant de jours heureux qu'il ne retrouverait plus jamais... Il est à Nancy pour les vœux du 1^{er} janvier 1878. Mais peu après, les nouvelles de la santé de leur grand-père, transmises presque chaque jour par Mimi, sont si mauvaises qu'il demande et obtient une permission. Il arrive à Nancy le 1^{er} février 1878, mais ce sont pour les derniers jours. À Adolphe Hallez, il en

rendra compte ainsi le 2 mars 1878 : « *Grand-père s'est éteint le trois février à deux heures de l'après-midi : il est mort sans souffrance, en dormant ; Mimi et moi étions là, ainsi que les Lagabbe. J'étais arrivé depuis deux jours et demi : ma présence dont il ne savait pas le motif lui avait fait bien plaisir, car il reconnaissait tout le monde et a conservé sa présence d'esprit jusqu'à la fin.* »

Bouleversé... Durs moments

Le 5 mars 1878, Charles exprime à son ami Tourdes avec des accents de nostalgie sa réaction devant cet événement tant redouté : « *Tu me rappelles toute une époque de ma vie qui est passée maintenant mais dont il me reste un bien doux souvenir : cette vie tranquille, toute de famille et d'intérieur, le bonheur et le calme qui m'entouraient près de grand-père. Tous ces souvenirs ont pour moi un charme infini. Nous étions si heureux, si tranquilles, si insoucians : nous étions si confiants dans l'avenir*⁶. » Et le 13 avril, il utilise cette image : « *Il me semble que j'ai vieilli étrangement depuis quelques mois. Je suis comme ce grec qui s'étant endormi un jour dans une caverne s'est réveillé plus vieux de cinquante ans. Moi aussi, je m'étais endormi dans mon bonheur et mon insouciance : je me suis réveillé avec vingt ans de plus*⁷. »

Les résultats en seconde année à Saint-Cyr s'en ressentent : il perd le 11 avril ses galons de Première classe, et au classement général final, il descendra du 143^e au 333^e rang sur 387 élèves. Il termine cependant l'École de Saint-Cyr comme officier avec le grade de sous-lieutenant et, par décret du 30 septembre 1878, il est nommé « sous-lieutenant-élève à l'École d'application de Cavalerie de Saumur », en vue d'une affectation dans un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sentiments à son égard. » dira encore Fitz-James, qui fera une autre constatation à ne pas oublier : « Son peloton l'aimait, autant qu'il le respectait. » Charles vivait déjà quelque chose de l'idéal de « l'ami universel » vers où il voudra marcher... Des noms nous sont parvenus de ses camarades hussards : Fitz-James, engagé volontaire dans la cavalerie, sous-lieutenant sans être passé par Saint-Cyr, Harmand, de la promotion précédente de Saint-Cyr et dont la mort au Sénégal le 20 mars 1892 sera une grande peine pour Charles, quand il l'apprendra de la propre mère de son ami ; Aubert de la Faige, du 2^e escadron lui aussi, « esprit aimable et bon officier » aux dires de Thétard... Il y a aussi Raoul d'Hotelans, un sous-lieutenant du 2^e régiment de Cuirassiers dont l'escadron est détaché à Pont-à-Mousson ; et s'y joint volontiers, à l'occasion, le camarade Morès en garnison aux cuirassiers de Maubeuge. Pendant ces soirées animées entre jeunes sous-lieutenants pleins de vitalité, Charles reconnaîtra plus tard qu'il y ressentait une « *tristesse profonde* », « *un vide douloureux* », « *une tristesse que je n'ai jamais éprouvée qu'alors. Elle me revenait chaque soir lorsque je me trouvais seul dans mon appartement. Elle me tenait muet et accablé pendant ce qu'on appelle les fêtes : je les organisais, mais le moment venu, je les passais dans un mutisme, un dégoût, un ennui infinis*²⁵. » Ce qu'il écrit là sur l'« *ennui infini* » des fêtes de Pont-à-Mousson, et qu'il exprime en langage de méditation dans une retraite faite à Nazareth en 1897, Charles l'avait vécu à Saint-Cyr déjà, et il en résumait alors le ressenti en des termes plus réalistes : « *Nous nous ennuyons plus que jamais et on nous ennuie plus que jamais : tel est en somme notre état présent*²⁶. » Cet ennui, qui ne tenait pas qu'à la monotonie des tableaux de travail de l'École, l'avait suivi à Saumur. Et maintenant, en garnison, il retrouve le même malaise intérieur. Il

dira à son ami Tourdes le 18 février 1882, mais il aurait pu l'écrire dès 1880 : « *Je déteste la vie de garnison* », « *Je trouve le métier assommant en temps de paix* », « *à quoi bon traîner encore quelques années, sans aucun but, une vie où je ne trouve aucun intérêt* », concluant ainsi : « *J'étais bien résolu depuis longtemps à quitter un jour ou l'autre la carrière militaire*²⁷. »

Maintenant qu'il est dans sa quatrième année de service et qu'il est lié à l'armée par un engagement de cinq ans, il commence à mûrir une solution : pourquoi, sans attendre, ne pas demander de suite un congé renouvelable ? Ou mieux, pourquoi ne pas provoquer une mise en non-activité par retrait d'emploi ? Cette sanction n'était pas rare à l'époque : elle vient de toucher Fitz-James, qui a quitté le régiment fin mai 1880 à la suite d'une affaire ayant entraîné un duel, où d'ailleurs Charles était volontaire pour le remplacer. Dès Pont-à-Mousson manifestement, Charles est prêt à profiter d'une occasion pour s'en aller...

Aux arrêts

Si la tradition, ou la légende, lui prête beaucoup en matière d'amusements, il n'en est pas moins vrai qu'il n'est pas mal noté en service. Il faut attendre le 12 juillet 1880 pour une première punition de quinze jours d'arrêts simples « pour s'être promené en ville, étant de semaine, en tenue bourgeoise, avec une femme de mauvaise vie. » Malgré ce motif, et un mois seulement plus tard, le nouveau chef de corps, le colonel de Poul, n'en souscrit pas moins à la note « Conduite : bonne », que lui a mise le général de brigade lors de l'inspection générale du 10 août 1880. Ce général inspecteur n'est autre que le général L'Hotte,

commandant l'an passé l'École de Saumur et récemment nommé à la brigade de cavalerie du 6^e corps à Verdun ; n'ayant sans doute pas oublié le Foucauld de l'École, il fait à son sujet cette observation générale : « Cet officier a beaucoup à faire pour être à hauteur de ses fonctions, il est d'un caractère mou qui a besoin d'être surveillé et stimulé, il a cependant gagné depuis son arrivée. » Quant à la conclusion de l'inspection, elle encouragerait plutôt ce jeune cadre qui débute dans sa charge et dont le dossier manque de brillant : « Cet officier remplit ses fonctions d'officier de peloton aux escadrons mobilisés d'une manière convenable, devrait cependant faire preuve de plus de zèle, jeune officier qui a besoin d'être dirigé, peut très bien faire. »

Le 4^e Hussards, qui était le régiment de Nancy et qui, selon les souvenirs du lieutenant Thétard, « se plaisait et avait beaucoup plu dans la capitale lorraine », n'était à Pont-à-Mousson que depuis avril 1878. « Il continuait, ajoute Thétard, ses anciennes relations nancéennes dans des conditions que facilitaient non seulement la proximité des deux villes, mais surtout la complaisance de la Compagnie des chemins de fer de l'Est, qui n'hésita pas à ajouter un wagon de voyageurs à un train de marchandises pour permettre un retour à Pont-à-Mousson dans la nuit... » Par « anciennes relations nancéennes », il faut aussi entendre que les fêtes du 4^e Hussards voyaient couramment arriver de Nancy un groupe d'admiratrices intéressées par les largesses des officiers, et retrouvées facilement par eux lors de leurs soirées à Nancy. Fitz-James donne le nom d'une de ces habituées, précisant qu'avec elle Foucauld va commencer une liaison qu'il fera évoluer en complicité pouvant servir pour une éventuelle provocation. Avec « Mimi²⁸ », qui paraît douée, astucieuse, et ne demande qu'à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui est moins que son service au 4^e Hussards qui a duré un an et demi. Il se fera des amis dans les deux régiments. Parmi les officiers des Hussards, il y a surtout Fitz-James et Harmand ; parmi les officiers des Chasseurs d'Afrique, le grand ami, c'est *le toubib* Louis de Balthasar, affecté le 1^{er} mars 1880 dans le service de santé du régiment, et depuis juillet 1881, chef de l'ambulance détachée auprès des 3^e et 4^e escadrons. Dans les documents militaires on relève le nom d'un autre ami, celui du lieutenant Ollivier, pour lequel Charles a eu un geste magnanime : « Il est de notoriété publique dans le corps d'officiers du 4^e Chasseurs d'Afrique, dira le colonel Le Tenneur, commandant ce régiment, dans un Rapport du 9 janvier 1884, que M. le lieutenant Ollivier a reçu de M. le sous-lieutenant de Foucauld, aujourd'hui officier de réserve au régiment, une somme importante, dix mille francs d'après la majorité des estimations, à la condition de se débarrasser à prix d'argent de la femme qui le pressure et l'avilit tout à la fois. » Le grand cœur de Charles qui veut aider un camarade en difficulté se manifeste ici en toute évidence. Les comptes du notaire Laissy portent effectivement à la date du 14 octobre 1881 un envoi de deux cents francs à une dame Girault à Angers, et un second versement de dix mille francs le 18 janvier 1882 à la même personne.

Par ailleurs, on a imaginé que la forte relation d'amitié entre Foucauld et Laperrine dans leurs années sahariennes aurait commencé sur les Hauts-Plateaux ; on a même dit que Laperrine l'aurait influencé pour démissionner de l'armée et choisir un voyage d'exploration au Maroc. La vérité est plus simple, mais formelle : ils n'ont pas pu se connaître à Saint-Cyr, la promotion de Laperrine *Les Zoulous* suivant de deux années la promotion *Plewna*. À sa sortie de Saumur, Laperrine est effectivement désigné pour le 4^e Chasseurs d'Afrique à Mascara, mais, quand

il arrive à son corps le 29 septembre 1881, Charles est sur les Hauts-Plateaux. Le 24 janvier 1882, quand celui-ci rentre à Mascara, Laperrine, ce même jour, revient d'une permission de huit jours à Alger. Et le 1^{er} février, Laperrine quitte Mascara avec le 6^e escadron où il est affecté... S'ils se sont croisés, ce n'est que dans les derniers jours de janvier, sans influence possible de Laperrine sur Charles qui dépose sa demande de démission dès le 28 janvier ; une rencontre rapide, au mess des officiers par exemple, leur aura permis de faire connaissance peut-être, mais non de créer des liens profonds, comme ce sera le cas à partir de mars 1903⁴³.

De Sfid, le 2 octobre, Charles avait écrit à Gabriel Tourdes : « *à aucun prix je ne veux plus mener la vie de garnison.* » Dès les bruits de retour à Mascara, il échafaude des projets... Des interventions militaires avaient lieu alors au Sénégal, à Madagascar, d'autres au Tonkin. Lui qui avait écrit : « *Je tâcherai d'aller ailleurs où on se remue...* » apprend que Harmand, son ami du 4^e Hussards, demande sa mutation au 1^{er} régiment de Spahis de Médéa, régiment, qui, avec un escadron détaché au Sénégal, avait vocation à préparer les jeunes officiers pour ce théâtre d'opérations. Mais ce qui réussira à Harmand sera refusé à Foucauld. La demande de ce jeune officier, tout récemment arrivé au régiment, paraît au colonel du 4^e Chasseurs, bien subite, ou irréfléchie : il est prié d'attendre... Charles, toujours en relations épistolaires avec Morès, sait que celui-ci vient de donner sa démission de l'armée le 11 novembre 1881 pour s'en aller faire de grandes chasses en Mésopotamie, en Perse, et autres pays du Moyen-Orient, et avec Charles comme compagnon éventuel. Pourquoi ne pas réaliser un tel voyage ? Lui qui avait dit à Tourdes, de Sfid, le 2 octobre : « *Je ne sais trop ce que je ferai...* » a la ferme intention de déposer

rapidement sa démission pour pouvoir voyager. En lui écrivant de Mascara, le 18 février 1882, il explicite ses raisons :

Je donne ma démission : je déteste la vie de garnison ; je trouve le métier assommant en temps de paix ce qui est l'état habituel : aussi j'étais bien résolu depuis longtemps à quitter un jour ou l'autre la carrière militaire. Dans ces dispositions j'ai préféré m'en aller tout de suite : à quoi bon, traîner encore quelques années, sans aucun but, une vie où je ne trouve aucun intérêt ; j'aime bien mieux profiter de ma jeunesse en voyageant ; de cette façon au moins je m'instruirai et je ne perdrai pas mon temps⁴⁴.

Le 28 janvier 1882, soit quatre jours après le retour à Mascara, il rédige deux demandes qu'il soumet à son colonel pour qu'il les fasse parvenir au ministère de la Guerre : une demande de démission de son poste, et une demande d'admission comme officier de réserve au 4^e Chasseurs d'Afrique. Le colonel Innocenti les appuie l'une et l'autre le 1^{er} février en ces termes :

M. le Sous-Lieutenant de Foucauld est un officier d'un esprit entreprenant et aventureux qui a demandé à servir au Sénégal, puis, qui s'est décidé presque aussitôt, à la sollicitation d'un de ses amis, qui désire l'avoir pour compagnon de route, à offrir sa démission pour entreprendre un grand voyage en Orient. Cet officier, qui a environ 15 000 livres de rente est décidé à ne servir qu'en cas de guerre, et à cet effet, il sollicite un emploi d'officier de réserve au 4^e Chasseurs d'Afrique, où il existe une vacance. Monsieur le Sous-Lieutenant de Foucauld est un officier très honorable, animé de sentiments généreux, et il est très apte à remplir cette fonction.

Si on a pu douter de la vocation militaire de Charles de Foucauld devant son peu d'intérêt apparent manifesté depuis l'École des Postes, plus attiré par la lecture et les distractions que par une solide formation professionnelle, est-il bien permis

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de Géographie d'Alger et de Paris : ne pourrait-il pas servir de guide au voyageur français ? L'idée se concrétisera quand Charles reviendra de France où il se rend en mars 1883 pendant une quinzaine de jours pour revoir sa famille avant son départ.

Lors de son séjour à Paris, il reçoit de Mac Carthy une lettre datée du 24 mars 1883, destinée au secrétaire général de la Société de Géographie de Paris, M. Maunoir, et que Charles est chargé de lui remettre :

Mon cher Maunoir... Cette lettre vous sera remise par M. de Foucauld qui se dispose à faire une grande exploration dans le Marok Central, c'est-à-dire dans les parties les moins connues de cette grande région. Il s'y est préparé depuis longtemps par de profondes études d'astronomie, de géodésie et de linguistique ; il a dressé avec soin les cartes ou portions de cartes qui lui sont nécessaires pour contenir tout ce qui a été fait avant lui et tout ce qu'il doit y ajouter. De nombreuses courses préparatoires lui ont permis de reconnaître toutes les difficultés devant lesquelles il peut se trouver, toutes les difficultés géographiques, entendons-nous [...]. De plus, je lui ai remis un programme complet de toutes les études, questions, interrogations, desiderata que demandent des contrées aussi peu connues que celles dans lesquelles il va pénétrer. Il est bien entendu que si la Société désire tracer une marche quelconque à suivre, lui manifester le désir de lui voir entreprendre telles ou telles investigations nouvelles, telles ou telles recherches d'un genre particulier, agrandir et développer son programme, il recevra toutes instructions avec reconnaissance et il les appelle avec insistance⁵².

Il est décidé que le vicomte de Foucauld entreprendra son voyage sans ordre de mission, mais « sous les auspices de la Société de Géographie d'Alger... à ses frais, à ses risques et périls. » Ce sont les mots de Mac Carthy à plusieurs reprises, notamment dans une lettre du 8 juin 1883 au Gouverneur général de l'Algérie, M. Tirman, où il demande en faveur du voyageur une pièce officielle pour que le Chargé d'affaires de France au Maroc, les consuls, vice-consuls et les agents consulaires des différentes places lui donnent « tout l'appui et le

concours qui leur sera possible » et pour que les autorités marocaines et les représentants du Sultan apportent aide et protection à « ce Français qui parcourt le pays comme médecin sous la haute garantie du gouvernement ». Le 5 juin, Mac Carthy avait déjà exposé le projet global au Gouverneur Général : « M. de Foucauld se dispose à faire à ses frais l'exploration des parties les moins connues du Marok, et ces territoires-là ont une étendue considérable puisque l'empire des Chérifs couvre une superficie égale à celle de la France (cinquante-six millions d'hectares) et qu'il y en a à peine 1/25^e d'étudié, je devrais dire plutôt, de vu par des voyageurs européens. » Puis, résumant l'itinéraire que le voyageur compte bientôt suivre, Mac Carthy continuait : « Il longe, en passant par Fès, tout le revers occidental du massif de l'Atlas, en se tenant presque toujours de 70 à 80 kilomètres des côtes de l'Océan, traverse la Grande Chaîne, plonge dans le Sahara jusqu'au-delà de l'Oued Dra'a, remonte vers le nord en passant toujours à 60 ou 80 kilomètres de sa première route mais dans l'Est au cœur de la région montagneuse, coupe à plusieurs reprises les deux chaînes de l'Atlas... » Certains verront dans les renseignements publiés par Charles de Foucauld dans *Reconnaissance au Maroc* des indices pour l'accuser d'avoir exploré l'intérieur du Maroc au profit de l'armée française, en vue de l'annexion que la France nourrissait sur ce pays alors en pleine décadence politique. La réalité apparaît tout autre : cette exploration entreprise par Charles à ses frais demeure un voyage strictement personnel, et les autorisations ou recommandations demandées par l'explorateur ne l'ont été que pour sa sécurité et pour le service de la science géographique.

Avant le départ, Mardochée est envoyé en Italie pour acheter à Gênes des articles en corail et d'autres pacotilles pour servir

d'objets d'échange lors du trajet. Charles, quant à lui, a pris soin de faire établir par le docteur Tourdes de Nancy, le père de son ami Gabriel, et par le docteur de Balthasar du 4^e Chasseurs d'Afrique, des listes de « remèdes » qui pourraient prendre place dans les bagages du rabbin-médecin et, le cas échéant, être exhibés comme preuve. De plus, il a fait valider pour un an, à compter du 1^{er} juin 1883, sa dispense des manœuvres, exercices ou revues du temps de paix, ce qui lui est accordé par une Décision Ministérielle le 25 mai. Prévoyant des dangers extrêmes, il a rédigé son testament, en faveur de sa sœur Mimi, laquelle, de son côté, est intervenue auprès de Mac Carthy pour établir le montant d'une gratification de huit cents francs destinée à Mardochée pour qu'il « ramène Charles bien portant », somme convenue à l'insu de Charles. En mai, finalement, peut être signée une convention entre lui et Mardochée, fixant les honoraires du guide à deux cent soixante-dix francs par mois pour un voyage estimé à six mois. Le 5 juin, un double de cette convention est établi et inséré dans le dossier ouvert par Mac Carthy sous l'intitulé *M. de Foucauld*. L'article premier de cette convention précise que la « longue exploration des parties les moins connues du Maroc » est précédée « d'un voyage d'essai au moyen duquel le voyageur cherchera à se rendre compte de toutes les difficultés que présente une telle tentative et des mesures à prendre pour les surmonter. Ce voyage durera environ 6 à 7 mois. » Cette distinction entre « longue exploration » et « voyage d'essai » permet de mieux entrer dans les projets de Charles, décidé depuis un an à devenir voyageur-explorateur et d'en faire « sa profession » : ainsi, en juin 1883, envisageait-il le Maroc comme but de futurs voyages, et ce, pendant tout le temps nécessaire à la découverte complète du pays. Cette notion, d'ailleurs, de « voyage d'essai » lui souriait, à lui l'ancien élève

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

a-t-elle duré ? Aux dires d'une amie et confidente de M^{elle} Titre, ce fut quelques jours seulement : « Pendant une semaine, elle avait cru pouvoir jouir du bonheur de se considérer comme sa fiancée... J'ai appris par elle les chères et belles espérances auxquelles elle avait pu s'abandonner pendant quelques jours, et comment ces rêves de bonheur avaient été si éphémères et si douloureusement détruits⁶⁰. » Charles pouvait connaître Marie-Marguerite Titre depuis trois ans, à l'occasion de ses consultations de cartographie et de triangulation chez son père, le commandant Titre, mais il est probable que les conversations plus personnelles avec cette demoiselle n'ont commencé qu'au printemps 1885 pour en arriver au projet de mariage au début de juillet, projet qui conduisait d'ailleurs Charles à envisager désormais une installation définitive en Algérie. Quand a-t-il mis sa sœur et son beau-frère, qui habitent Nice depuis leur mariage, au courant de ces orientations et de ces prévisions ? Sans doute en juillet. Mimi aura lu la lettre de son frère avec surprise et réticence : ce mariage annoncé n'est pas ce qu'on espérait pour lui. Raymond expliquera en 1930 : « Je n'ai été mis au courant qu'au dernier moment, alors qu'il m'annonçait sa décision, sans du reste me consulter. J'ai répondu froidement à ses ouvertures⁶¹. » Même réaction chez sa tante à qui Charles s'en ouvre au Tuquet : à ce neveu maintenant décoré, entré dans le cercle des personnalités dont on loue le courage, elle saura, elle, trouver dans la haute société parisienne et dans la bonne tradition catholique, la fiancée qui correspondra à son nom et à sa notoriété. Charles a-t-il parlé également de ses desseins à Marie de Bondy ? Elle n'est pas encore au Tuquet en ces jours de juillet, les vacances scolaires des enfants n'étant pas encore commencées, et on ne trouve pas chez elle d'allusion à un second projet de mariage de son cousin après le projet

interrompu l'automne précédent. Quoi qu'il en soit, le 29 juillet, une lettre de Charles à Raymond de Blic signale la fin du projet de fiançailles avec M^{elle} Titre. Cette décision, qui ne put lui être que très pénible, s'accompagne de cette autre : il décide de s'établir non pas à Alger mais à Paris. Il ne passera, de fait, désormais à Alger que le temps nécessaire pour régler ses affaires, prévoir l'acheminement de ses malles et cantines vers Paris et rendre les clés de sa location. Le 23 août, il arrive à Nice chez les de Blic qui attendent leur premier enfant. Son adresse à Nice chez sa sœur devait être connue à Alger : M^{elle} Titre, effondrée, demandera au prêtre qui la conseille, d'intervenir auprès de M. de Blic pour qu'il fasse revenir son beau-frère sur sa décision. Mais Charles, malgré sa souffrance, maintient la direction prise... Quelques années plus tard, il relira devant Dieu cet événement en lui donnant un sens, et il comprendra aussi le sens des ruptures précédentes : « *Vous dénouâtes malgré moi toutes les liaisons mauvaises qui m'auraient tenu éloigné de Vous... Vous dénouâtes même tous les liens bons qui m'eussent empêché de rentrer dans le sein de cette famille où vous vouliez me faire trouver le salut, et qui m'auraient empêché d'être un jour tout à Vous*⁶². »

Dans le Sud algérien et tunisien (22 septembre 1885-début janvier 1886)

La veille de son vingt-septième anniversaire, le 14 septembre 1885, Charles embarque à Port-Vendres pour réaliser le voyage prévu dans le Sud algérien. On peut en suivre les débuts grâce à sa lettre du 18 novembre à Gabriel Tourdes : « *Vers le 15 septembre, je suis reparti pour l'Algérie : je n'ai passé qu'un jour à Alger, et je suis immédiatement parti pour l'intérieur.*

[...] Voici quel a été mon itinéraire : d'Alger, j'ai été à Tiaret où j'ai acheté un cheval et des mulets et pris un domestique arabe. Puis j'ai été à Aflou (djebel Amour), à Aïn Mahdi, à Laghouat, à Berrian (Mzab), à Ghardaïa (Mzab) ; j'ai circulé dans le Mzab, j'en ai parcouru les autres villes, ainsi que Metlili : puis j'ai été à El Goléa, point extrême vers le Sud où se prolonge notre domination. À présent je vais à Ouargla... »

Le Sud qu'il veut découvrir commence après Tiaret, sur les Hauts-Plateaux, où les horizons ressemblent à ceux contemplés lors des colonnes de 1881. À Tiaret, le 22 septembre, il a revu le capitaine de Vassal, un ami de Pont-à-Mousson à qui il avait écrit pour lui réserver ses montures et lui trouver un domestique. À Aflou, le 2 octobre, il rencontre son camarade de promotion Lacroix, stagiaire au Bureau des Affaires indigènes. À Ghardaïa, le 20 octobre, il retrouve un interprète du Bureau arabe qu'il connaît et estime, le sous-lieutenant Motylinski. Charles et lui ont pu se fréquenter dès février et mars 1881 à Sétif, mais certainement à Alger en 1882 où, pendant ses mois d'étude du berbère, il l'aura consulté comme spécialiste de ces dialectes ; les voilà maintenant compagnons de voyage pendant un mois. Une relation d'amitié se construit entre eux : Motylinski lui rendra visite à Paris en août 1889 lors d'une permission, puis ils s'écriront en 1905 et, après dix-sept ans de séparation, se retrouveront en 1906 au Sahara... Avec lui, et avec la mission militaire Didier chargée d'établir des relais pour pigeons-voyageurs, Charles descend jusqu'à El Goléa. De là, le 12 novembre, il écrit à Duveyrier : « *Cher Monsieur, je ne veux pas quitter El Goléa sans vous écrire qu'à mon arrivée ici, mes premiers souvenirs ont été le vôtre et celui des dangers que vous y avez courus jadis. En voyant ce château se dresser devant moi, ma première pensée a été pour vous, le premier Français qui y soyez entré, au péril de vos jours.* » Et il lui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

éventuellement d'autres nouvelles familiales, car il a appris les « *maladies d'êtres chéris* », nouvelles qui dans la solitude peuvent prendre des proportions plus grandes que dans la réalité. Pour suspendre tout futur courrier, il prévient son éditeur le 28 septembre : « *Je serai de retour à Paris le 10 ou 11 octobre.* » et signale le 4 octobre au cartographe Hansen : « *Je reviendrai bientôt à Paris : j'y serai, je pense, le 12 ou le 13 de ce mois.* » Il fait ainsi un second séjour à Tunis, quelques mois après son passage de janvier. Il a donc pu longuement visiter monuments et lieux célèbres de la ville et des environs, Carthage sans doute, où se construit, sous l'impulsion du cardinal Lavignerie, archevêque d'Alger et de Carthage, la cathédrale dédiée à Saint Louis, et où le P. Delattre, le célèbre archéologue Père blanc, fouille et étudie les vestiges du site antique. La notoriété du Primat d'Afrique, naguère évêque de Nancy, et la renommée de ses œuvres, à Alger et ailleurs, ne lui sont pas indifférentes puisqu'il lui dédicacera un exemplaire de *Reconnaissance au Maroc*⁷⁸. Seul dans cette ville de Tunis, il lit, il réfléchit... Il conservera dans sa mémoire toutes les attirances de son cœur en l'été 1886, aussi bien à Paris, au Tuquet, qu'à Tunis : « *ce besoin de solitude, de recueillement, de pieuses lectures, ce besoin d'aller dans vos églises, ce trouble de l'âme, cette angoisse, cette recherche de la vérité, cette prière "Mon Dieu, si vous existez, faites-le moi connaître"* ». Son « *retour à Paris par suite d'un événement surprenant* » sera pour lui une de ces « *circonstances étonnantes où tout s'est réuni pour me pousser à Vous.* » Évoquant pour de Castries ce « *besoin de recueillement* », il lui révélera : « *Je me mis à aller à l'église, sans croire, ne me trouvant bien que là et y passant de longues heures à répéter cette étrange prière "Mon Dieu, si vous existez, faites que je Vous connaisse !"*⁷⁹ »

Vers la mi-octobre, Charles reprend à Paris ses visites matinales à l'église Saint-Augustin. Sept ans plus tard, le 29 novembre 1893, il donne cette précision à sa cousine : « *Voici un peu plus de 7 ans, il me semble que c'était hier, je vous vois encore passer dans l'église pendant les messes les plus matinales de ce mois d'octobre 86 qui a précédé votre maladie.* » Décidé à suivre les cours de l'abbé Huvelin, mais ayant appris que, pour des raisons de santé, l'abbé ne les reprendrait pas en novembre, Charles compte lui demander un enseignement privé sur la religion catholique ; il se propose de l'aborder à ce sujet, dans les prochains jours, à Saint-Augustin où il le voit tous les matins dans la chapelle du bas-côté droit près de son confessionnal.

Paris, église Saint-Augustin, fin octobre 1886

Charles ne semble pas avoir de lui-même raconté de vive voix et en détail l'événement de sa conversion. Il en donnera sans doute oralement quelques éléments à sa sœur et à son beau-frère, à sa cousine Marie, mais, curieusement, il n'a pas dû le signaler à son préfet apostolique quand il s'est présenté à Alger en 1901 : rien dans l'historique de Charles n'est en effet relevé par Mgr Guérin entre « 1883-1884 Maroc » et « 1888-1889 Terre Sainte⁸⁰ ».

Dans les lettres qu'il envoie à sa cousine après son entrée à la Trappe, s'il évoque sa conversion, c'est pour la rassurer sur le comportement de son fils François, lui rappelant que lui, son « *fils aîné* » a été bien pire avant de s'améliorer enfin grâce à elle : « *Soyez, lui dit-il, bonne, douce et patiente avec F. comme vous l'avez été avec moi.* » En fait, Charles ne parlera de cette rencontre décisive d'octobre 1886 que par allusions, et quand il

s'agira de réconforter ses correspondants ou de les inciter, chacun où il en est, à faire un pas de plus vers la religion. Il le fera souvent dans ses lettres à son cousin Louis de Foucauld. Et s'il parle de sa conversion à Duveyrier le 21 février 1892, vingt jours exactement après sa profession monastique, c'est pour exposer à cet ami, qui n'approuve pas et même redoute les vœux de religion, comment son propre cheminement spirituel l'a conduit à cette résolution. En 1901, il fera les mêmes confidences à Henry de Castries sur ce qui s'est passé dans sa vie « *pendant, dira-t-il, que j'étais à Paris, faisant imprimer mon voyage au Maroc*⁸¹... » Laperrine, lui aussi, aura droit, de la bouche même de son ami, à quelques détails sur sa conversion : il les redonnera approximativement, en parlant, au lieu du vicaire à Saint-Augustin, du « curé de Saint-Eustache⁸² », et sur ce point, devant le capitaine Niéger, le même Laperrine aura ce mot bien dans son style : « Il l'a fait moine en cinq sec⁸³. »

Dans ses méditations, écrites dans la prière et pour lui seul, notamment dans sa retraite de novembre 1897 à Nazareth, Charles rappellera ce matin de la fin octobre 1886, où il a reçu de Dieu « *tous les biens*⁸⁴ ». Puis, près de la clôture des Clarisses de Jérusalem en 1898, il mettra en parallèle les réactions du père de l'enfant prodigue et ce que Dieu a fait dans son histoire ce jour-là en l'embrassant et en lui rendant « *la tunique d'innocence*⁸⁵ ».

L'abbé Jauffrès, dans l'un des six articles nécrologiques sur le P. de Foucauld qui paraissent dans *La Semaine Religieuse* de Viviers entre le 23 mars et le 27 avril 1917, utilisera des sources familiales pour traduire en forme de dialogue l'invitation de se confesser faite à Charles par l'abbé Huvelin. René Bazin copiera le procédé dans sa biographie de 1921, et, s'inspirant de la retraite à Nazareth, introduira au chapitre IV « La Conversion »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

astronomiques pour l'établissement de latitudes et de longitudes, observations météorologiques, matériaux ayant servi à dresser l'itinéraire, index des noms géographiques. Cet *Appendice* commence par une étude intitulée *Les Israélites au Maroc*. Dans le récit du voyage et dans les renseignements, il n'est question, en effet, que des marocains de religion et de culture musulmanes, qu'ils soient arabes ou berbères. Pour être complet, le compte rendu d'exploration devait ajouter quelque part des observations sur la population juive qui, dans les villes et villages, habite le *mellah*, où elle s'est organisée selon ses règles particulières. En neuf pages l'originalité de ces quartiers juifs est décrite, en distinguant les Israélites de *blad el makhzen*, soutenus par le sultan, et les Israélites de *blad es siba* qui appartiennent à un seigneur musulman. Habillé en juif, Charles a découvert de l'intérieur l'ambiance des mellahs ; il y a résidé, et il a même souvent souffert au contact d'une société fermée où il faillit se faire voler et par deux fois être victime d'assassinat. Après avoir côtoyé, pendant des semaines, des individus et des familles et partagé leur style de vie, il fait une analyse sévère de leurs mauvais côtés, mais il serait exagéré de le taxer d'antisémite. En réalité, il aborde le sujet des juifs au Maroc en géographe et en ethnologue, marqué toutefois par l'air du temps de cette fin du XIX^e siècle. Parmi eux, il y a rencontré des personnalités et s'y est fait des amis. Deux exemples, pris, il est vrai, après sa conversion d'octobre 1886, le montrent respectueux et attentionné : d'une part, il recommande M. Ben Simon, son hôte de Fès, à Duveyrier, pour obtenir en sa faveur les Palmes académiques, parce que, reconnaît-il, si le mois passé à Fès « a apporté quelques connaissances nouvelles, la géographie les doit à M. Samuel Ben Simhoun autant qu'à moi¹¹⁰ » ; d'autre part, sa reconnaissance va aussi à la veuve de

son guide Mardochée, pour laquelle, le 24 mai 1888, il confie à Maupas, l'adjoint de Mac Carthy, une démarche à faire : « *Je me permets de vous envoyer 240 francs, ce qui fait 20 fr. par mois pendant une année ; je vous serais très reconnaissant de remettre cette somme à M^{me} Mardochée, et si vous pouviez, comme nous le disions, la lui donner par fractions, vous lui rendriez, je crois, un grand service.* »

En plus des matières traitées dans son ouvrage, Charles a aussi raconté quelques épisodes de son expédition. Pour les garder inédits à cause des conséquences possibles sur les personnes citées, il imagina de les insérer dans un exemplaire spécial, dédié à François de Bondy pour ses lectures d'adolescent, et, à travers lui, dédié aussi à Olivier son père, pour lui exprimer de façon délicate un très personnel merci pour les photogravures et pour son aide dans la relecture et dans le fini des illustrations. Ces morceaux inédits 1. *Le déguisement et les premiers pas*, 2. *Histoire de Mardochée Abi Serour*, 3. *Séjour à Bou-el-Djad et relations avec Sidi Edris* seront publiés par René Bazin dans sa biographie de 1921¹¹¹. On y apprend le jugement personnel de Charles sur Mardochée, qui, au fil des jours, lui narrait son passé, mais surtout lui manifestait ses exigences. L'explorateur reconnaît que son guide juif lui « *rendit de grands services* » dans le déroulement matériel des étapes, mais il a vite compris que Mardochée « *se disait qu'une fois au Maroc, il ferait ce qu'il voudrait d'un compagnon si jeune, et modifierait à son gré* » les projets du voyageur, lequel, quant à lui, était décidé à « *exécuter exactement* » son plan primitif, ce qui n'alla pas sans tension entre les deux hommes. Ce périple dépassait aussi sans doute les forces de Mardochée, qui, déjà fatigué par de précédentes expéditions, finira sa vie le 6 avril 1886. Le troisième morceau raconte l'hospitalité reçue à

la zaouïa de Boujad et ce qu'a fait Sidi Hadj Edris pour ce pseudo-juif, qui lui avait confié sa condition de chrétien. Hadj Edris devint son ami, comme le deviendra un peu plus tard à Tisint, Hadj Bou Rhim, qui pendant trois mois fut son guide et protecteur, à Mrimima et aux alentours, et l'accompagna dans sa tournée à Mogador.

Le volume dédié de *Reconnaissance au Maroc* fut envoyé par Charles à des membres de sa famille, à ses conseillers et soutiens d'Alger et de Paris, à des noms de la communauté scientifique comme Élisée Reclus ou comme la revue allemande de géographie *Mitteilungen*, à diverses personnalités : au cardinal Lavignerie, au duc d'Aumale qui de Bruxelles lui répond : « C'est un document précieux. Je vous remercie des sentiments que vous m'exprimez. H. d'Orléans. » À l'exemplaire dédié à Henry de Castries, Charles joindra, on l'a dit plus haut, son manuscrit, geste de remerciement à celui qui lui avait permis par sa *Notice sur la région de l'Oued Draa* de se situer d'emblée en connaisseur des noms des villages à traverser.

Les envois des exemplaires « en hommage » de *Reconnaissance au Maroc* une fois effectués, Charles, décidé à se lancer dans ce qu'on appellera une exploration « mystique », se montre peu soucieux des éloges que lui vaut son travail remarquable et des incitations qui lui sont faites de tenter un nouvel exploit. Il restera évasif sur ses projets de voyage, quand il écrira à Maupas le 24 mai 1888 : « *Je m'occupe toujours vaguement de pays musulmans avec l'intention d'y voyager encore, lisant de l'arabe et étudiant en gros les contrées du Levant ; mais je n'ai aucun projet fixe et ne pense pas quitter la France cette année.* »

Sur des chemins de solitude

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'abbé qui termine sa messe le recevra à quinze heures ; à neuf heures, il assiste à la messe à Saint-Augustin et communie aux côtés de sa cousine Marie. Sa tante Moitessier et Catherine sont peut-être là, elles aussi. Puis, après avoir pris deux sacs de voyage et confié à son concierge les clés de son appartement de la rue Miromesnil, il passe cette dernière journée rue d'Anjou, avec sa tante et ses cousines, Olivier étant absent ce jour-là et les enfants de Bondy à leurs études. Après le repas, Charles se rend chez l'abbé Huvelin, rue de Laborde, pour un dernier entretien et une dernière bénédiction ; il en est ému, d'autant plus qu'il l'a trouvé bien souffrant. En sortant, il va prier à l'église Saint-Augustin, et vers seize heures, il est de nouveau rue d'Anjou.

Il attend l'heure du départ dans le salon de sa cousine Marie, qui de temps en temps se met au piano¹²⁷. Il a prévu de partir à 19 heures, pour rejoindre la gare et prendre le train de nuit qui va le mener à la Bastide, près de Notre-Dame des Neiges. À 19 heures 10, Marie le bénit. Il s'en va en pleurant.

Portrait du vicomte Charles de Foucauld

Tout au long de ces années de vie militaire puis de vie civile, se vérifient certains traits de personnalité, déjà constatés durant l'enfance. Le retour à la foi et à la pratique religieuse viendront orienter ces tendances dans une synthèse intérieure que Charles appellera « *ma vie* » ou « *ma vocation* ».

Il gardera l'esprit curieux, de cette curiosité qui n'est pas indiscretion, mais désir spontané de connaître et de découvrir toujours plus. Il deviendra encore plus sensible à cette démarche naturelle par sa formation militaire de cavalier, dont la mission dans une opération est d'aller « au renseignement » et de rester sur le terrain à l'affût du contact. La préparation de ses voyages,

l'approfondissement des résultats qu'il en rapporte, puis ses recherches sur la vie et le pays de Jésus, sur les débuts du monachisme en Occident, sa fréquentation de *La Vie* et des *Fondations* de Thérèse d'Ávila pour guider son chemin spirituel, tout montre qu'il n'est satisfait qu'en remontant au commencement et à l'origine d'un sujet dans lequel il veut s'investir.

Et en plus, il mène tout ce qu'il entreprend avec une ardeur que l'abbé Huvelin décrira un jour par cette formule : « Le boulet est lancé : qu'est-ce qui l'arrêtera ? ». À partir de juin 1881, et pour le reste de son existence, il illustre parfaitement la devise des Foucauld *Jamais arrière*. Jugé paresseux au début de sa carrière militaire, il faudrait plutôt comprendre qu'il s'y ennue, n'y trouvant rien d'intéressant. Son comportement bascule quand l'effort est nécessaire : dans l'expédition contre Bou Amama, c'est un autre homme, et la cause de sa démission de l'armée vient du retour redouté à un « *métier assommant en temps de paix* ». Ce tempérament d'une force intérieure exceptionnelle lui permettra de préparer son expédition marocaine par un travail quotidien de sept heures du matin à minuit, puis de la mener avec une ténacité plus qu'ordinaire face aux dangers, ou aux lamentations d'un Mardochée qui essaie de modifier et de simplifier le programme fixé. Quand un sujet le passionne, Charles est un travailleur acharné hors pair, et en plus de cela, remarquable de méticulosité et d'ingéniosité : ses petits carnets tenus dans sa paume de main sur les pistes du Maroc et pleins de détails annoncent ses autres agendas et ses feuillets linguistiques étonnants de notes serrées, et parfaits d'écriture. Converti, il sera bouleversé devant l'ouvrier Jésus de Nazareth, et lui, l'intellectuel actif, sera décidé à Lui « *tenir compagnie... dans ses peines* », et à Le suivre dans le « *saint*

*travail des mains*¹²⁸ » avec le même effort qu'il porte à l'étude et à la science. La fougue morale avec laquelle il voudra foncer dans l'imitation de son Modèle, sera heureusement tempérée par la prudence de l'abbé Huvelin qui caractérisera ainsi son dirigé : « un instrument dur pour un rude labeur¹²⁹. »

Autre trait de sa personnalité : Charles est porté spontanément vers l'amitié. « Enfant admirablement doué, d'une intelligence d'élite, au cœur d'or », dira de lui Georges de Latouche à Mac Carthy, le 14 mai 1883. Cela se manifeste par un sens très fort de la famille, qui l'amènera plus tard à envisager les relations humaines sous l'angle de la fraternité familiale. Durant ses années militaires, son amabilité est évidente à l'égard de Morès et d'Ollivier, qu'il aide financièrement, comme à l'égard de ses camarades d'École et de régiment, souvent invités, et de ses soldats réconfortés dans les épuisantes colonnes contre Bou-Amama. Même délicatesse de sentiments envers ceux qui l'aident dans ses projets de voyage : il remercie son professeur d'arabe de Mascara, Griguer, qui lui donne gratuitement des cours, en lui faisant cadeau d'une écharpe en soie ; il fait venir de Rabat « *un petit tapis* » pour son cartographe parisien, Hansen ; il multiplie ses remerciements à Mac Carthy qu'il considère comme le principal inspirateur de son voyage ; Duveyrier se verra offrir, en signe d'amitié reconnaissante, les trois carnets de dessins du périple dans le Sud algérien et tunisien, et de Castries aura, lui, le manuscrit de *Reconnaissance au Maroc*. Il avouera à cet ami que l'Évangile lui a montré « *qu'il fallait tout enfermer dans l'amour* » ; cette découverte laisse entendre que sa nature était prête à entrer dans la vision unificatrice et universelle de l'amour.

Après la réussite de ses voyages, Charles sait aussi garder une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Paroles et gestes du « sacrifice »

Le mercredi 22 janvier 1890, le Père Abbé, Dom Martin, est de retour à l'abbaye, et, concernant le postulant, il décide que sa prise d'habit de novice aura lieu le dimanche suivant, en la fête de saint Albéric, deuxième abbé de Cîteaux, et jour de l'Adoration perpétuelle au monastère, que son nom de religieux sera *Albéric*, qu'il commencera son noviciat en ce monastère, mais qu'il appartient dès maintenant à Notre-Dame du Sacré-Cœur, où il ira « dans quelque six mois ». Le 23, le P. Eugène ayant dit au postulant d'avertir sa famille, Charles écrit à Marie de Bondy et signe pour la première fois *Marie-Albéric*, un geste qui manifeste qu'il est désormais dans un monde nouveau. Le 26 janvier, la cérémonie a lieu au chapitre « *vers 7 heures du matin* ». Selon le rituel, l'Abbé commence par une exhortation à « Mon petit frère », puis, après le chant par la communauté du *Benedictus*, le cantique de Zacharie (Luc 1, 68-79), le postulant enlève son pardessus, sa veste, son gilet, et l'Abbé, aidé du Maître des novices, le revêt d'une tunique blanche, d'une ceinture flexible blanche, d'un scapulaire blanc et d'une chape blanche. Charles, désormais frère Marie-Albéric, évoquera volontiers le symbolisme nuptial de tels événements : « *On n'oublie pas le lieu où l'on a reçu le St Habit, l'habit nuptial ; si la profession est le véritable mariage, la prise d'habit l'est déjà bien un peu, ce sont au moins des fiançailles auxquelles le cœur et l'âme s'attachent tout entiers*³. » ou encore : « *Je pense souvent à ce noviciat de Notre-Dame des Neiges, où j'ai porté pour la première fois le Saint Habit qui me fiance au bon Dieu ; puissions-nous nous retrouver le jour des Noces ! Mon bien cher Père, priez pour moi afin que j'y parvienne avec assez d'huile dans ma lampe*⁴. »

Pour aller jusqu'au bout dans le sacrifice – le P. Eugène avouera en avoir pleuré – le postulant s'est dépouillé au moment de son entrée en communauté de tout ce qu'il avait : le médaillon qu'il portait au cou contenant un cheveu de sa mère, sa montre, des jumelles en métal doré, une épingle de burnous, gardée depuis ses séjours en Algérie ou au Maroc et conservée pour s'habiller à l'arabe, des affaires courantes : parapluie, deux sacs de voyage,... objets qui sont aujourd'hui encore conservés à Notre-Dame des Neiges. En plus de ce qui lui appartenait personnellement, il a pour la sacristie une chasuble noire offerte par Marie de Bondy. Il apporte aussi pour la bibliothèque du monastère quelques livres, que le P. Eugène laisse à sa disposition pour sa lecture personnelle. Les lettres, où il décrit son emploi du temps, en donnent quelques titres : les *élévations sur les mystères* de Bossuet, la *Vie de Jésus* de l'abbé Fouard, la *Vie* et *Les Fondations* de Sainte Thérèse d'Ávila, des pages qu'il connaît et qui lui ont fait tant de bien dans sa vie de converti. Enfin, il fait don au monastère d'une somme importante dépassant les trois mille francs pour, dira le P. Eugène, « payer d'avance les pois et les haricots qu'il mangera pendant son noviciat⁵ ».

Au noviciat

Dès son entrée en clôture, et pour la première fois de son existence, un travail manuel lui est imposé. C'était un de ses souhaits les plus chers depuis la découverte à Nazareth de ce que pouvait être la vie de l'ouvrier Jésus. Il lui a été demandé, en vue de la fête locale de l'Adoration du 26 janvier, de balayer l'église, d'astiquer les chandeliers, de confectionner des guirlandes de sapins pour la décoration du cloître où doit passer la procession eucharistique. Pour ce travail, il a pris les gros

sabots des moines cisterciens, et, sur ses vêtements civils gardés jusqu'à sa prise d'habit, il a mis, changement significatif dans son habillement et son mode de vie, le tablier bleu du vestiaire commun, où s'annonce « *la blouse bleue* » du domestique des Clarisses de Nazareth... Lors de ses premiers entretiens avec son Père Maître, il lui a demandé de faire l'essai d'un repas par jour, sans le *mixte*, d'ailleurs facultatif à la Trappe, de pain et d'un peu de boisson qui tient lieu de petit déjeuner, et sans le *soulagement*, du nom de la collation prise après un travail fatigant.

Même s'il est maintenant en clôture, son lieu de vie, en dehors de l'Office divin et du travail manuel, n'est pas dans la salle du *scriptorium*, lieu de la *lectio divina*, de la lecture et du travail intellectuel, où le moine ne reçoit une place qu'après sa profession. Avec les autres non profès, le frère Marie-Albéric se tient dans les locaux du noviciat. Il y expérimente ce que le langage monastique appelle *les intervalles*, ces espaces de temps entre deux moments réguliers, minutes personnelles que novices et profès peuvent consacrer à la lecture, à l'adoration du Saint-Sacrement, à la visite au cimetière, à l'oraison sous le cloître, éventuellement à la correspondance ou à d'autres actes de charité. Durant ses années à la Trappe, Charles profitera pleinement des intervalles pour s'initier à la Bible, pour écrire ses méditations, pour prier et contempler « devant les autels de la Sainte Vierge, de saint Joseph et du Saint-Sacrement » selon le témoignage du P. Raphaël, de Notre-Dame du Sacré-Cœur⁶. Il gardera l'habitude des intervalles au Sahara où, à plusieurs reprises jusqu'en 1914, il distinguera dans ses journées, en dehors du repas et du repos de la nuit, le temps de la prière proprement dite, le temps du travail, et les « *moments libres* ». Au noviciat en ces premiers mois de 1890, ses intervalles sont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

quotidienne amplifiées par l'exercice d'écriture de ses méditations sont autant d'expériences qui s'additionnent et l'amènent à une vision personnelle du mystère de Jésus, et du Jésus de la Vie cachée à Nazareth, dont il contemple les « *vertus* » pour mieux « *courir à sa suite à l'odeur de Ses parfums*³³ ». Il est touché également par le style de comportement qu'il suppose être celui de l'Ouvrier de Nazareth : vivre uniquement du travail des mains, n'accepter aucun don spontané, ne pas quêter, renoncer à toute propriété, ou qu'il fait découler des « *conseils* » du Sermon sur la montagne (Mt, 5-7) : éviter tout procès, toute contestation, toute réclamation, se priver le plus possible pour faire l'aumône, donner un habit quand on en a deux, donner, quand on a à manger, à ceux qui n'ont rien à manger sans rien se réserver pour le lendemain... Charles reçoit ainsi à partir de l'Évangile un programme de vie, qui constitue l'esquisse du Règlement d'une communauté de « *quelques âmes* » prêtes à suivre Jésus dans l'imitation de sa vie à Nazareth, cette « *congrégation* » entrevue dans les lettres à l'abbé Huvelin et à Marie de Bondy en septembre et octobre 1893.

En même temps, il porte un jugement sur le réel du groupe où il est inséré. Le 12 septembre 1892, répondant à Dom Martin, il se fixait un but : « *être un bon religieux, plein d'humilité, de pauvreté, d'obéissance, oui, c'est bien ce qu'il faut demander au bon Dieu pour moi, être avec Lui un pauvre et humble ouvrier, mener dans la fidélité, l'amour, la reconnaissance, la vie la plus basse, être toujours à la dernière place, cette chère dernière place qui a tellement été la sienne ici-bas. Oh ! Demandez toujours cela pour moi, mon Révérend Père, c'est bien ainsi que je comprends la vie, c'est bien là ce que je cherche*³⁴. » Or il constate, à tort ou à raison, que la pauvreté, l'austérité, le travail le plus pauvre et le plus abject, la pénitence

dans les repas et les veilles, et bien d'autres souffrances et peines du Bien-aimé ne sont pas assez en honneur autour de lui. Il redoute qu'on accepte des novices « *qui ont des vertus sérieuses et qui semblent ne jamais mettre le trouble dans la Communauté, mais qui d'ailleurs semblent ne chercher que je ne sais quel idéal de vie monastique, vie douce, tranquille, pieuse, aisée, avec tout le nécessaire et pas mal de superflu, et ne suivent la règle qu'avec beaucoup de mitigations demandées par eux ou acceptées volontiers*³⁵... » Sous ses yeux, la préparation de la construction d'un monastère de deux étages en pierres de taille qui remplacerait les pauvres cabanes d'aujourd'hui l'inquiète, tout comme ce groupe d'ouvriers laïcs, certes payés, nourris, logés, mais cependant employés pour le service des religieux. « *Quand on entre dans une vie de tendance à la perfection, quand on se croit appelé à suivre Notre-Seigneur dans l'imitation la plus fidèle possible, faut-il prendre si facilement son parti de ne pas pratiquer des vertus que Notre-Seigneur a tant pratiquées, et qu'on espérait trouver dans le cloître ?* », grave question confiée à sa cousine le 26 août 1893.

Plusieurs hypothèses se présentent à son esprit : solliciter son passage du rang de religieux de chœur à celui de familial, soit dans l'Ordre, soit dans un autre ordre religieux établi en Orient. « *Je crois que c'est ma vocation : de descendre* » dira-t-il au P. Jérôme en faisant allusion à cette solution³⁶. Il pourrait également « se faire ermite et habiter seul dans un désert » comme le craindra Dom Polycarpe³⁷. Une autre piste serait possible, et l'exemple de Thérèse d'Ávila partant du monastère, trop relâché, de l'Incarnation pour fonder le monastère réformé de saint-Joseph l'y pousse : il aimerait, avec des novices signalés à l'abbé Huvelin le 14 juin 1893 comme « *décidés à*

chercher Notre-Seigneur coûte que coûte, à suivre la Règle et à marcher avec nos premiers Pères sur les traces de Notre-Seigneur », constituer un petit groupe, un petit colombier, un « *petit nid de vie fervente et laborieuse, reproduisant celle de Notre-Seigneur* » s'établissant « *sous Sa protection et sous la garde de Marie et de Joseph, près de toutes ces missions d'Orient si isolées* ». Près de maisons religieuses et de bases missionnaires comme celle des Lazaristes d'Akbès ou celle des Carmes d'Alexandrette, Charles souhaite pouvoir ainsi « *offrir un refuge aux âmes des gens de ces pays que Dieu appelle à Le servir et à L'aimer uniquement* » dans « *une vie de travail et de prières* ». Il y voit « *une seule sorte de religieux comme le voulait saint Benoît* », sans « *la liturgie compliquée de saint Benoît* », mais avec « *longue oraison, rosaire, sainte Messe* » car, a-t-il constaté, « *notre liturgie ferme la porte de nos couvents aux Arabes, Turcs, Arméniens, etc, qui sont bons catholiques, mais ne savent pas un mot de nos langues.* » Tel est le plan qu'il envoie à l'abbé Huvelin le 22 septembre 1893 dans une longue lettre³⁸, et qu'il expose à sa cousine quelques jours plus tard.

Au-delà du ou des projets, ce qu'il veut, plus profondément que tout, c'est connaître et faire la volonté de Dieu. Il a consulté pour cela au début septembre 1893 Dom Polycarpe, son confesseur, qui lui a conseillé de « *laisser cette pensée dormir pour le moment jusqu'à ce qu'une occasion se présente* ». Et le 22 septembre, il sollicite celui qui est toujours, depuis la rencontre d'octobre 1886, même maintenant dans un cadre de vie tout différent, son « *père* », car, lui dit-il, « *un père reste toujours père, et surtout vous pour moi !* » Au reçu de cette lettre, l'abbé Huvelin confie ses impressions à Madame de Bondy en octobre : « *Je reçois de votre cousin une lettre qui*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

quand on la situe dans le choc provoqué dans l'opinion par l'assassinat de Morès : « Staouëli (Alger), 31 mars 1897. Bien cher Monsieur,[...] Cette équipée chevaleresque qu'entreprend votre beau-frère n'a pas à mes yeux plus de portée religieuse que celle de son ami Morès au point de vue patriotique ; je souhaite, sans l'espérer, que l'issue en soit moins fatale et moins tragique. » À son frère Dom Martin, de Notre-Dame des Neiges, pour lui annoncer et lui commenter le départ du P. Marie-Albéric, le même Dom Louis de Gonzague avait évoqué le 11 février 1897 « notre noblesse au XIX^e siècle, brave, généreuse de son sang... mais incapable d'obéissance continue et de discipline sous un chef... », et le 13 avril suivant, il lui parle encore d'« un Morès monastique⁵⁹ ».

Ces jours de juillet 1896 sont décisifs : après la lettre de son directeur spirituel, reçue le 5 juillet, l'invitant à écrire à ses Supérieurs, Charles envoie le 12 juillet à l'Abbé de Staouëli, son supérieur majeur, et à l'Abbé Général à Rome, une demande de dispense de ses vœux. Il leur joint la copie de la lettre du 15 juin de l'abbé Huvelin comme celui-ci le lui avait suggéré, et il prend soin de faire approuver sa supplique à l'Abbé Général par une attestation de son confesseur, le P. Raphaël : « Je crois qu'il est utile, pour le salut de son âme, de lui obtenir la dispense de ses vœux. » Le 20 août, il obtient une réponse de Staouëli : Dom Louis de Gonzague lui annonce une lettre à venir de l'Abbé Général. Cette lettre attendue lui arrive le 30 août : Dom Wyart l'envoie à Staouëli. Charles le signale le 1^{er} septembre à sa cousine : « *Le Père Abbé de Staouëli me donnera les latitudes nécessaires pour voir si réellement Dieu m'appelle au genre de vie auquel j'aspire. [...] Je pars par le prochain paquebot qui part le 11 septembre d'Alexandrette.* »

Les préparatifs de départ sont vite faits. Il emporte quelques cahiers manuscrits, reliés avec de la ficelle, qu'il recouvrira de papier journal : ses *Méditations sur l'Évangile au sujet des principales vertus* qui avaient pu lui servir pour aider la prière des deux jeunes dont il était chargé, ses *Extraits de la Vie de Ste Thérèse par elle-même*, des passages en latin extraits de la vie de saint Jean-Chrysostome, son *Résumé* de Hurter et son *Tableau* de la Théologie dogmatique. Il conserve aussi son projet de *Congrégation* daté du 14 juin précédent, et quelques notes sur la Bible ; sont éliminés bien d'autres papiers accumulés depuis six ans dont plusieurs séries de méditations, ce qu'il regrettera, comme il le dit au Père Jérôme le 15 février 1898.

Le 10 septembre 1896, Père Marie-Albéric quitte la communauté de ses Pères et de ses Frères de Notre-Dame du Sacré-Cœur, tous dans la peine de ce départ... Après escale à Tripoli, Beyrouth, Port-Saïd et Alexandrie, le bateau en provenance d'Alexandrette est à Marseille le 23 septembre. Il est 17 heures ; une heure plus tard, Charles commence la traversée, effectuée plusieurs fois déjà, vers l'Algérie.

Les cinq derniers mois de vie trappiste

À Staouëli

Accueilli au port par le Père cellérier de la Trappe, le P. Marie-Albéric de Syrie arrive le 25 septembre 1896 à Notre-Dame de Staouëli, monastère de cent religieux, où il est reçu non pas en étranger mais comme un membre de la communauté, la Trappe de Syrie étant « fille » de celle de Staouëli. Au chœur, il prend place, comme le veut l'usage, après le P. Jérôme, dernier et récent profès, et avant un novice, le frère Yves Rocher.

Dom Louis de Gonzague, alors à Aiguebelle, dans la Drôme,

au chapitre général, ne rencontrera que le 1^{er} octobre Marie-Albéric, qui lui reedit de vive voix le contenu de la lettre écrite le 12 juillet à l'Abbé Général. Déjà, et sans doute dans les mêmes termes, il en avait communiqué l'essentiel à Staouëli : « *Tout en admirant la Trappe, je ne me sens nullement fait pour elle, je sens une répugnance insurmontable à y rester et je suis attiré avec une force invincible vers un autre idéal*⁶⁰. » Mais le Père Abbé sait que le programme de l'étudiant de Notre-Dame du Sacré-Cœur avait connu quelque perturbation, aussi veut-il tenter une expérience qui mettra Marie-Albéric, espère-t-il, dans un contexte favorisant une autre vision de l'avenir. Dom Louis de Gonzague lui demande d'aller à Rome pour y faire une année de Philosophie et deux années de Théologie au Collège Romain, l'actuelle Université Pontificale Grégorienne. Un moine de Staouëli, du même âge que Charles mais déjà ordonné prêtre, le P. Henri Delacroix, est désigné pour la même obédience. Les cours devant commencer le 3 novembre 1896, les futurs étudiants partiront le 27 octobre pour rejoindre à Rome la Maison généralice, qui héberge le groupe des étudiants cisterciens venant de différents monastères de l'Ordre.

Durant les trois semaines d'attente à Staouëli, après la retraite de communauté terminée le 12 octobre, les Pères Henri et Marie-Albéric s'initient à l'italien avec l'aide du P. Marie-Joseph, d'origine piémontaise. Le Père Abbé, connaissant l'admiration de Marie-Albéric pour Dom Polycarpe décédé en Syrie le 25 octobre de l'année précédente, lui demande de donner ses souvenirs sur le défunt pour la *Notice biographique* que prépare l'abbé J.B. Reydon, vicaire à la cathédrale de Nîmes⁶¹. Puis, comme l'avait fait le prieur d'Akbès pour la formation de deux oblats, l'Abbé confie à Marie-Albéric la délicate mission de guider durant les premiers temps de sa vie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

maison qu'on laisse bâtir en soi », l'abbé Huvelin lui rappelle pourtant l'horizon surnaturel de tout disciple de Jésus... Lui ne l'oublie pas non plus : rempli d'initiatives, toujours en éveil et en prospective, il est persuadé que les lumières reçues sur cette vocation toucheront aussi d'autres chrétiens, prêts à mener leur existence en « *petits frères* » de Jésus à Nazareth. Il attend de tels frères, dans l'obéissance. En 1893, commence à la Trappe l'histoire de son charisme...

Découverte des « pays de mission »

Durant son séjour en Orient, Charles va manifester son souci du salut des hommes en Jésus dans ses rapports occasionnels avec des non-chrétiens et des non-catholiques. Ses qualités d'explorateur et ses connaissances en géographie humaine lui permettent d'établir, dès ses premiers pas dans la région, une carte informelle des religions. Il découvre sur place le fond musulman de ce qui est alors l'Empire ottoman, la multiplicité des appartenances religieuses, et celle des rites orientaux complexes. Intuitif, il perçoit rapidement le témoignage d'Évangile que peut donner une communauté contemplative catholique au milieu de ces populations, les unes encore païennes ou islamisées comme les Turcs et les Kurdes, d'autres chrétiennes mais hérétiques dans des zones nestoriennes refusant les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine, ou schismatiques comme les églises de l'Orthodoxie byzantine.

Il découvre sur place l'actualité d'une notion évidente dans l'Église, celle de « pays de mission ». Cette notion et sa réalité sont presque des nouveautés pour lui, issu de la France catholique. Dans sa petite Trappe près d'Akbès, la pensée de « *toutes ces missions d'Orient si isolées* » ne le quitte guère, et il

ne verra pas son avenir ailleurs que dans le don de sa vie, avec d'autres, à ces « pays de mission ». Ainsi prend forme, dès ses premières années en Syrie, la vision missionnaire qu'il gardera toute sa vie. Il la fait remonter au milieu de l'année 1893 : dans son introduction au *Règlement provisoire des Ermites du Sacré-Cœur de Jésus* de l'Épiphanie 1899, il peut en préciser l'origine :

Depuis 5 ans et demi, il m'a toujours apparu que je ne pouvais mieux glorifier Dieu qu'en faisant ce qu'a fait la T. Ste Vierge dans le Mystère de la Visitation. Sans sortir de la vie cachée, sans sortir du silence, elle sanctifie la maison de St Jean en y portant Jésus et en y pratiquant les vertus évangéliques. À son exemple, sanctifier les âmes sans sortir du silence, en portant parmi les peuples infidèles, avec un petit nombre de frères, Jésus dans le Saint-Sacrement, et la pratique des vertus évangéliques par une vie imitant la vie cachée de Notre Seigneur, c'est selon ma pensée constante depuis 5 ans et demi, ce que moi, qui n'ai pas reçu la vocation de la vie apostolique, je puis faire de mieux pour la gloire de Dieu⁷⁶.

« Est moine, remarquait jadis Évagre, un Père du désert, celui-là qui, en se séparant de tous, devient uni à tous ! »

Le 28 novembre 1894, il répond en ces termes à une demande de son cousin Louis de Foucauld⁷⁷ :

Tu veux savoir si je suis en contact avec les Musulmans : peu...Il me semble que ce mélange de Kurdes, de Syriens, de Turcs, d'Arméniens, serait un peuple brave, laborieux et honnête, s'il était instruit, gouverné, converti surtout.[...] C'est à nous à faire l'avenir de ces peuples, l'avenir, le seul vrai avenir, c'est la vie éternelle : cette vie n'est que la courte épreuve qui prépare l'autre. La conversion de ces peuples dépend de Dieu, d'eux, et de nous chrétiens. Dieu donne toujours abondamment la grâce ; eux sont libres de recevoir ou de ne pas recevoir la foi ; la prédication dans les pays musulmans est difficile, mais les missionnaires de tant de siècles passés ont vaincu bien d'autres difficultés : c'est à nous à agir comme eux, à nous à être les successeurs

des premiers apôtres, des premiers évangélistes. La parole est beaucoup, mais l'exemple, l'amour, la prière sont mille fois plus. Donnons-leur l'exemple d'une vie parfaite, d'une vie supérieure et divine ; aimons-les de cet amour tout-puissant qui se fait aimer ; prions pour eux avec un cœur assez chaud pour leur attirer de Dieu une surabondance de grâces, et nous les convertirons infailliblement. Mais pour cela, il faut être des saints, c'est cela seul qu'il faudrait, et c'est ce que nous ne sommes pas. Oui, si nous étions ce que nous devrions être, nous convertirions tout ce qui nous entoure, mais hélas !

Dans sa clôture, il ne peut pas oublier « *ces frères si infortunés et si lamentablement aveuglés* », comme il les désignera dans les premières lignes de son projet de congrégation du 14 juin 1896. Ces quelques citations suffisent pour trouver chez lui, dès la Trappe, dans sa prière et dans ses observations sur un pays de mission, des idées qu'il reprendra plus tard.

Son intérêt pour l'Orient et les pays de mission de langue arabe où il veut vivre et témoigner lui fait ouvrir à la fin de son séjour à Rome un « *cahier des Saints Évangiles en arabe* ». Sur un carnet utilisé de la droite vers la gauche et où, détail qui permet de dater cette copie, est apposé le timbre du Père Abbé Général des Cisterciens, il transcrit en arabe l'*Évangile selon St Matthieu* en suivant le texte des PP. Jésuites de Beyrouth.

Portrait du Père Marie-Albéric, trappiste

De la photographie de la fin 1889 où le vicomte est en vêtements civils jusqu'à celle de septembre 1900 où l'ecclésiastique est en soutane à côté de son neveu et filleul Charles de Blic, il n'existe pas de représentation de Charles de Foucauld. Le portrait qui le donne en buste avec une coule monastique est un montage à partir d'une photo prise en 1902 à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Bondy⁴: « Je vous envoie cette lettre de votre cousin. À vous dire vrai, j'aime mieux cette situation-là qu'une autre ; il est seul, isolé et dans l'état d'humiliation et de pauvreté qu'il rêvait, sans action autour de lui. C'est un chapitre à ajouter à l'histoire des Pères du désert. » Cette appréciation, à cause de la date, ne peut que faire allusion à une lettre de Charles décrivant sa situation alors qu'il cherche encore son pied-à-terre. Grâce à son carnet de *Notes et dates d'anniversaires intimes* où il a écrit : « *ce cahier, notre cahier des Saints Évangiles en arabe, nos deux croix et notre chapelet ont touché en Terre Sainte*⁵... », les dates et les lieux de ses dévotions sont connues. Après une halte à Ramallah, il est le 25 février à Aïn Karem (St Jean des Montagnes), où, selon la tradition, Jésus, présent en la Vierge Marie, sanctifia avant sa naissance, Jean, le fils de Zacharie et d'Élisabeth : Charles y célèbre le mystère de la Visitation, qu'il regarde comme l'idéal et le sommet de toutes ses activités auprès de ses frères humains. Le 26 février, il est à Bethléem, les 27 et 28, il vénère à Jérusalem dix-neuf lieux saints, y compris Béthanie, l'endroit, remarque-t-il, où Jésus a toujours été bien reçu, et lieu préféré à tout autre pendant Sa vie publique. Puis il entame les cent vingt kilomètres séparant Jérusalem de Nazareth, puisque l'abbé Huvelin est d'accord pour la Galilée : Capharnaüm ou Nazareth... Par Naplouse où il est le 2 mars et le puits de Jacob de Sichar d'où il part le 3, il arrive à Nazareth le jeudi 4 mars à 22 heures après une longue marche sous la pluie.

À l'hôtellerie annexée au couvent des Franciscains, il est reçu par le Frère Jean, directeur de la maison. Là, il demande s'il peut être embauché comme domestique : il lui est répondu qu'on n'avait besoin de personne, mais qu'il pouvait essayer de formuler la même demande à Sichar ou au Thabor. Il apprend à

l'hôtellerie que le samedi 6 mars, fête de sainte Colette de Corbie, réformatrice des Clarisses († 1447), il y a messe et exposition du Saint-Sacrement dans la chapelle du couvent des Clarisses : il décide d'y passer de longues heures. Le dimanche 7, il monte au Thabor, se confesse à un Père franciscain qui se trouve être l'aumônier des Clarisses de Nazareth, le P. Marie-Gabriel Voisin. Celui-ci, apprenant la raison de la présence de ce pèlerin bien singulier, lui suggère d'exposer son cas à la Mère Abbessse des Clarisses. Frère Charles, revenu à Nazareth, sollicite, se recommandant de l'aumônier, une entrevue avec elle. Le 9, il se présente au parloir comme « un pauvre pèlerin français⁶ » voulant avoir « un peu de temps pour prier », s'offrant à servir de domestique, et ne demandant en échange que le gîte et le pain quotidien⁷. L'Abbessse lui explique que les travaux d'intérieur sont assurés par les Sœurs, mais lui dit qu'elle recevrait volontiers l'aide de quelqu'un pour les courses en ville et de petits travaux de jardinage. L'embauche étant conclue, frère Charles entre au service du couvent des Clarisses le 10 mars 1897. Comme c'est un mercredi, jour dédié à saint Joseph, il lui attribue tout de suite cette grâce.

Au bout de quelque temps, l'allure de ce pèlerin, qui tous les matins est à l'église de l'Annonciation et qu'on rencontre occasionnellement en ville, pose question à la communauté franciscaine de Nazareth : le Frère Jean, chargé des hôtes, dit l'avoir reconnu et avoir retrouvé son nom dans le registre des pèlerins français passés à l'hôtellerie en 1889. Le bruit en arrive vite au couvent de Sainte-Claire, si bien que la Mère Marie-Ange de Saint-Michel, l'Abbessse, pose alors à Charles la question de son identité. Il la lui révèle sans difficulté, mais sous le sceau du secret.

« *Porté par les mains* » de l'abbé Huvelin

Avant de le retrouver au service des Sœurs, remarquons la nombreuse correspondance entre l'abbé Huvelin et Charles une fois acquis le choix définitif de Nazareth. Les lettres de Charles ont disparu, mais il a conservé celles reçues de l'abbé Huvelin. Le dirigé, sans en avoir fait vœu, est en totale obéissance à son directeur spirituel et il relève ses directives sur des feuillets intitulés « *Qui vous écoute, M'écoute*⁸ ». L'abbé, de son côté, n'est plus dans la réserve qu'il observait quand son dirigé était sous l'autorité des Supérieurs trappistes. On peut aussi penser que sa présence maintenant chez des Clarisses, filles de sainte Claire d'Assise, ne peut que réjouir celui qui voyait volontiers son converti suivre les pas de saint François⁹. Avec l'arrivée de l'ex-trappiste dans l'ambiance du second ordre de la Famille franciscaine, il juge que le moment est favorable pour clarifier une vocation peu commune qu'il catalogue dans « l'histoire des Pères du désert ». Il avait accepté, ou toléré, que le converti de fraîche date fasse le choix de la vie cistercienne, mais est-ce vraiment là qu'il le voyait ? Charles, brûlant du désir de réaliser un idéal entrevu à Fontgombault le 19 août 1888 aux côtés d'Olivier et de Marie de Bondy, n'avait envisagé son avenir qu'à la Trappe, sans pousser sans doute assez loin le discernement. La lettre à sa cousine du 20 septembre 1889, un an après cette visite, laissait entendre qu'inconsciemment il se faisait insistant auprès de son père spirituel : « *Nous avons parcouru tous les ordres religieux : M. l'abbé a d'abord écarté tous les ordres actifs, sauf peut-être les Franciscains. Des trois ordres contemplatifs, il a écarté les Chartreux, les Bénédictins m'attirent de moins en moins, et il a paru de plus en plus clair à M. l'abbé comme à moi que c'était bien la Trappe qu'il*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'il entend suivre pendant cette année-là, l'amène également à se construire un cadre pour suivre et imiter Jésus dans ses mystères, depuis l'Annonciation jusqu'à ce qu'il appelle « *les dernières semaines de Notre Seigneur* ». Les célébrations de l'Année liturgique lui donnant l'occasion de « *tenir compagnie* » à Jésus, il fait concorder le fil directeur du récit évangélique avec les cycles de l'Avent et de la Nativité, puis du Carême et du Temps pascal, et il consacre le reste de l'année (le « temps ordinaire » du calendrier liturgique actuel) à la mémoire de la Vie cachée. Cette manière, qui lui est propre, de disposer, avec les citations qui les illustrent, les événements de la vie de Jésus, aboutit à son *Essai pour tenir compagnie à Notre Seigneur Jésus*, dont il offrira une copie aux Clarisses³⁰. Il en communique aussi la clef au P. Jérôme, à qui il donne ce programme le 28 janvier 1898 :

Le 3 février, nous prendrons si vous le voulez, au milieu de la nuit le chemin de l'égypte avec Notre Seigneur et nos parents la Ste Vierge et St Joseph. La route est longue : nous voyagerons avec eux par les montagnes d'abord, les plaines ensuite, jusqu'au mercredi des Cendres. Alors nous vieillirons de trente ans, et nous irons au désert de la Quarantaine : nous jeûnerons, nous prierons, nous adorerons avec Jésus notre Frère. Quatre semaines avant Pâques, nous irons à Béthanie ressusciter Lazare et nous irons faire une retraite de huit à dix jours à Ephrem à sept lieues au nord de Jérusalem....[...] Nous nous considérerons comme tenant compagnie à Notre bien-aimé Jésus³¹.

Dans la troisième semaine du Carême 1898, il se transporte ainsi spirituellement dans le désert pour une « *retraite* » avec Jésus et ses disciples qu'il intitule *Retraite de huit jours à Ephrem*. Cette « *retraite à Ephrem* » est donc d'abord celle de Jésus avant sa Passion, mais lui, par une relecture originale de l'Évangile de Luc, écoute, comme s'il était assis dans le groupe

des auditeurs, le Maître révéler la pointe des enseignements contenus dans ses gestes et dans ses paroles.

Et toujours le Modèle !

Même s'il vit très solitaire à Nazareth, Charles est attiré par des temps de plus grande solitude. Un an plus tôt en octobre, il participait à Staouëli aux exercices prêchés de la retraite conventuelle ; il veut maintenant, sans prédicateur extérieur, faire le point sur ce qu'il vit. Du 5 au 14 novembre, il écrit, sur les enveloppes de son courrier reçu, les réflexions de sa retraite annuelle de 1897. Il les introduit par la devise nouvelle qu'il vient d'adopter *Fiat Voluntas Tua* et précise ce qu'il veut faire : « 1. *Tâcher de mieux Vous connaître pour mieux Vous aimer ; 2. tâcher de mieux connaître Votre volonté pour mieux la faire (et mieux procurer Votre bien), voilà le double but de cette petite retraite*³²... » Il consacre les trois premiers jours à réfléchir sur Dieu et sur Jésus, tandis que le quatrième jour est une méditation sur la double histoire de ses péchés et des miséricordes divines, un schéma à reproduire souvent, et qu'il conseillera à d'autres³³. Après ces convictions de foi renforcées, il examine sa vie présente selon les quinze vertus qu'il veut imiter en Jésus. Il termine par des résolutions, et par une élection formulée en ces termes : « *Ma vocation est de mener, et s'il se peut de mener à Nazareth, une vie qui soit l'image aussi fidèle que possible de la vie cachée de Notre Seigneur.* » Les résolutions vont, elles, dans le sens du détachement, de la pauvreté d'esprit, de la mortification, et en deux demandes aux Clarisses : de plus pauvres vêtements et un travail vil et bas « *pour que j'accomplisse la vocation qu'Il m'a donnée d'être une fidèle image de Sa vie cachée et de crier par ma vie l'Évangile*

sur les toits³⁴. » Quelques mois plus tard, à l'Ascension 1898, il confirme cette élection : « *Prêche le monde entier par ta prière, et ceux qui te voient, en étant de plus en plus mon image fidèle, en criant par ta vie l'Évangile sur les toits. Accomplis la résolution de cette élection, en y ajoutant de prier plus pour les intentions du pape, et non pas plus, mais mieux, pour tous les hommes*³⁵. »

Dans ces mois de présence à Nazareth, pour entrer de mieux en mieux dans l'imitation de Jésus, dans « *la conformité avec Vous dont Vous avez fait ma vocation spéciale*³⁶ », il se compose avec des paroles des Évangiles un portrait du Modèle à imiter qu'il nomme *Notre tendre Sauveur, notre bon Maître, notre très doux Frère, notre unique Époux, notre Dieu bien-aimé, JÉSUS*³⁷. Sur la première page de ce cahier, il dessine un Cœur surmonté d'une Croix, qui devient désormais son emblème jusqu'à la fin de sa vie. De ce Cœur où s'inscrit « *IESUS* » partent dix-huit rayons qui sont les vertus de Jésus déjà signalées, mais dans ce dessin et dans le texte elles reçoivent ici des présentations complémentaires : « 1. Foi, 2. Amour de Dieu, 3. Pure recherche du bien de Dieu (bonne volonté, faire tout en vue de Dieu, pureté de cœur, pureté d'intention), 4. Obéissance à Dieu, 5. Imitation de Dieu, 6. Prière (contemplation), 7. Sacrifice (détachement, pénitence, souffrance, croix), 8. Espérance, 9. Vérité (amour de la vérité, véracité), 10. Amour du prochain, 11. Humilité, 12. Douceur, 13. Courage, 14. Chasteté, 15. Pauvreté, 16. Abjection, 17. Retraite (recueillement, solitude, silence), 18. Travail manuel, ou Désert, ou Apostolat. » Le « 18 » énumère les « trois vies » que Charles a découvertes dans son Modèle. Pendant son séjour à Rome, dans une méditation, faisant parler Jésus, il avait écrit : « *Ne crois pas qu'il y ait quelque chose de plus parfait que cette*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'applique en plusieurs points. Selon l'article V. *Prière*, il opte pour la récitation du Rosaire au lieu de celle du Bréviaire, puisqu'il n'est pas dans les Ordres sacrés et ne s'y prépare pas. Il établit pour ce Rosaire une concordance entre les 15 Mystères et les Vertus de Jésus, disposant cette méthode de prière sur une image dont le centre est occupé par un Cœur surmonté d'une croix avec l'inscription IESUS CARITAS et dont le verso porte les conseils que l'abbé Huvelin lui donne par une lettre du 30 mai 1899⁵⁸. Par ailleurs, selon l'article XIII. *Saintes Lectures*, il fait chaque soir, comme naguère à la Trappe pour lui et pour les oblats dont il avait été chargé, une préparation des méditations du lendemain, avec lecture et commentaire d'un passage des Évangiles, et commence à écrire les fascicules d'un livret assez volumineux intitulé *Lecture du S. Évangile - Saint Matthieu*⁵⁹. Il applique aussi l'article XIX. *Noms de ce Règlement provisoire* : « *Les ermites ne portent que leur nom de baptême auquel ils joignent un autre nom qu'ils choisissent à leur gré...et qu'ils gardent toujours, par exemple, Charles X... s'appellera frère Charles de Jésus.* » ; il demande pour cela à l'abbé Huvelin l'autorisation de s'appeler *frère Charles de Jésus*, ce qui devient effectif en avril 1899.

Frère Charles de Jésus terminera ses mois de retraite par cinq « *petites résolutions* », énumérées sous le titre « *L'Ouvrier fils de Marie* » : « *humilité - reconnaissance - dévouement - joie en Dieu - silence* ». Le lundi de la Pentecôte 1899, il les fait connaître à l'abbé Huvelin avec ce commentaire :

Mes résolutions de retraite se sont formées d'elles-mêmes, sans que je les cherche... Cette vie que j'ai si bien ici, c'est celle que je rêve depuis onze ans, celle pour laquelle je n'ai pas voulu de Solesmes, pour laquelle je suis entré à la Trappe croyant l'y trouver, pour laquelle j'en suis sorti ne l'y ayant pas trouvée... Aux 5 mots qui résument mes

*résolutions de retraite, je puis ajouter : Hæc requies mea in sæculum sæculi, à Nazareth, où je suis, comme je suis*⁶⁰. »

Son directeur l'encourage à rester dans ce calme : « Quel bonheur, mon cher enfant, que vous soyez vraiment à votre place, que vous vous y sentiez heureux, qu'il vous soit fait la vie que vous désirez, vie de Nazareth au dedans comme au dehors⁶¹. »

Vers la fin mai, on connaît à Nazareth l'encyclique de Léon XIII *Annum Sacrum* du 25 mai 1899 promulguant le Jubilé de l'Année Sainte 1900. Le pape y demande pour les 9, 10 et 11 juin à l'occasion de la fête du Sacré-Cœur, un triduum de prière, à clôturer par une consécration au Sacré-Cœur de Jésus selon une formule proposée. Le brouillon de la *Règle des Ermites du Sacré-Cœur de Jésus* ne sera mis au net que dans un an, mais en donnant comme référence à sa rédaction « *Nazareth-Fête du Sacré-Cœur 1899* », le dessein de Charles est clair : suivant sa dévotion première depuis le temps de sa conversion, il veut en sa fête du 9 juin 1899, offrir au Sacré-Cœur cette *Règle*, expression écrite de sa vocation personnelle et réponse d'amour à son Bien-aimé. Un an plus tard, il désirera que le 22 juin 1900, jour de la fête du Sacré-Cœur de l'Année Sainte, soit le jour de la fondation des Ermites du Sacré-Cœur. Déjà consacré personnellement au Sacré-Cœur depuis sa montée à Montmartre en juin 1889, il récitera chaque jour toute sa vie durant, à partir du 11 juin 1899, la *Consécration du genre humain au Sacré-Cœur*, si bien que cette prière quotidienne, et plus largement, la *Règle* de la fête du Sacré-Cœur 1899, source de ses autres textes de fondation, sont à mettre parmi les grands moments d'inspiration de Charles de Foucauld.

Dans la paix et le silence

Les mois qui suivent le trouvent dans la paix et dans « *le silence* », fruits de sa retraite. L'abbé Huvelin approuve : « Oui, le silence, oui le silence de Nazareth... Et le bien à faire ? On fait du bien par ce qu'on est, bien plus que par ce qu'on dit. On fait du bien en étant de Dieu, à Dieu ! Rester, ramasser de la mousse, laisser pénétrer, grandir et affermir dans l'âme les grâces de Dieu⁶²... » Frère Charles de Jésus n'attend désormais que la permission de l'Église pour porter le nom et l'habit d'ermite du Sacré-Cœur, ainsi que l'autorisation de suivre cette *Règle* avec quelques compagnons. Il désire aussi trouver pour cette œuvre, comme c'est alors la coutume, un « Cardinal protecteur ».

Dans cette vie de silence, il continue ses études de philosophie et de théologie. Par son beau-frère de Blic, il a reçu le *Cursus philosophiæ scolasticæ* du P. de Mandato et les trois tomes des *Institutiones Philosophiæ moralis* de Feretti. Sa cousine Marie, qui lui avait déjà envoyé le *Medulla Theologiæ dogmaticæ* de Hurter, lui fournit aussi le *Compendium Theologiæ moralis* de Gury-Ballerini. Tous ces auteurs, enseignants jésuites de Rome, sont travaillés selon les conseils reçus : « Quatre pages de Théologie me semblent suffisantes... reliez-les toujours à celles qui précèdent pour suivre bien l'enchaînement, et demandez à l'Esprit-Saint de vous les suggérer, et enseigner⁶³. » Il fait ces lectures à la chapelle, avec celles de sainte Thérèse, de saint Jean de la Croix et de saint Jean Chrysostome, ses maîtres préférés, dans une *lectio divina* presque ininterrompue. Il a repris aussi dans la bibliothèque des Clarisses le livre de Caussade qui lui avait paru si lumineux⁶⁴. Le 8 mai 1899, il l'avait présenté au P. Jérôme : « *Je lis en ce moment un tout petit livre qui est une perfection : le Traité de l'abandon du R.P. Caussade... S'il vous tombe sous la main,*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mais il n'a pas reçu ma lettre, il était déjà parti pour Jérusalem. »

Portrait du frère Charles, domestique en Terre Sainte

De même qu'il n'existe pas de photographie du trappiste, il n'en existe pas de l'homme à la « *blouse bleue* » de Nazareth... La figure de frère Charles, entre les jours où il quitte la Trappe en février 1897 et les jours où il part en août 1900 demander l'hospitalité à Notre-Dame des Neiges, reste assez conforme à celle de Marie-Albéric.

Quelques traits de physionomie et de caractère ressortent de ses lettres et de ses écrits, abondants et assez répétitifs, des trois années en Terre Sainte. À l'extérieur des couvents, il passait pour un dévot, original et énigmatique, certains regards à partir de rumeurs étant même assez méfiants⁸¹. Les Clarisses de Nazareth et celles de Jérusalem ont, quant à elles, gardé des souvenirs du comportement de leur domestique, mais dans des détails relatés tardivement et qui relèvent plus des fioretti que de l'histoire authentique.

Dans la solitude de Nazareth et de Jérusalem, l'ermite continuera à être très actif et réactif. Mais il ne fait pas que suivre ainsi une tendance de son tempérament ; veilleur spirituel, il est toute attention au Bien-aimé qui frappe à la porte, comme le lui dit l'Évangile. Si les idées lui viennent rapidement, une question suit : faut-il « écouter » cette pensée ? Car si elle est de Dieu, il faut L'écouter et Lui ouvrir, Lui « obéir » selon le sens du terme latin *ob-audire*, mais si elle n'est pas d'origine divine, c'est une tentation. Il lui faut donc poursuivre la vigilance pour faire un tri dans tous les possibles. À la Trappe, Marie-Albéric a souvent été aux prises avec cette question, et l'obéissance de

jugement lui fut parfois difficile, même si en fait l'obéissance matérielle l'emportait dans son comportement extérieur. Dans son existence de domestique des Clarisses, apparemment sans problème, il se retrouve avec la même question. Avec sa devise *Fiat Voluntas Tua* qu'il emploie alors, Charles qui veut se détacher en tout de sa volonté propre, sent plus encore que dans le passé la nécessité d'une parole venant avec autorité indiquer la Volonté de Dieu sur lui. Il mentionne souvent les trois moyens pour « écouter » Dieu : l'Évangile, l'Église, la raison, le plus sûr moyen étant l'Église par ses représentants, auxquels Jésus a dit : « Qui vous écoute, M'écoute. » Il se répète ce *Qui vous écoute, M'écoute* quand il envoie la question qui le tourmente au discernement de son directeur. Dans presque toutes ses lettres de Nazareth, il demande à l'abbé Huvelin ce qu'il lui demandait déjà en septembre 1893 : « *Est-ce un rêve ceci, M. l'abbé ? est-ce une illusion du démon ou est-ce une pensée ou une invitation du bon Dieu ?* » ou « *Pensez-vous que ceci vienne du bon Dieu*⁸² ? » Pour être dans une obéissance totale à la Volonté de Dieu alors qu'il s'agit d'explorer une route spirituelle inédite, cette période du séjour en Terre Sainte est sans équivalent, car il n'a là que les conseils de l'abbé Huvelin pour se guider. Moine cistercien trappiste, il avait pour lumière la grande tradition monastique ; plus tard au Sahara, il aura la voix fraternelle et paternelle de Mgr Guérin et des Pères blancs. De 1897 à 1900, la Volonté de Dieu sur lui restant à découvrir dans l'inconnu total, son bon réflexe, qui lui aura évité bien des erreurs, a été de s'en remettre à la lucidité d'un père spirituel pieux, sage, instruit et expérimenté, qualités qu'après sainte Thérèse d'Ávila, il réclamera lui-même du directeur. Consulté, l'abbé Huvelin, conseille la patience et l'attente d'un signe clair. Face à un dirigé qui se défend mal « de l'agitation et des perpétuels

recommencements », il émet dans ses impressions confiées à Madame de Bondy des « Ah ! la stabilité ! », et à l'intéressé, il ajoute : « Il est vrai que nous sommes et serons toujours des commençants, mais du moins toujours dans le même sens et la même direction⁸³. »

D'autres touches singulières, mais bien appuyées, révèlent encore la personnalité de Charles, comme par exemple, son insistance à se dire « *romain* ». Il suit les usages de la Ville de Rome dans le choix du Bréviaire et dans sa récitation, jusque dans la prononciation et l'écriture du latin. Il admire le pape Léon XIII⁸⁴ qu'il a pu voir lors de cérémonies à la basilique Saint-Pierre et dont il répand les encycliques. Il ne veut pour les traités de Philosophie ou de Théologie que des auteurs reconnus par le Saint-Siège, se méfiant des innovations et des tendances trop modernes dont il a entendu parler. Il prévoit que les Ermites du Sacré-Cœur offrent aux intentions du Souverain Pontife leurs prières et leurs mérites, participent au Denier de St Pierre, et qu'ils aient dans la prière du *Veni Creator*, chanté quatre fois par jour, « *une pensée spéciale pour N.S.P. le pape, l'Église et les peuples encore infidèles* », car, pour lui et pour l'époque, le pape représente l'Église et mène à ce titre toute évangélisation. Sa dévotion au pape et à l'Église se manifeste éminemment dans une cause qui lui paraît de première importance, celle d'offrir à l'Église catholique un lieu saint, encore entre des mains non-chrétiennes. Dans un domaine différent, mais qui reste dans la ligne de sa fidélité au Magistère romain, il prône pour ses neveux l'éducation donnée dans les écoles dirigées par les Jésuites. Avec le recul du temps, il reconnaît en effet la haute valeur de la formation donnée à l'École Sainte-Geneviève de la rue des Postes et il juge qu'entre tous ses amis ou camarades de régiment se distinguent sans erreur ceux qui ont fréquenté de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'abbé, je retournerai une fois ordonné à Nazareth, où je continuerai à vivre comme prêtre à l'ombre si hospitalière et si douce de ce couvent de Sainte Claire qui m'a si bien reçu. »

Mais ces cinq ou six jours auprès de sa sœur, de son beau-frère, de ses neveux et nièces ne furent pas qu'élévations spirituelles ou que directives pour l'éducation des enfants. La joie d'être ensemble dans la simplicité et la spontanéité de l'affection fut de tous les instants, comme le montre la photographie (cf. photo 12) de Charles tout sourire, le chien à ses pieds, mettant la main sur l'épaule de son neveu Charlot, son filleul de treize ans auquel il a lancé des messages comme celui-ci : « *Dis à Charlot, avait-il écrit à sa sœur le 12 février 1899, que je compte l'avoir un jour avec moi en Terre Sainte ! Il y a des couvents de tous les ordres et des missionnaires de toutes les couleurs, sans compter son vieil oncle ermite. »* Il quitte Barbirey le 28 septembre et écrit de Notre-Dame des Neiges le lendemain : « *Comme je remercie le bon Dieu de la grâce qu'il m'a faite de vous revoir, de voir vos enfants, de passer ces quelques jours si complètement avec vous ! »* et répète par écrit ce qu'il a dû dire de vive voix : « *Merci encore une fois de tout ce que vous avez été pour moi ces mois derniers, et en me prêtant ces treize mille francs pour le Mont des Béatitudes, et en me faisant à Rome ces envois répétés. »*

À la mi-novembre, il aura une autre joie familiale avec la visite, attendue par l'un et par l'autre depuis des années, de son cousin Louis de Foucauld. Maintenant marié, père d'un petit Armand, et récemment affecté à Tours, le colonel passe quelques jours à l'hôtellerie du monastère, et dans leurs longues heures d'échanges, Charles le met au courant de son passé et de ses projets, dont un éventuel établissement dans le Sud algérien...

Préparation aux ordinations

Pendant cette année à Notre-Dame des Neiges, Charles n'est pas domestique comme chez les Clarisses. Il ne fait pas de travaux manuels et se tient en dehors de la vie conventuelle. « Adopté par l'ordre de Cîteaux » comme l'abbé Huvelin le dit parfaitement, il est cependant plus qu'un hôte ordinaire, il est « Père Albéric », portant l'habit des oblats, robe blanche de laine et scapulaire sans capuce. Une cellule, mal chauffée, à l'intérieur de la clôture lui a été attribuée, dont il ne sort guère et où il prend ses repas apportés par le P. Frédéric, son « *père nourricier* ». Pour les offices ou pour sa prière devant le tabernacle, il accède de ce recoin resté libre après l'aménagement du chœur de l'église abbatiale, à une petite tribune au-dessus de la chapelle Saint-Bernard d'où la vue plonge sur le maître-autel. Pour l'assistance à la messe et pour communier, il descend à l'église servir les messes des moines prêtres. Il poursuit ainsi sa vie d'ermite, avec beaucoup de temps consacré à la lecture et à l'adoration, se conformant autant qu'il le peut à sa *Règle des Ermites du Sacré-Cœur*. La bibliothèque de l'abbaye lui fournit les auteurs qui l'aident à entrer dans la spiritualité des ordinations. Il copie des extraits d'un ouvrage de saint Alphonse de Liguori intitulé *Selva*, recueil de matériaux pour les prédicateurs de retraites ecclésiastiques et citations variées sur « la dignité et les devoirs du prêtre¹⁰⁵ ». Avec les livres achetés à Rome, il continue à étudier la Théologie, et en décembre, il recevra de Nazareth ses notes, ses méditations, ses livres déjà travaillés. Avant de quitter les Clarisses, il avait trié les objets de sa cabane, laissant certains livres pour la bibliothèque du couvent, tandis que d'autres devaient lui être adressés à Paris, au domicile de l'abbé Huvelin. Celui-ci lui signalera le 5 décembre : « Il m'est arrivé une caisse d'objets de piété des Clarisses. Vous me direz ce qu'il faut en faire. » Chaque jour, Père Albéric

rencontre le sous-prieur, le P. Louis de Gonzague, son confrère de Notre-Dame du Sacré-Cœur avec lequel il avait commencé ses études théologiques, maintenant revenu de Syrie, et chargé par Dom Martin de présenter au futur prêtre la liturgie et des questions pastorales annexes à la Théologie.

Toujours un peu fatigué, Charles commence au début octobre la retraite préparant la réception des Ordres mineurs. Ils lui sont conférés le dimanche 7 octobre, en la solennité du Rosaire, par le P. Abbé Dom Martin qui en a obtenu la permission de l'évêque. À cette date, sont arrivées de Strasbourg les *Lettres d'excorporation* datées du 5 septembre 1900, par lesquelles il passe de la juridiction de Mgr Fritzen, l'évêque de son lieu de naissance, sous celle de l'évêque de Viviers. Le 22 décembre 1900, samedi des Quatre-Temps d'Avent, jour traditionnel d'ordinations dans l'Église, l'ordination au sous-diaconat a lieu à Viviers, où Charles arrive la veille, accompagné de Dom Martin. Mgr Bonnet signe le 21 décembre les *Lettres d'incorporation* par lesquelles l'abbé Charles de Foucauld entre dans le clergé de son diocèse. Il y sera ordonné sous-diacre *ad titulum patrimonii*, c'est-à-dire sans percevoir le traitement que l'évêché verse aux prêtres diocésains, mais en recourant pour vivre à ses propres ressources, l'abbaye de Notre-Dame des Neiges s'étant engagée à lui verser une rente annuelle, sa vie durant¹⁰⁶. La cérémonie a lieu dans la chapelle du Grand Séminaire. Mgr Montéty, un évêque missionnaire à la retraite, procède aux ordinations, remplaçant Mgr Bonnet, empêché pour raisons de santé, mais qui préside au trône. Charles vit cet événement sous la lumière nuptiale qui avait déjà éclairé sa profession monastique du 2 février 1892. Dans l'élection de sa retraite avant l'ordination, il qualifie le sous-diaconat de *mariage* : le choix du célibat, lié alors au sous-diaconat, est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il est certain également que, dès ses premiers contacts avec Mgr Bonnet et avec le Père Abbé de Notre-Dame des Neiges, Charles a dû leur exposer clairement ses désirs : porter l'habit et le nom d'*ermite* puis fonder une « *petite fraternité vouée à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement en même temps qu'à la vie cachée recueillie et pauvre de Jésus à Nazareth.* » Telle était sa demande écrite le 1^{er} juin 1900 à Dom Martin en vue de le recommander au patriarche de Jérusalem, Mgr Piavi⁵. Il leur aura dit aussi qu'il venait de « *mettre au net le règlement de vie*⁶ » qu'il suivait depuis un an et demi, et leur aura confié ce qu'il avait écrit à son directeur dans son Élection du 26 avril 1900, à savoir « *la confusion de présenter une Règle de ma façon, bâtie de toutes pièces, mais pourtant la conviction que je manquerais à mon devoir en ne le faisant pas, car... je suis religieux dans l'âme, et il m'est impossible de mener, même pendant un jour, une vie qui ne soit pas réglée.* » Et il avait ajouté à propos de « *cette petite fraternité* » : « *J'ai d'ailleurs la conviction profonde que Dieu serait glorifié par cet établissement, et qu'il répondrait au besoin de plus d'une âme, car il n'a pas d'équivalent*⁷. » Il avait écrit dans ses *Considérations* au 28 octobre 1898 : « *J'ai cessé de suivre la Règle de St Benoît...et j'ai donc pris un autre règlement, qui n'est fondé sur aucun autre règlement ancien, ni nouveau, mais uniquement sur Vous, ô mon seul bien-aimé, mon unique Époux, Jésus*⁸ ! »

Qui l'a invité à trouver un nom plus apte que celui d'*ermite* pour exprimer ce qu'il entendait vivre, le statut canonique d'*ermite* étant alors exceptionnel ? Charles paraît peu sensible à cette remarque : si on lit bien sa lettre à Dom Martin du 1^{er} juin 1900, il parlait déjà de « *petite fraternité* », alors qu'il voulait rassembler des « *ermites* », et à de Castries, le 23 juin 1901, il

parlera encore de « *fonder sur la frontière marocaine une sorte d'humble petit ermitage* » alors qu'il veut y venir avec des « *petits frères* ». En réalité, ce qui lui importe, c'est de voir s'instituer une communauté de religieux, « *non isolés matériellement, mais isolés par le silence et une étroite clôture*⁹ », se regardant « *comme solitaires, bien que vivant plusieurs ensemble, à cause du grand recueillement dans lequel s'écoule leur vie, grâce à la clôture perpétuelle, au silence, et à l'éloignement des choses profanes et des affaires extérieures*¹⁰ ». Finalement, il reviendra à l'appellation de sa première ébauche du 14 juin 1896 et parlera à partir des premiers mois de 1901 de *petits frères du Sacré-Cœur de Jésus* et non plus d'*ermites du Sacré-Cœur*.

D'autre part, pour se conformer aux prescriptions canoniques, selon lesquelles toute nouvelle fondation religieuse doit se référer à une Règle déjà approuvée par l'Église, il opte non pour la Règle bénédictine, éliminée dès septembre 1897 lors de la démarche faite pour retrouver l'ex-frère Pierre, mais pour celle de saint Augustin, telle qu'elle est dans le court traité de l'évêque d'Hippone intitulé *Regula ad servos Dei*¹¹. Comme cette *Règle aux serviteurs de Dieu* s'adresse à des membres d'une communauté en leur donnant le nom de *frères*, on a peut-être là la raison principale qui l'a conduit à remplacer *ermites* par *petits frères* dans la rédaction de 1901.

Placée en tête des pages d'inspiration personnelle, la *Règle de St Augustin* fait de surcroît évoluer l'ensemble de la structure religieuse que Charles avait construite depuis 1899, construite « *de ma façon* », avouait-il. Sur cette base, il place des *Constitutions*, en 40 articles écrits en latin et en français. Le texte latin des *Constitutiones*, très soigné, rédigé sans doute pour une présentation éventuelle à Rome, est une bonne

introduction à sa vision spirituelle. Les lignes sur l'émerveillement des témoins de la Charité rayonnant des Fraternités peuvent servir d'exemple ; pleines de subtilités, elles ne sont peut-être pas loin de l'éloquence d'un Augustin prêchant sur les manifestations de l'Amour divin¹² : « *Longe lateque fulgeat fraterna fratrum parvulorum erga omnes caritas, ut cuncti, etiam peccatores et infideles, eorum mansiunculam velut pharum in tempestate, vel tutissimum portum aspiciant dicentes : Vere Dominus est in loco isto. Non est hic aliud nisi domus Dei. Vere hi sunt amatores populi, et universorum hominum fratres, qui multum orant pro populo, et apud quos omnis vivens, præsertim pauper et humilis qualibet hora invitatur, speratur, suscipitur, velut frater a fratribus diligentibus se. Vere hic est tabernaculum Dei in terra, mansiuncula Divini Cordis, domus cœlestis dilectionis; vere hic splendescit et nos illuminat æterna Caritas*¹³. »

Vient, à la suite des *Constitutions*, « *expliquant et complétant ces dernières* », ce que l'article IV nomme désormais le *Règlement*, désigné aussi par le mot latin *Consuetudines*, c'est-à-dire *Us et coutumes*, termes courants dans les Ordres monastiques et les Familles religieuses. Les quarante chapitres du *Règlement* sont en effet le reflet du régime coutumier et des habitudes personnelles de Charles, du style de vie désiré avec de futurs compagnons. Chaque chapitre, il faut le souligner, est introduit par des citations évangéliques qui donnent sens aux prescriptions du *Règlement* en les appuyant fondamentalement sur des paroles et des exemples de Jésus lui-même, sur ces coutumes du *Modèle* vues comme des « *vertus évangéliques* », uniques références pour une vie de « *petit frère* ».

En passant de *Règle* à *Règlement*, Charles s'est aussi obligé à revoir son texte de 1899 et pas seulement pour écrire *petits*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Guérin. Cette confirmation par Mgr Livinhac prend évidemment sens pour Charles : il y voit comme le sceau de la Volonté de Dieu sur lui, l'appel de l'Église venant authentifier son appel intérieur. L'abbé Huvelin lui avait écrit le 6 septembre : « J'espère que tout s'arrangera, et je le désire de tout mon coeur ! et que l'appel de l'évêque réponde au mouvement intérieur qui vous presse. »

À Notre-Dame d'Afrique, haut-lieu de l'Église missionnaire depuis la consécration de ce sanctuaire en 1872 par Mgr Lavigerie, Mgr Guérin et Charles de Foucauld mettent ensemble, le 18 septembre 1901, leur apostolat respectif en terre africaine sous la protection de la Vierge. Au cours de cette démarche, pastorale et ecclésiale, Charles a un petit geste qui le révèle toujours attentionné dans ses affections : il achète une médaille de Notre-Dame d'Afrique, la bénit, et l'envoie pour le second fils de Louis de Foucauld, Jean, dont il vient d'être le parrain de baptême.

Séjour à Staouëli avant la direction de Beni Abbès

Deux jours plus tard, il se retire à Staouëli dans l'attente du laissez-passer et de l'autorisation de résider en territoire militaire. Durant les trois semaines passées à Staouëli, les préparatifs continuent. Aux huit colis arrivés de Notre-Dame des Neiges, s'ajoutent ciboire, ostensor, chapelle portative, livres venant de sa cousine Catherine, et en plus, vêtements, linge, pharmacie, livres, outils et objets divers nécessaires pour débiter l'installation, donnés par le Prieur de la Trappe, le P. Henri, qui s'offre pour être le « procureur » de la fondation de l'ex-P. Albéric. Il reçoit aussi une aide financière de ses deux

cousines qui lui envoient chacune cinq cents francs. Le 24 septembre, un sous-officier de spahis qui vient de passer deux ans à Igli et à Beni Abbès arrive à l'abbaye et donne des renseignements sur les postes militaires qui jalonnent l'oued Zousfana et l'oued Saoura. Le même jour, Mgr Guérin, avant de partir le 26 pour Ghardaïa, vient remettre à Charles sa feuille de pouvoirs, événement important mentionné dans ses dates intimes : « *Reçu pouvoirs pour établissement dans Sahara (de Mgr Guérin), 24 sept. 1901, fête de Notre-Dame de la Merci*³³. » Avant de se séparer, Charles lui donne un exemplaire, l'« *Ex. 1* », de son livret manuscrit contenant la *Règle de St Augustin*, les *Constitutions* et le *Règlement des Petits frères du Sacré-Cœur de Jésus*. Il lui donne aussi une copie des *Constitutions* pour le P. Voillard, à qui « il faudrait adresser ceux qui seraient attirés vers vous », lui précisera le préfet apostolique³⁴. De ces *Constitutions*, une autre copie sera pour le P. Henri, à qui est confié le soin d'accueillir les trappistes qui se manifesteraient comme candidats, avant qu'ils ne soient dirigés vers le P. Voillard.

D'après Henry de Castries, l'oasis de Beni Abbès, qui vient d'être occupée par les troupes françaises en mars 1901, serait un des lieux à retenir pour réaliser le projet de fondation, mais rien ne peut se décider sans l'accord des autorités militaires locales, la région au sud de Figuig étant une zone de pacification où la responsabilité de l'armée est entière. Il faut en outre une autorisation civile pour y accéder, et s'y installer. La nomination récente d'un camarade de promotion de Saint-Cyr, le commandant Lacroix, comme chef du service des Affaires indigènes au Gouvernement général de l'Algérie, va faciliter l'obtention des signatures nécessaires. Dès le 16 septembre, Lacroix soumet la requête de Foucauld au chef du cabinet

militaire du Gouverneur général, le commandant Levé, qui se trouve être le cousin de Mgr Guérin, avec cette appréciation : « de Foucauld m'a appris qu'il voulait se consacrer à l'Algérie et y faire œuvre utile. Son désir serait d'aller aux Beni Abbès avec un servant, afin d'y porter les secours de la religion aux soldats malades qui peuvent s'y trouver, d'y faire œuvre utile et surtout d'y vivre dans une retraite absolue. Je crois cette proposition acceptable³⁵. » Le Gouverneur général Revoil donnera son accord, mais ne répondra pas de suite, son arrivée à Alger ayant été retardée, ce qui explique les semaines d'attente de Charles à Staouëli. Tout dévoué, Lacroix recommande aussi son ami Foucauld à la hiérarchie militaire compétente, au général Caze d'Ortail, commandant le 19^e corps à Alger, au général O'Connor, commandant la division d'Oran, au général Cauchemez, commandant la subdivision d'Aïn Sefra et les oasis qui en dépendent, ce dernier étant contacté également par de Castries qui le connaît bien. Il est convenu que pour le lieu d'implantation, il faudra se conformer à la proposition qui sera faite à Aïn Sefra par le général Cauchemez.

Le dossier administratif étant à jour, le départ de Staouëli a lieu le 14 octobre. Charles est reçu dans la soirée et hébergé pour la nuit chez les Lacroix, et le mardi 15 au matin³⁶, il prend le train qui va d'Alger à Aïn Sefra. Le commandant Lacroix a même prévu les services d'un préposé à l'acheminement des bagages du prêtre, avec la gratuité du transport accordée aux cantines des gradés. Le 17 octobre, Charles est accueilli chaleureusement à sa descente du train par les officiers du Bureau arabe d'Aïn Sefra. Il peut saluer le général O'Connor de passage, et s'entretenir avec le général Cauchemez, qui valide le choix de Beni Abbès, préféré à Igli. Il contacte aussi l'aumônier militaire du secteur, l'abbé Grisey, et fait la connaissance du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chacune est intimement jointe à l'autre : la fondation des petits frères du Sacré-Cœur, dont chaque jour me montre davantage l'utilité ; l'établissement ici d'une solide petite chrétienté ; tout ce qui sera possible pour l'évangélisation du Maroc, prière et le reste. Jésus et Son divin Cœur ne ménagent pas leurs grâces pour ces 3 œuvres ; suppliez-Le que je ne ménage pas ma fidélité, mon dévouement, ma correspondance, mon cœur, tout mon être ! »

Les bases matérielles

« L'œuvre » débute le lendemain de l'arrivée de Charles à Beni Abbès : « 29 octobre 1901. Célébré pour la 1^{re} fois la Ste Messe à Beni Abbès (Ex-voto à Notre-Dame d'Afrique⁵). » Il a célébré cette messe dans un local du Bureau Arabe où il loge provisoirement. Les militaires dont l'accueil est « affectueux », sont enchantés de l'avoir avec eux dans « la redoute », où sont casernées les différentes unités en poste à Beni Abbès. Le soir de la Toussaint, il peut dire à l'abbé Huvelin : « Ce matin, j'ai célébré la Ste Messe devant tous les officiers, sous-officiers et plus de soldats que la salle ne pouvait contenir. » Dès le 5 novembre, il met un Chemin de Croix dans cette salle pour en faire la première église de ce lieu, et il note cet événement dans les dates à retenir⁶.

Mais la priorité pour lui est d'acquérir un terrain pour y fixer son implantation. Le capitaine Regnault, à la fois commandant d'armes de la garnison, responsable militaire de l'Annexe de Beni Abbès et directeur du Bureau Arabe, qui a remis il y a peu le *burnous rouge* au caïd de cet oasis, Mouley Hamed, en signe de son autorité locale, intervient auprès de ce dernier. Très rapidement, un terrain qui fait partie du foncier collectif est

proposé, « à portée de la redoute et de l'oasis, et pourtant dans un lieu solitaire,... désert, mais arrosable⁷ ». Le site convient : Charles peut y construire habitation et chapelle, et avec des puits, l'eau étant à un mètre de profondeur, il pourra y faire un « terrain de culture ». Il pense que les légumes du jardin et les arbres fruitiers, dont les plants vont venir de Staouëli, devraient assurer la subsistance de huit à dix religieux ; il a commandé aussi des plants de vigne pour le vin de messe et des oliviers pour l'huile des lampes de la chapelle... Gérée jusqu'ici selon le droit coutumier, cette parcelle doit être cadastrée pour être achetée selon la réglementation administrative qui se met en place. Des mois vont donc passer avant que Charles n'en soit officiellement propriétaire, mais le caïd, devenu de suite ami du « marabout des Français », en autorise sans délai la prise de possession. Quand, avec la somme reçue de sa cousine Marie de Bondy, il aura payé la totalité des mille cent soixante-dix francs de ce terrain, Charles enverra le 1^{er} juin 1902 un ex-voto au sanctuaire de sainte Magdeleine à la Sainte-Baume. La date d'acquisition est en effet pour lui importante, ces neuf hectares de terre permettant d'assurer la base matérielle de l'œuvre qu'il veut mettre debout.

Pour l'heure, il s'agit de construire sur l'éperon entre les deux vallons du terrain, un oratoire, trois cellules, dont une servant de sacristie et où il logera, et une grande chambre pour recevoir les hôtes. Les tirailleurs du capitaine Faÿ de Choisinet en montent les murs en novembre 1901. Charles est là avec eux, et s'occupe à nettoyer le sol et les alentours. On le photographie revenant du travail pioche sur l'épaule (*cf. photo 14*). Le 30 novembre, le prêtre entre en possession de sa chapelle, élevée en briques sèches avec des poutres de palmier soutenues par quatre troncs de palmier verticaux. La messe y est dite pour la première

fois le 1^{er} décembre, et le 2, le Saint-Sacrement est dans le tabernacle. Le 15 janvier 1902, une grande chambre destinée à l'hospitalité est achevée, avant même la construction des cellules. Pour servir la messe, pour travailler au mobilier de la chapelle et au jardin, Sureau, un jeune parisien du Bataillon d'Afrique, lui est affecté comme *ordonnance* en échange de quelques francs. Quelques mois plus tard, Charles saisira une occasion pour faire cesser cet état de chose : « *Jésus n'avait pas d'ordonnance* » dira-t-il à sa cousine le 17 mai 1902. Devant la nécessité, il acceptera bientôt l'aide du tirailleur algérien Miloud, un « *bon turco musulman* » tout dévoué. Un autre tirailleur, le 1^{ère} classe Girardot, lui succédera à la fin de 1903 et sera au début de 1904, la Fraternité étant fermée, gardien de la maison et jardinier. Charles qui ne reverra pas ce « *français très bien et très pieux* » lui écrira en le nommant « *mon cher enfant* ».

En mai 1902, six mois après ses premiers coups de pioche sur le sol de la Fraternité, il écrit en vue de la prochaine fête du Sacré-Cœur : « *Avoir pu élever une chapelle en l'honneur du Sacré-Cœur, quelle grâce ! Maintenant il faut Lui élever un édifice spirituel autrement grand, autrement durable : un Ordre de moines qui L'adorent nuit et jour dans la sainte Hostie exposée, étendent Sa présence, la multiplient et, au lieu d'un humble oratoire à Beni Abbès, en élèvent un grand nombre d'où la sainte Eucharistie et le divin Cœur rayonnent, lumière du monde, sur beaucoup de régions infidèles, pendant des siècles*⁸. »

L'insertion locale d'un frère universel

Tandis que, sous les yeux de tous, s'élève la construction,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et des chapitres du *Règlement des petits frères*, mais la disposition la plus importante est celle de l'article et du chapitre XVIII qui envisage, parmi les petites sœurs, certaines vocations spéciales, distinguées sous le nom de *sœurs servantes de l'Époux*²². Ces petites sœurs du Sacré-Cœur de Jésus « *servantes de l'Époux* », dont le nombre n'est limité que par leur appel particulier, dûment reconnu par la prieure comme venant de Dieu, serviraient Jésus dans les pauvres, en allant, autant que nécessaire, « *dans la partie de la fraternité ouverte aux personnes du dehors.* » De même que les petits frères qui ont reçu de Dieu la vocation au ministère sacerdotal, vont confesser et aider les chrétiens désireux de faire retraite à la Fraternité, de même ces petites sœurs, acceptant d'en rester à des vœux simples, rempliront le *ministère*, le *service* de la charité à l'égard des membres souffrants de leur Époux, Jésus.

Le 27 mars 1902, Mgr Guérin avait répondu à son « très cher ami » qu'une demande aux Sœurs de St Vincent-de-Paul ne semblait pas opportune. À quoi Charles avait réagi ainsi le 21 avril : « *Je vous comprends, et vous me comprenez aussi... Parmi les ksouriens sédentaires, il serait facile de faire pénétrer l'Évangile, facile avec des sœurs, bien difficile, presque impossible sans elles.* » Et il cite alors, avec un bref mais vibrant commentaire, un verset de l'Épître de saint Paul aux Romains (16, 3) : « *Saluez Priscille et Aquila, Priscille avant Aquila, saint Paul se faisait beaucoup aider par les femmes...* » Cette référence, employée ici pour la première fois, au couple chrétien qui accompagnait l'Apôtre Paul comme aides et auxiliaires²³, reviendra souvent dans les réflexions et les initiatives de Charles. Lui-même, prêtre libre, engagé pleinement dans l'action missionnaire, se reconnaît dans ce service d'aide, d'auxiliaire, puisqu'il cherche à préparer le terrain pour des

ouvriers apostoliques à venir.

Les relations quotidiennes à Beni Abbès

Avec les militaires de la garnison

Concrètement, dès ses débuts à Beni Abbès, Frère Charles est proche de la « redoute », faisant connaissance, au gré des mutations, avec de nouveaux gradés et de nouveaux soldats. Les détachements qui passent un temps dans cette Annexe de l'extrême-sud oranais ne sont pas tous de même valeur humaine, et il se plaindra souvent de la conduite bien peu exemplaire des *Joyeux*, qui composent les *Bat' d'Af.*, les Bataillons disciplinaires d'Afrique.

Pour les militaires chrétiens, sans être officiellement aumônier militaire, il se tient en permanence à leur disposition. Il prête aux officiers et sous-officiers des livres, reçus de sa cousine Catherine ; il propose aux pratiquants plus fervents un temps de prière en fin de journée avec explication de l'Évangile et chants devant le Saint-Sacrement ; il fait installer une cloche au-dessus de la chapelle pour annoncer les cérémonies puisqu'il n'y a pas d'horloge à la redoute ; il se met à la disposition de la garnison pour fixer le moment de la messe du dimanche et une photo le montre, tout souriant, à une sortie de messe avec ses « paroissiens » ; il les encourage, bien sûr, à leur devoir pascal : « *16 personnes, tous militaires, ont fait leurs Pâques cette année à Beni Abbès* » note-t-il le 19 avril 1903 ; il soutient l'initiative de la collecte faite mensuellement par le médecin militaire auprès des officiers pour les pauvres ; il établit dès le 9 mars 1902 une confrérie du Sacré-Cœur rattachée à l'Archiconfrérie de Montmartre et le lendemain il explique à Mgr Guérin pourquoi il commence l'inscription des volontaires : « *Nous*

avons un pauvre soldat qui se meurt de la fièvre, et pour qu'il puisse jouir des bienfaits de la confrérie en cette vie et surtout en l'autre qui commencera peut-être dans si peu de temps pour lui, je vous prie de bien vouloir me retourner, signées, les trois pièces que je vous envoie... Cette humble confrérie, ajoute-t-il, développe le culte du Sacré-Cœur, la piété, l'habitude de prières régulières, de la réception régulière et mensuelle des sacrements, non seulement chez nos pauvres soldats, mais aussi dans leurs familles, car plusieurs écrivent chez eux pour demander à parents et amis de faire partie de notre petite confrérie²⁴. »

Avec l'un ou l'autre, il devient même conseiller spirituel, par exemple avec Paul Joyeux, adjudant des Tirailleurs et photographe des débuts de la Fraternité. Pour ne pas apparaître lui-même dans des tractations difficiles avec un nommé Oumbarek, de la tribu des Renanma, il charge cet homme de confiance de racheter un jeune esclave de quinze ans, qui en souvenir sera appelé Paul, avec plus tard le surnom de « M'barek » (Embarek) comme son ancien maître. L'adjudant Joyeux pourra « *venir passer habituellement les soirées* » à la Fraternité, « *on les prolongera, lui dit Charles, autant qu'il vous sera agréable, causant fraternellement de l'avenir de vos enfants, de vos projets, de ce que vous désirez, espérez pour vous et ceux que vous aimez plus que vous*²⁵. » Cette invitation, large, laisse entendre que, par rapport à l'accueil et à l'accompagnement des personnes, l'horaire prévu dans le *Règlement*, qui pourtant reste source d'inspiration, est parfois bien secondaire. À l'occasion de la fête de saint Paul, patron de ce sous-officier, il lui offrira un petit florilège des citations de l'Apôtre qu'il intitule *La vie chrétienne d'après Saint Paul. Extraits de ses Épîtres*²⁶.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

encore fermé à l'Évangile sous la protection de la bienheureuse Marguerite-Marie, et fait prier pour le Maroc.

Le 6 mars 1903, passe à Beni Abbès le commandant Laperrine, responsable militaire depuis 1901 des Oasis sahariennes, vaste région appelée, depuis le 24 décembre précédent, *Les Territoires du Sud*. Il revient d'Alger où il avait été convoqué en fin de janvier avec le capitaine Regnault⁴⁵ pour recevoir des instructions en vue de missions vers le sud et vers l'ouest, aussitôt suspendues d'ailleurs devant l'instabilité à la frontière marocaine et des tensions diplomatiques en Europe⁴⁶. À Alger, Laperrine et Regnault ont rencontré Lacroix et, reprenant le pronostic du P. Henri de Staouëli sur Foucauld, se sont dit : « Nous pouvons compter sur lui comme sur un instrument parfait de pacification et de moralisation. Il peut faire en petit ce qu'a fait le Grand Cardinal en Tunisie pour l'influence française. »

Ce 6 mars, à la Fraternité, entre ces deux anciens sous-lieutenants du 4^e Chasseurs d'Afrique, c'est l'heure de la rencontre amicale. Jusqu'ici, ils n'étaient l'un pour l'autre que des connaissances de 1882 à Mascara⁴⁷. Là, ils s'ouvrent réciproquement sur les vingt-et-un ans passés depuis cette époque : Charles évoque devant lui sa vie de converti et de prêtre, tandis que Laperrine fait part à son ami de ses huit ans de service au Soudan et de son expérience saharienne actuelle. Il lui décrit les missions des Compagnies méharistes qu'il met sur pied, lui dresse l'état actuel des esprits dans les tribus touarègues, dont certaines sont prêtes à se soumettre à l'armée française surtout depuis que les Hoggar, réputés invincibles, ont été défaits à Tit par le lieutenant Cottenest le 7 mai 1902, et le met au courant des « campagnes d'appriivoisement » qu'il voudrait pousser plus avant dans le sud. Les impressions que

Laperrine retire de ses entretiens avec son ancien camarade de régiment, devenu moine après avoir été explorateur, se devinent dans les consignes données le mois suivant à un de ses adjoints, le lieutenant Niéger partant en permission : « Vous passerez par Beni Abbès, vous irez voir Foucauld, il fait le maçon, il se construit un ermitage dont il ne sort pas. Il ne mange pas, il vit de la charité publique et trouve encore le moyen de racheter les esclaves venant du Maroc. Il ne pense qu'au Maroc, ses souvenirs de jeunesse le tracassent. Il n'y a rien à faire pour lui de ce côté-là, mais il a la tête dure. Il faut le décider à venir nous rejoindre. » Cette visite de Niéger faite le 19 avril 1903, si elle ne suffit pas à orienter Charles vers le Sud algérien, sera au moins l'occasion pour lui de nouer une solide amitié avec cet officier, alors lieutenant, qui va faire une belle carrière saharienne près de Laperrine.

Un mois plus tard, le 27 mai 1903, arrive Mgr Guérin. Parti de Ghardaïa le 23 février précédent, accompagné d'un confrère, le P. Vellard, et de méharistes transportant le matériel de voyage, le préfet apostolique est descendu jusqu'à In Salah (Tidikelt), est passé à Timimoun (Gourara), et par Adrar (Touat) rejoint maintenant Beni Abbès. Il sera de retour à Ghardaïa le 7 juillet, par Aïn Sefra et Géryville. Depuis Adrar, les Pères blancs se joignent, avec leurs bagages, au convoi périodique qui va du Touat à Aïn Sefra et dont profitent aussi quelques officiers remontant vers le nord. Ce convoi reste cinq jours à Beni Abbès, les deux prêtres logeant dans des cellules à la Fraternité et le reste du convoi au camp militaire. « *Grande consolation, grand soutien, grand bien, grande grâce de Dieu !* » écrit Charles le 8 juin à sa cousine Marie après cette visite de Mgr Guérin. Durant cette visite, il a pu se confesser. Le problème de la messe sans servant ni assistant a été abordé et, ce cas ne relevant pas des pouvoirs canoniques du préfet apostolique, l'envoi d'une

supplique à Rome a été décidé, afin d'obtenir cette autorisation lors de sorties, et même sur place à Beni Abbès. Le 31 mai, jour de la Pentecôte, la messe, célébrée à huit heures par Mgr Guérin avec deux prêtres présents et une belle assistance d'officiers et de soldats de la garnison et du convoi, sera un événement ecclésial marquant. Concernant Abd Jesu, il est convenu que, pour sa sécurité, il partira avec le convoi des Pères blancs, et sera ensuite confié à l'orphelinat de Ghardaïa. Il ne devait y rester que quelques mois, avant d'être reçu à l'orphelinat de Thibar en Tunisie, où il mourra en 1910 à l'âge de douze ans. Enfin, le Visiteur, avec l'autorité hiérarchique attachée à sa fonction, fait une dizaine d'observations orales sur l'œuvre entreprise, que Charles reporte ensuite dans le *Carnet* de la Fraternité. L'essentiel de ces conseils vise à favoriser les conversations avec les musulmans de passage. Concrètement, Charles est invité à ne pas poursuivre ses constructions, à prévoir des bancs pour faire asseoir ses interlocuteurs, à parler fréquemment aux musulmans, surtout aux hommes, et même aux riches, de façon à gagner leur confiance et à acquérir sur eux l'autorité qui permet de se faire écouter, pour les amener peu à peu vers les pratiques de la religion naturelle. Depuis ses années passées en Syrie, Charles entre pleinement dans ces méthodes des Pères blancs, avec la conviction de foi que les musulmans ne sont pas inconvertissables : « *La conversion des musulmans, relève-t-il en conclusion des observations qu'il a notées, ne présente pas plus d'obstacles que celle de l'antique Rome, la grande Babylone ; soyons semblables aux apôtres par la ferveur, nous le serons par le succès ; faisons des miracles de ferveur, Dieu fera des miracles de grâce*⁴⁸. »

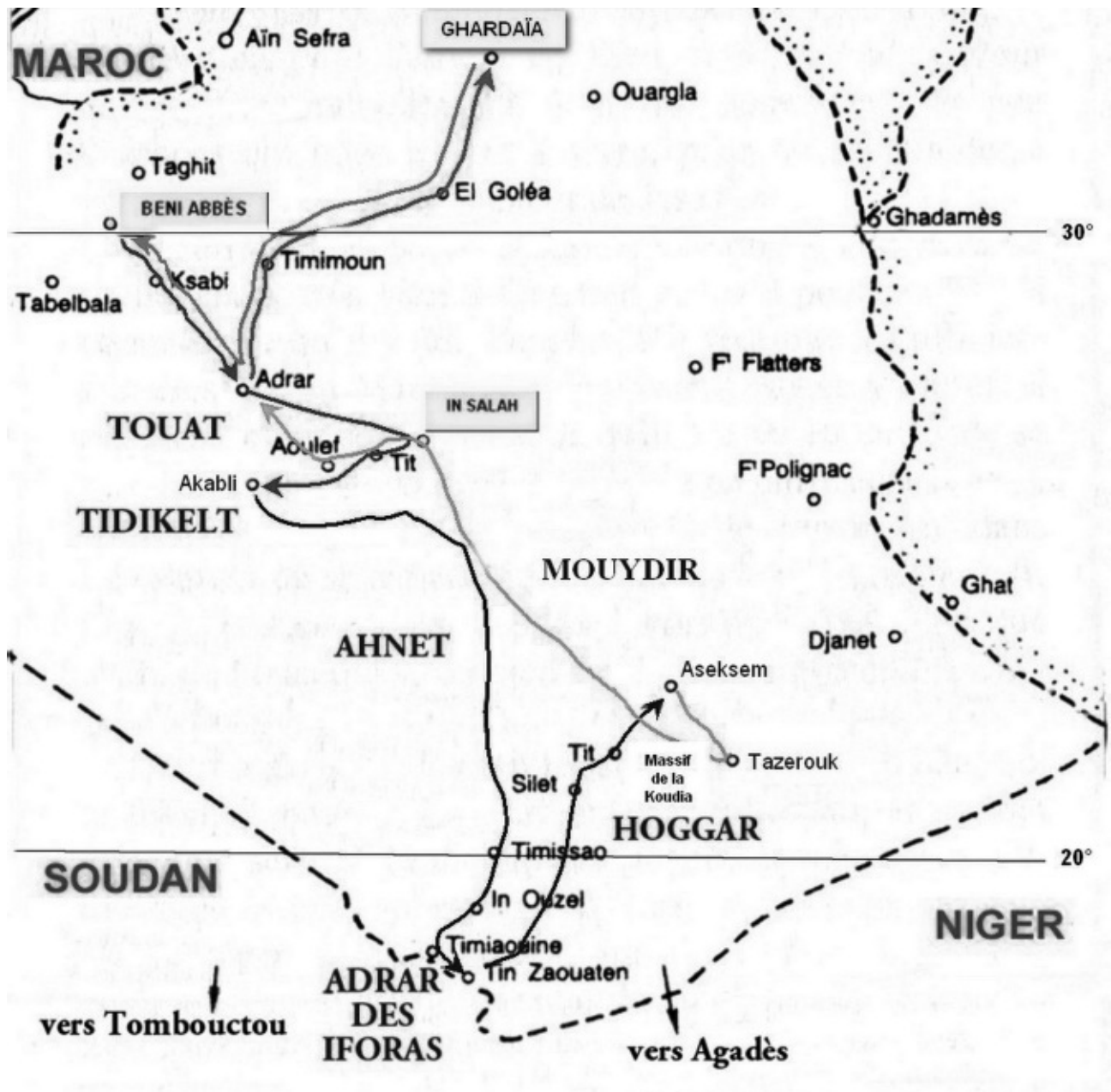
Avec Mgr Guérin, les nouvelles des parents et des amis n'ont pas été oubliées, et encore moins les sujets graves de l'actualité :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

France, où elles sont diffusées, avec des précisions souvent nécessaires, comme celle-ci du 4 mars 1903 dans une lettre à sa cousine : « *l'enfant accroupi au pied de l'autel dont la petite tête noire émerge d'un blanc manteau est votre filleul vu de dos.* »

Deux photos prises à Taghit, assez particulières dans la collection de ses portraits, témoignent de l'aumônier militaire des graves circonstances : la première le montre bénissant face aux légionnaires la tombe commune du champ de bataille d'El Moungar, tandis que la seconde, originale, le saisit entouré de quatre des blessés, avec une simplicité et un sourire capables de détendre ce milieu difficile...

Mais les photographies, les plus explicites peut-être de « l'œuvre » de Charles depuis bientôt deux ans, sont dues au P. Vellard, le compagnon de Mgr Guérin à la Pentecôte 1903 : on y voit Charles (*cf. photo 16*) posant joyeusement et affectueusement sa main sur l'épaule d'Abd Jesu dans la cour intérieure de la Fraternité, photo qui donne en outre un aspect de la galerie devant les cellules jusqu'à la porte de la chapelle. L'autre, prise en compagnie de Mgr Guérin (*cf. photo 17*) fait découvrir l'ensemble des constructions et le panorama vers le sud, avec sur la droite l'une des « *sept grandes croix plantées aux sommets et points remarquables comme prise de possession par Jésus*⁶³. » La présence d'Abd Jesu sur ces deux photos, avant son départ avec les Pères blancs pour un orphelinat, rappelle que, plus encore que des murs, s'est construit là un « *bien faible commencement de christianisme dans ces contrées* » avec, disait Charles, « *mes quatre enfants de Beni Abbès : Abd Jesu, Paul, Pierre et Marie*⁶⁴. »



Tournée de 1904

1. In *Seul avec Dieu*, *op. cit.*, p. 99 et 100.
2. Lettre à l'abbé Huvelin, 3 mars 1898, in *Père de Foucauld-Abbé Huvelin*, *op. cit.*, éd. 1957, p. 74-75 ; éd. 2010, p. 132.
3. In *La Dernière Place*, *op. cit.*, p.64 et sv.
4. *Ibid*, p.152.
5. In *Carnet de Beni Abbès*, *op. cit.*, p.44.
6. In *Voyageur dans la nuit*, *op. cit.*, p. 170 et *Carnet de Beni Abbès*, p. 44.
7. Lettre à Henry de Castries, 29 novembre 1901, in *Lettres à Henry de Castries*, éd. 1938, p. 112-113.
8. Lettre à sa cousine Marie de Bondy, 12 mai 1902.
9. La conviction que Charles veut faire passer de la fraternité existant entre tous les hommes s'appuie sur sa foi dans la Parole de Dieu, contenue dans trois passages de l'Écriture : « Vous avez un seul Père qui est dans les cieux », « Dieu créa l'homme à Son image », « Tout ce que vous faites à un de ces petits, vous me le faites » : ces 3 paroles suffisent

à montrer aux petits frères leur devoir d'immense et d'universelle charité envers les hommes, tous « *enfants de Dieu* », « *images de Dieu* », et « *membres de Jésus* ». Cf. *Règlement*, 1901, Ch. XXVIII, repris dans *Directoire*, 1909, art. XXI, in *Règlements et Directoire, op. cit.*, p.226 et 636.

Jésus, par son immense et universelle Charité, est le seul qui puisse mériter en vérité le titre de *Frère universel*, comme aussi de *Sauveur universel* et d'*Ami universel*. Le chrétien qui désire être frère universel comme Jésus tendra vers l'amour de tous les hommes, tous frères devant Dieu, leur Père.

10. In *Seul avec Dieu, op. cit.*, p.124.

11. Pour consolider la chapelle et soutenir la toiture, il faudra au bout de neuf mois remplacer les trop faibles poutres de palmier par la construction de 16 piliers. Le chantier mené par les hommes du lieutenant Bodot durera 5 mois.

12. Pour la chapelle, il confectionnera deux autres tableaux : un de la Visitation pour mettre au-dessus de l'autel de la Sainte Vierge et un de la Sainte Famille pour mettre au-dessus de l'autel de saint Joseph. Sous le grand tableau du Sacré-Cœur, le lieutenant Zaigue, dessinera les saints pour lesquels Charles a le plus de dévotion : la Sainte Vierge Marie, sainte Magdeleine, saint Pierre, saint Michel Archange sur la droite ; saint Joseph, saint Jean-Baptiste, saint Paul, l'ange gardien sur la gauche. Comme prévu dans le *Règlement*, et assez novateur pour l'époque, sur une table à gauche de l'autel principal, est posée « *la sainte Bible que je veux toujours voir à l'église : la parole de Dieu près de son divin corps, sous les mêmes rayons de la petite lampe* » (lettre à sa cousine Marie, 7 janvier 1902).

13. In *Cette chère dernière place, op. cit.*, p.271.

14. À propos de ces rachats, le lieutenant Huot dira plus tard : « Lorsqu'ils surent que le marabout des Français les rachetait, les nègres se présentèrent assez nombreux à l'ermitage, ce qui provoqua les protestations de leurs maîtres. Le Père comprit facilement que son geste pouvait nous créer des ennuis. D'ailleurs, il ne disposait que de très peu d'argent, et il dut rapidement limiter ses rachats de nègres, dont le sort a été naturellement amélioré depuis l'occupation française » (témoignage cité dans René Pottier, *La vocation saharienne du Père de Foucauld*, Plon, 1939, p.120). Cinq rachats sont attestés en 1902 : le 9 janvier, Samba, 20 ans, du Soudan, nommé Joseph du Sacré-Cœur ; fin juin, un jeune de 25 ans qui partira peu après, puis un orphelin d'environ 3 ans, qui sera baptisé sous le prénom d'Abd Jesu ; en septembre, sont rachetés un père de famille qui retournera auprès de ses enfants, et El Barka ben Najem, 15 ans, du Soudan, qui s'appellera Paul. Le 21 janvier 1903 est racheté Saloum, 13 ans, du Touat, qui devient aussitôt catéchumène sous le nom de Pierre.

15. Lettre à sa cousine Marie de Bondy, 31 janvier 1902.

16. Cf. Retraite 1902, Ch. XXXVIII, in *Seul avec Dieu, op. cit.*, p. 124-125.

17. *Ibid*, Résolutions, 9, in *Seul avec Dieu, op. cit.*, p.133 et Ch. XXIII, p.118-119 (cf. Ps 84(83), 11 : J'ai choisi l'abjection dans la maison de Dieu).

18. In *Cette chère dernière place, op. cit.*, p. 291.

19. Lettre de l'abbé Huvelin, 25 juillet 1900, déjà citée *supra*, 2^e partie, ch. II, p. 274.

20. Catherine de Flavigny prépare en 1901 une biographie d'Armand de Foucauld, grand vicaire [vicaire général] de Mgr du Lau, archevêque d'Arles. Cette plaquette de 93 pages paraîtra sans nom d'auteur en 1902 à Paris, chez Oudin, sous le titre *Armand de Foucauld de Pontbriand 1751-1792*. Mgr du Lau et le chanoine Armand de Foucauld feront partie des 191 victimes des massacres de septembre 1792, béatifiés comme martyrs le 17 octobre 1926. Le 1^{er} avril 1902, Charles signalera à sa sœur qu'une autre victime, Armand Chapt de Rastignac, également vicaire général d'Arles, est aussi de leur lointaine famille.

21. In *Seul avec Dieu, op. cit.*, p.69.

22. Le chapitre XVIII « Sœurs servantes de l'Époux » se termine par cette exhortation-supplication : « *Que l'Époux divin bénisse les cœurs qui renoncent à la faveur si sainte et si douce de s'unir à Lui par les chaînes des vœux solennels, pour pouvoir mieux Le soulager dans Ses douleurs, mieux panser Ses plaies, mieux essuyer Son visage couvert de sueur et de sang... Qu'Il bénisse ses humbles épouses qui "ne voulant pas être plus grandes que leur Maître", se rivent à Sa divine abjection et à cette "dernière place" que Lui-même a tellement prise ici-bas que nul ne pourra jamais l'avoir autant que Lui !* » In *Règlements et Directoire, op. cit.*, p. 432.

23. Cf. Actes 18, 2-3, 18-19, 26 ; Rom 16, 3-5 ; 1 Co 16, 19 ; 2 Tim 4, 19. Pour comprendre la vision de Charles de Foucauld sur les étapes de la mission, il faut se souvenir que dans les pays dits de Mission, relevant de la Congrégation romaine de la Propagande, la responsabilité pastorale relève alors d'Instituts missionnaires de fondation européenne, à charge pour les vicaires ou préfets apostoliques issus de ces Instituts de trouver le personnel et les moyens financiers. Petits frères du Sacré-Cœur et Petites sœurs, plus tard Frères et Sœurs du Sacré-Cœur, et Charles lui-même en premier lieu, doivent se considérer, qu'ils soient prêtres, religieux, religieuses, célibataires, mariés, comme des hommes et des femmes disponibles pour préparer ou aider les travaux des Missionnaires officiellement désignés par Rome (au Sahara :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

acceptent maintenant le contact.

Apprivoiser...

Or, en 1904 et depuis toujours, le monde des Touaregs forme une entité à part, bien différente des Arabes et des Berbères d'Algérie, sur lesquels la France a mis des décennies à imposer son autorité, bien différente également des Kountas, arabes et musulmans soudanais, ainsi que des tribus noires du Niger soumises à des despotes qu'il avait fallu capturer ou renverser. La fréquence et, désormais, la régularité de relations avec ces populations touarègues vont exiger des autorités militaires une approche bien spécifique et un sens politique éclairé.

Charles de Foucauld va en être témoin, et sa présence près des officiers sahariens lors de ce tournant historique ne sera pas sans conséquence sur son propre avenir. Il admire comment Laperrine, par un « *mélange de force employée avec justice, de constante loyauté et de grande douceur* » a su s'attirer ces redoutables inconnus, et il partage totalement l'analyse du commandant son ami sur ce qui doit suivre l'acte de soumission : « *il reste à les apprivoiser, à faire tomber leur défiance, disparaître leurs préjugés contre nous ; nous faire connaître, estimer, aimer d'eux, leur prouver que nous les aimons, établir la fraternité entre eux et nous, voilà ce qui reste à faire*¹². » Tout en n'ignorant pas les tensions politiques et idéologiques entre Laperrine et son subordonné Métois, il trouve chez ce dernier les mêmes « *principes de temporisation, de douceur, de patience, d'apprivoisement fraternel*¹³ ». Cette méthode, résumée dans le mot *apprivoisement*, était celle aussi d'autres officiers : Galliéni l'avait naguère expérimentée au Soudan et en Indochine, puis à Madagascar avec l'aide de Lyautey. Le capitaine Regnault s'y référait aussi dans son Annexe de Beni

Abbès, d'après ce passage de la lettre que Charles lui envoie le 14 juin 1904 : « *Laperrine est entièrement dans vos idées et a fait la tournée aussi pacifiquement, épiscopalement que vous l'eussiez faite : c'est une tournée d'apprivoisement comme il dit, dont le seul but est de mettre en confiance ces populations qui nous connaissent si mal et sont encore méfiantes*¹⁴. » À In Salah, le capitaine Cauvet avait usé de pareilles mesures, et Métois reconnaissait que la venue des Touaregs Hoggar en janvier 1904 avait été préparée par les efforts de son prédécesseur. Pour ce qui le concerne, Charles va se couler facilement dans cette attitude relationnelle, apportant la note évangélique de « la fraternité » à ce comportement des militaires, inspiré par les valeurs traditionnelles françaises issues de la civilisation chrétienne, et pour certains de la philosophie des Lumières. Il peut ainsi écrire à Henry de Castries, le 17 juin 1904 :

J'ai demandé à Laperrine la permission de travailler à cette œuvre de fraternisation, il me l'a permis...Je reste encore deux ou trois mois ici, avec un détachement de ses méharistes qui continuent dans cette région l'œuvre d'apprivoisement, de mise en amitié ; ce n'est pas une évangélisation proprement dite, je n'en suis ni digne, ni capable, et l'heure n'est pas venue ; c'est le travail préparatoire à l'évangélisation, la mise en confiance, en amitié, apprivoisement, fraternisation, chez les Hoggar et les Taïtoq... Priez pour que Jésus bénisse l'œuvre de son misérable ouvrier...

Selon le plan de Laperrine, cette tournée consistait d'abord à visiter les populations nouvellement pacifiées et ralliées ; elle fournissait en plus l'occasion de poursuivre son itinéraire jusqu'à Tombouctou, réalisant ainsi la mission plusieurs fois remise de faire une jonction entre l'Algérie et le Soudan. Concernant Foucauld, il pensait, « si l'état des esprits s'y prête

», le laisser là où il pourrait se fixer « chez les Hoggar ».

Le déroulement de la tournée Laperrine

Dans cette colonne de quatre-vingt hommes et cent cinquante animaux, assez légère pour être facilement mobile, chacun des officiers a reçu une mission : Besset doit préciser la géologie des régions traversées, Bricogne notera tous les renseignements sur l'itinéraire parcouru, Niéger est chargé de la topographie en vue de l'établissement d'une carte de la région, tandis que le commandant fait le levé quotidien de la route et se réserve les initiatives et démarches administratives et politiques. Faisait aussi partie de la tournée M. Noël Villatte, un scientifique astronome de l'Observatoire d'Alger, déjà recruté dans la mission Foureau-Lamy. Le « Père de Foucauld », l'explorateur réputé du Maroc, devait servir d'interprète, pour éviter à Laperrine de ne passer que par son interprète arabe et, en plus, devait assurer le service médical tant de l'escorte que des populations. Il pousserait donc ses études de langue touarègue, « causant » avec les gens rencontrés, recueillant oralement le plus d'informations possible, réalisant en plus des croquis des massifs et des oueds.

Le premier point, la visite des tribus, se déroula selon le plan souhaité par Laperrine, dont le *Rapport* dit :

La campagne d'appriivoisement entreprise depuis un an commence à porter ses fruits : les Touaregs sont en confiance avec nous ; on ne voit plus de fuite éperdue à notre approche ; on abreuve les troupeaux aux mêmes puits que nous, on y laisse venir les femmes et les enfants ; à part quelques irréductibles du groupe Attici-Anaba, les hommes viennent me rendre visite dès que je campe à proximité de leurs tentes ; ceux rencontrés en cours de route se détournent de leur chemin pour venir me saluer ; dans le Tifedest, un groupe de femmes et de jeunes filles Taïtoq et Isakamaren est venu à mon camp me donner une aubade avec leurs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une copie en passant à Ghardaïa. » Il prévoit aussi, quand le texte en sera bien établi, une copie pour lui et une autre de sauvegarde, qu'il pense déposer chez sa sœur.

D'autres travaux sont inscrits à son programme, pour lesquels il accumule de très nombreux éléments, comme lors de son voyage d'exploration au Maroc. Bien qu'il ait écrit : « *De géographie, d'exploration, je ne fais pas l'ombre* », Charles, au long de ce périple de 1904 en terre presque inconnue, a des réflexes de reconnaissance du pays touareg et des oasis du sud, pour lui-même, pour les militaires, pour Mgr Guérin et ses missionnaires. Ce qu'il a relevé chaque jour des lieux visités, des personnes rencontrées, des remèdes distribués, des divers renseignements collectés touchant à la géographie humaine et physique de la région, lui fournira du matériau pour un compte rendu général qu'il intitulera *Chez les Touaregs (Taïtoq, Iforas, Hoggar) Mars-Septembre 1904*. Dans une lettre du 26 novembre 1904 adressée à Mgr Livinhac, Supérieur général des Pères blancs et à ce titre premier responsable de cette Mission, il synthétisera ainsi son expérience :

Pendant ces six mois passés chez les Touaregs, j'ai vu des Touaregs chaque jour. Beaucoup plus ouverts que les Arabes, musulmans de nom mais peu pratiquants et peu fanatiques, ils sont éloignés de nous par ignorance, défiance, et par les fables et les mensonges que leurs marabouts – tous d'origine arabe et peu nombreux – leur font croire au sujet des chrétiens. Dès que la connaissance se fait un peu, ils voient leur erreur et s'ouvrent beaucoup : tous les Européens en relations avec eux sont unanimes à dire qu'ils sont bien moins loin de nous que les Arabes. [...] Timimoun, le Touat, Aoulef, plusieurs villages du Hoggar sont des lieux tout désignés pour des missions, où vos Pères trouveraient des populations bien plus faciles, bien plus ouvertes, bien plus accessibles que les Mozabites et les Châamba ; tout laisse espérer que leur apostolat y serait bien plus fécond. [...] Je prie Jésus d'envoyer des ouvriers dans cette partie de son Royaume, à ces brebis si

*perdues, et de faire, par vos Pères, régner son Cœur en ce Sahara déjà arrosé de leur sang*³⁷.

Retour vers les oasis du Nord

Le détachement Roussel prend la direction d'In Salah le 6 août, mais « à petites » et même « à très petites journées », par étapes de quinze à vingt-cinq kilomètres avec « coudes et crochets », commente Charles à Mgr Guérin, le 7 août 1904, « nous arrêtant pour voir les gens » et pour prendre le maximum d'informations sur leur manière de vivre. « L'apprivoisement » est le mot d'ordre reçu par Roussel, qui l'applique parfaitement. Le 6 septembre 1904, de l'Ouad el Abiod, avant de le revoir à In Salah, il en fait remonter l'écho à Métois :

*Je reviens plus persuadé que jamais que votre procédé d'apprivoisement vous donnera en peu de temps le succès le plus complet. Vous serez, je crois, très satisfait de la tournée de M. Roussel qui a très bien appliqué vos principes et est entré dans votre esprit.[...] Me souvenant de votre idéal, parcourir le Hoggar comme le Tidikelt, avec 4 spahis ; je crois que sa réalisation est bien proche : que vous puissiez encore quelque temps appliquer vos principes de temporisation, de douceur, de patience, d'apprivoisement fraternel, et vous pourrez dans bien peu de temps circuler dans le Hoggar seul avec vos ordonnances, trouvant chaque soir l'hospitalité dans une tente où on vous fera fête*³⁸.

Roussel rentre le 20 septembre 1904 dans sa garnison d'In Salah. Deux jours plus tard, après un ou plusieurs entretiens avec le capitaine Métois, qui met le tirailleur Messaoud à sa disposition pour lui servir de guide jusqu'à Adrar, Charles remonte vers le Touat. Son désir est « de parcourir très vite les espaces déserts » et « lentement, là où il y a des habitants. » Il en a averti Mgr Guérin le 14 septembre : « Je tiens à passer en

ouvrier du Saint Évangile, m'arrétant dans chaque ksar, petit ou grand », le Modèle évangélique étant « Celui qui passait en faisant le bien » dans les villages et sur les chemins de Galilée³⁹. Il note dans son *Carnet* les agglomérations traversées, l'ambiance de la « *réception* », ordinairement « *bonne* », mais parfois « *médiocre* », le piètre état sanitaire (« *une foule de maladies de ventre* »), la pauvreté particulière des gens de Bou-Ali où « *un assez grand nombre de cheurfa, ou marabouts flâneurs, mangent les petits et les font mourir de faim*⁴⁰ ». À Aoulef, il prend avec lui Sidi, un orphelin Afaris de quatorze ans environ, des Iforas ; lui assurant nourriture et vêtement, il en fait son « *petit professeur de tamahaq improvisé* », comme il le signale au capitaine Métois le 14 octobre 1904. À Adrar, où il reste près d'une semaine, il revoit des officiers connus, le commandant Laperrine étant, lui, en France, et il a des contacts avec des militaires pour deux baptêmes d'enfants. Le 18 octobre, en effet, il baptise une fille de trois mois, Adèle, dont le père, caporal-fourrier à Adrar, serait désireux qu'elle soit pensionnaire chez les Sœurs blanches de Ghardaïa, et un petit noir de quatre ans environ, Théodore, né de parents inconnus et sans doute adopté par un français, et il assure les personnes concernées qu'il soumettra l'avenir de ces enfants au choix de Mgr Guérin.

Le 24 octobre 1904, Charles arrive à Timimoun (Gourara) qu'il trouve « *peuplé, riche, habitué aux Européens* » et il y passe trois jours. De puits en puits, il atteint El Goléa le 4 novembre. L'arrivée dans ce ksar qui avait été le point extrême du voyage dans le Sahara algérien entrepris par le vicomte de Foucauld dans les derniers mois de 1885 dut ranimer des souvenirs⁴¹. Malgré le recul de dix-neuf ans, Charles ne peut oublier son ami disparu Henri Duveyrier qui fut le premier

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

beaucoup de lieux. Voilà ce que je tenais à vous dire, après y avoir bien pensé, – non pour vous donner des conseils – pour vous exprimer humblement et filialement, ma pensée.

Bientôt, le 13 décembre 1905, dans une lettre au P. Voillard, il creusera cette piste des « *ouvriers et ouvrières apostoliques* », et donnera à ces chrétiens « *faisant le bien en silence en menant la vie de pauvres marchands* » les noms de Priscille et d'Aquila, ce ménage qui aidait l'apôtre Paul dans sa prédication et pour les frais de la vie courante⁵².

Invité une nouvelle fois au Hoggar

Par petites touches d'abord, s'annonce une nouvelle invitation pour le Hoggar. Le 20 février 1905, Charles signale à Mgr Guérin qu'il a reçu du capitaine Dinaux, avec qui une amitié est née depuis leur rencontre récente sur la piste entre Adrar et Beni Abbès, « *une lettre fort gracieuse, m'offrant de m'installer au Tidikelt ou chez les Touaregs, et de l'accompagner dans toutes ses tournées.* » Et sa lettre à Mgr Guérin parle aussi d'un autre correspondant, qui lui a donné un détail, plus direct et plus motivant. Ce correspondant qui n'est autre que le lieutenant Roussel d'In Salah a entendu de la bouche même de Touaregs venus se réapprovisionner au Tidikelt qu'ils ont « *gardé bon souvenir du marabout* » et qu'ils sont prêts, s'il retourne chez eux, à demander d'eux-mêmes « *que le marabout reste chez eux et s'y installe*⁵³. »

Puis, le 1^{er} avril, Charles reçoit l'offre, beaucoup plus directe, de Laperrine d'aller passer l'été au Hoggar avec le capitaine

Dinaux qui se prépare à y partir le 1^{er} mai. Cette information est aussitôt répercutée à Mgr Guérin, avec la réponse faite à Laperrine : « *Je dois rester ici.* » Mais le 8 avril, Laperrine renouvelle son offre d'un départ le 1^{er} mai et d'un séjour tout l'été au Hoggar. Charles va lui révéler alors son choix et son programme : « *Je ne puis quitter la Saoura avant l'automne. Au début de l'automne, je me déciderai : soit à me partager, prêtre voyageur, entre Saoura, Gourara, Touat, Tidikelt, Touareg ; soit à vivre cloîtré à Beni Abbès, soit à vivre cloîtré à Silet*⁵⁴. » Du côté de Laperrine, cette invitation, faite « *avec instances* » comme Charles l'a bien perçu, correspondait à des décisions très importantes.

Le colonel venait en effet, de donner mission au capitaine Dinaux de rencontrer Moussa et d'exiger de lui sa pleine soumission aux autorités militaires françaises, en menant à son terme le travail commencé par le capitaine Métois, qui, à In Salah en janvier 1904, avait reçu Moussa et ses notables Hoggar, mais dans une réception restée, pour les chefs touaregs, celle d'une négociation entre deux partenaires se parlant d'égal à égal. La paix signée alors entre les Touaregs et la France était certes un grand pas depuis le combat de Tit, et le seul possible à cette date, mais Laperrine voulait plus qu'un traité de paix et qu'un comportement d'allié ou de rallié ; il fallait pour la France le statut de la puissance occupante. Charles, le 6 mai 1905, pourra ainsi écrire à Mgr Guérin que « *l'occupation effective du Hoggar et des Taïtoq et Iforas est décidée. Les Iforas et l'Aïr sont occupés par les troupes du Soudan ; le Hoggar et les Taïtoq, par celles des Oasis* ». La soumission, telle était donc l'exigence que Dinaux devait obtenir de Moussa ; elle comportait le paiement régulier d'un impôt, l'installation de garnisons, l'imposition de la loi française comme base de

règlement des relations sociales et des litiges entre tribus. Le capitaine était chargé de le faire venir près de lui, de lui parler directement et sans intermédiaire, ce que Moussa avait évité jusqu'ici, avec l'arrière-pensée de ne pas trop s'avancer avec les Français, pour ne pas se couper de son peuple. Pendant la tournée de 1904, Laperrine avait bien vu l'ambiguïté de la pseudo-soumission de janvier devant le capitaine Métois, et les conséquences qu'elles induisaient⁵⁵. S'agissant de l'installation de son ami Foucauld, à laquelle il était pourtant absolument décidé, il l'avait, sur place, jugée dangereuse et prématurée, et il voyait bien qu'elle ne serait pas acquise, tant que Métois, fier et satisfait de l'entrevue de janvier avec Moussa, à ses yeux réussie, resterait à son poste à In Salah. Il avait tenu Charles informé de tout ce contexte, où étaient impliqués à la fois Moussa et ses arrière-pensées, et le capitaine Métois et ses prétentions personnelles. Les deux passages du *Carnet*, rédigés alors que Moussa retarde sous prétexte de maladie sa venue près du commandant, sont l'écho, discret, des impressions de plus en plus vérifiées de Laperrine et confiées à Charles : « *Si Moussa ne nous rejoint pas, il ne veut pas me laisser au Hoggar, y trouvant trop de dangers* » écrit-il le 22 mai à Abalessa, puis le 28 mai à Tit : « *Moins par crainte des Touaregs que par crainte de certains français, Laperrine ne m'autorise pas présentement à rester à Tit, ni ailleurs au Hoggar, plus tard on verra.* » Dans ces conditions, la mission Dinaux qui se prépare pour le Hoggar, et où Charles est invité, n'est donc pas en premier lieu une nouvelle « tournée d'appriivoisement », mais d'abord une opération à but politico-militaire s'inscrivant dans la suite des expéditions de conquête faites depuis quatre ans par des détachements français en divers points du Sahara, où il s'agit de prendre pied dans des tribus, dans des oasis, dans des régions.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

droite raison. Il écrit par exemple dans cette méditation : « *Obéir à Dieu, nous le devons et le pouvons tous les instants de notre vie, comme Jésus : lui voyait en lui-même en tout moment la volonté divine ; nous, nous connaissons en toute chose, par notre directeur spirituel à qui Dieu a dit “Qui vous écoute, M’écoute”, cette même volonté divine ; en l’impossibilité de consulter notre père spirituel, nous avons comme guides l’Évangile et la droite raison interrogés avec les lumières de la grâce implorée par la prière et la pénitence.* » Cf. *Méditations sur les Saints Évangiles*, in *L’Imitation du Bien-aimé*, Nouvelle Cité, 1997, p. 218.

21. Pour tout ce passage, cf. *Carnet de Beni Abbès*, *op. cit.*, p. 139-140.

22. In *Carnet de Beni Abbès*, *op. cit.*, 22 juillet 1904, p. 147-148.

23. *Ibid.*, p. 125.

24. Lettre à Henry de Castries, 17 juin 1904, in *Lettres à Henry de Castries*, éd. 1938, p. 153-154 ; éd. 2011, p.135.

25. « *Le petit livre du Père de Caussade est un des livres dont je vis le plus* », dira bientôt Charles à une Sœur blanche en lui offrant à la veille de Noël 1904 *L’Abandon à la Providence* (in *Correspondances sahariennes*, *op. cit.*, p. 957).

26. In *Carnet de Beni Abbès*, *op. cit.*, p. 142.

27. In *Correspondances sahariennes*, *op. cit.*, p. 272-273.

28. Dans ces démarches pour son installation chez les Touaregs, Charles faisait entièrement confiance au lieutenant Roussel, « *officier sérieux, pas fumiste, parfait avec les indigènes par sa tenue, sa dignité et une extrême bonté qui ne dégénère jamais en bonasserie et en facilité à se laisser tromper ; il est vraiment parfait dans sa manière d’être avec les indigènes : c’est un modèle.* » (lettre à Lacroix, 15 décembre 1904, in *Amitiés sahariennes*, t. II, *op. cit.*, p. 40) L’étonnement et la défiance des Touaregs étaient faciles à constater, comme Charles l’écrit le 2 janvier 1905 à Mgr Livinhac : « *Ils ont hésité d’abord, puis refusé...En réalité, ils étaient étonnés et méfiants. Ils se méfiaient, ne comprenant pas. Que venais-je faire ? Ils ne comprenaient pas, et par conséquent, se méfiaient...* » In *Correspondances sahariennes*, *op. cit.*, p. 740.

29. Lettre à Henry de Castries, 17 juin 1904, in *Lettres à Henry de Castries*, éd. 1938, p. 153 ; éd. 2011, p.134.

30. L’abbé Huvelin transmettra à Madame de Bondy cette lettre du 15 juillet 1904, avec cette appréciation : « Je vous envoie l’admirable lettre de votre cousin. » Lui ajoutant quelques jours plus tard : « Il voit la mission immense et se sent seul. »

31. In *Carnet de Beni Abbès*, *op. cit.*, p. 96.

32. Cf. *supra*, 3^e partie, ch.II, p. 340.

33. Lettre du P. Yves Rocher, in *Cette chère dernière place*, *op. cit.*, p.339-341.

34. In *Correspondances sahariennes*, *op. cit.*, p. 273.

35. Le second service demandé concerne la copie du *Règlement des Petits frères*... On aura remarqué dans la première demande que Charles fait encore allusion aux trois conditions qu’il réclamait en 1903 des futurs petits frères : être disposés, en attendant un autre responsable, à lui obéir à lui, être prêts à mourir de faim, être prêts à avoir la tête coupée. La finale « *comme mon serviteur, mon jardinier* » indique que les circonstances de 1904 exigent discrétion et incognito.

36. In *Carnet de Beni Abbès*, *op. cit.*, p. 139.

37. In *Correspondances sahariennes*, *op. cit.*, p. 735-736.

38. Lettre au capitaine Métois, 6 septembre 1904, citée *supra*, p. 368. Cf. Archives de la Postulation.

39. Charles de Foucauld cite souvent, en français ou en latin, ce passage des Actes des Apôtres (10, 38) concernant Jésus : « *Il est passé en faisant le bien* » ou « *Qui pertransiit benefaciendo* ».

40. In *Carnet de Beni Abbès*, *op. cit.*, p.157-160.

41. Le 20 octobre 1885, le vicomte de Foucauld était à Ghardaïa. Il y retrouvait le sous-lieutenant Motylinski, interprète au Bureau arabe, qu’il avait connu à Sétif. Ensemble, ils se rendirent dans les villes du Mzab, en particulier à Metlili, dont Charles fait un croquis le 21 octobre 1885 (in *Esquisses sahariennes. Trois carnets inédits de 1885*, Maisonneuve éditeur, 1985, p. 23), avant de se diriger vers El Goléa avec la mission militaire Didier.

42. In *Correspondances sahariennes*, *op. cit.*, p. 292.

43. Lettre à Mgr Guérin, 2 janvier 1905, in *Correspondances sahariennes*, *op. cit.*, p. 305.

44. D’une lettre de Mgr Guérin au P. Voillard, citée dans *Correspondances sahariennes*, Documents, VI, p. 1015. Pour faire admettre au P. Richard sa réponse négative, Charles, le 1^{er} janvier 1905, s’est permis d’évoquer la vie cachée de Jésus comme point fondamental de la vocation de « petit frère ». Quelques mois plus tard, le point de vue est autre : Charles, en route pour le Hoggar, ne pense pas à lui comme à un futur petit frère du Sacré-Cœur, mais comme au «

compagnon » recherché depuis un an. Il écrit le 6 mai 1905 à Mgr Guérin, désignant le P. Richard sous le pseudonyme convenu dans le code établi entre eux : « *J'ai refusé en janvier l'offre de notre cher Gérard. Je crois que désormais il y a lieu de l'accepter ; à une condition, c'est qu'il vienne comme mon jardinier [...] jardinier-sacristain-serviteur-auxiliaire...* » Mgr Guérin lui répondra le 31 juillet que cette perspective doit être abandonnée.

45. Les cinq lettres connues de Charles de Foucauld à Suzanne Perret ont été éditées dans *Correspondances lyonnaises (1904-1916)*, Karthala, 2005, p. 37-52. Pour la lettre des 15-17 décembre 1904, cf. p. 39-44.

46. In *Carnet de Beni Abbès, op. cit.*, p. 164-165.

47. Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. II, p. 150. La lettre de Hadj Edris datée de « Casablanca, 16 août 1904 » a été publiée avec les *Lettres de Charles de Foucauld à Henry de Castries* (éd. 1938, p. 161-167 ; éd. 2011, p. 142-146). Ce fervent musulman de la zaouïa de Boujad commence sa lettre par des félicitations : « Le Consul de France d'ici m'a dit que vous vous trouviez à Jérusalem dans la Terre Sainte à l'honnête service de Dieu et que vous aviez sacrifié votre temps à l'Éternel. Je vous le félicite et je suis bien certain que le monde ne vous intéresse plus. Chose qui est l'essentielle à présent à l'avenir. » Charles dira à Lacroix et à de Castries que cette lettre en mauvais français a pu être écrite par un Juif de Casablanca, la signature arabe seule étant de Hadj Edris.

48. Lettre à Henry de Castries, 14 janvier 1905, in *Lettres à Henry de Castries*, éd. 1938, p.163 ; éd.2011, p.143.

49. Lettre à Mère Augustine, 7 février 1905, in *Correspondances sahariennes, op. cit.*, p. 960-961 et *Carnet de Beni Abbès, op. cit.*, p. 168-169.

50. Les distances d'étapes étant portées par Charles de Foucauld dans son Carnet, le total kilométrique est relativement facile à calculer. L'étude de M. Rault « Le bilan des voyages du Père de Foucauld de 1904 à 1916 » est parue dans le *Bulletin des Amitiés Charles de Foucauld*, n°81, janv. 1986, p. 7-12.

51. La garnison de Beni Abbès n'est plus celle de 1903, et son ami et confident, le capitaine Regnault, a été nommé à Méchéria, proche du général Lyautey. Mais les consignes concernant « le Père de Foucauld » ont été passées, d'abord au capitaine Doury, lequel après six mois seulement à Beni Abbès fut nommé à Béchar, puis au capitaine Martin, son successeur.

52. En évoquant avec les Pères blancs en 1905 des initiatives missionnaires pour temps de persécution, Charles reprend en l'élargissant la perspective du chapitre XXXVIII du *Règlement des Petits frères*, texte écrit à Notre-Dame des Neiges en 1901 avant son ordination et ajouté à sa première rédaction de 1899-1900 : « *Prenant exemple sur les apôtres, et sur les martyrs et les chrétiens des premiers siècles, ils feront cachés et déguisés, l'œuvre qu'ils ne peuvent faire ouvertement. Cachant leur état de religieux et de prêtre, prenant un nom et des vêtements laïcs, passant pour de simples ouvriers, ils adopteront provisoirement les mesures nécessaires pour être aussi cachés que l'étaient les chrétiens sous Néron et accomplir secrètement, chez les peuples perdus auxquels Jésus les envoie, l'œuvre de salut de ce Bien aimé Jésus.* » In *Règlements et Directoire, op. cit.*, p. 289. La même disposition se trouve dans le *Règlement des Petites sœurs* de 1902 (*ibid.*, p. 530-531). Par ailleurs, on a vu que le 21 avril 1902, Charles mentionnait déjà les noms du couple chrétien Priscille et Aquila. Cf. *supra*, 3^e partie, ch. II, p. 329.

53. Lettre à Mgr Guérin, 20 février 1905, in *Correspondances sahariennes, op. cit.*, p. 317.

54. In *Carnet de Beni Abbès, op. cit.*, p. 170.

55. Cf. Paul Pandolfi, « L'installation du P. de Foucauld dans l'Ahaggar », *Journal des Africanistes*, 67 (2), 1997, p. 49-69 ; « In Salah 1904-Tamanrasset 1905 : les deux soumissions des Touaregs Kel-Ahaggar », *Cahier d'études africaines*, 149, XXXVIII, p. 41-83. L'auteur, professeur en ethnologie à l'université de Montpellier, étudie en ces deux articles la politique de Laperrine concernant les Touaregs. Son analyse des années 1903-1905 est faite à partir des lettres de Laperrine, à Cauvet notamment, et à partir des Rapports des tournées Laperrine (1904), Roussel (1904), Dinaux (1905) et des documents annexés à ces Rapports.

Pour les comportements de Moussa et du capitaine Métois à In Salah en janvier 1904, il faut aussi se reporter au compte rendu fait par Métois à Laperrine le 10 février 1904 et aux « Instructions données à Moussa ». Lors de ses rencontres avec le capitaine Métois et dans les lettres qu'il lui adresse, Charles de Foucauld, par une charité qu'il veut « universelle », se montrera d'une entière et non feinte amabilité. Ayant deviné que la situation était délicate, il usera de discrétion dans son *Carnet*. Il ne parlera de ces faits avec Mgr Guérin qu'en conversations privées, pendant son séjour à Ghardaïa en novembre 1904.

56. In *Correspondances sahariennes, op. cit.*, p. 335.

57. À la réception de la dépêche, Charles prie ainsi par écrit : « *21 avril, Vendredi-Saint. Cœur Sacré de Jésus, que Vous êtes bon de me donner aujourd'hui même par la voix de ceux à qui Vous avez dit "Qui vous écoute, M'écoute" un ordre inattendu, et qui étonne l'esprit et jette dans des difficultés, des peines et des fatigues... Que Vous êtes bon, Cœur Sacré de Jésus, de faire faire à Votre indigne serviteur Votre volonté, de la lui faire connaître*

infailliblement par la voix de ceux à qui Vous avez dit “Qui vous écoute, M’écoute”.» In *L’Esprit de Jésus*, op. cit., p. 324.

58. Le 3 mai, l’inspecteur des Postes et Télégraphes Étiennot, chargé du tracé de la ligne télégraphique transsaharienne passe à Beni Abbès pour rejoindre la colonne Dinaux. De Ksabi, le 6 mai, Charles signale à Mgr Guérin : « *La construction du télégraphe transsaharien est décidée. Grandes lignes, trajets directs : Beni Abbès-Adrar-Akabli-In Ziza-Timissao-Timiaouin-Gao probablement. Un ingénieur des télégraphes d’Alger accompagne M. Dinaux pour étudier le tracé : on veut faire très rapidement cette ligne.* » Sur ordre de Laperrine, cette mission de reconnaissance de la liaison télégraphique Sahara-Soudan doit descendre vers le sud jusqu’à un certain point, puis revenir ensuite à In Salah. D’après des témoins, la présence de frère Charles aurait été parfois l’occasion de sarcasmes de la part de l’inspecteur Étiennot.

59. Émile-Félix Gautier, de l’École supérieure des Lettres d’Alger, qui sait, par expérience universitaire, les efforts requis pour des études scientifiques spécialisées, restera étonné par l’application permanente de son voisin de caravane, par ses enquêtes, sa recherche de documentation et ses relevés écrits. Après la mort de Charles de Foucauld, devant le résultat impressionnant du travail réalisé pendant ces semaines de juin 1905 par cet homme d’Église, il parlera de *feu sacré* et de *rage* en disant : « C’est un gros travail, il suppose chez son auteur le feu sacré, sans quoi rien n’aboutit, le feu sacré laïque, intellectuel, la rage de comprendre. » Et de poursuivre, pour expliquer le choix des qualificatifs : *laïque, intellectuel*, d’un tel *feu sacré* : « Qu’est-ce que ces sentiments-là faisaient chez un moine ? Il est vrai que ce moine, quand on l’approchait, on le voyait très fin, très cultivé, très curieux. On distinguait très bien que l’intellectuel n’était pas mort, et il est naturel qu’il ait fini par reprendre le dessus. » Cf. son article « Deux Algériens », in *La Revue de Paris*, 15 septembre 1919, repris dans *L’Algérie et la métropole*, 1920, p. 137 et dans *Trois héros*, 1932, p. 45.

60. In *Carnet de Beni Abbès*, op. cit., p. 177.

61. Le *Carnet* de Charles de Foucauld date ainsi le départ de Moussa : « *le 10 juillet, il va à sa tente* » (cf. *Carnet de Beni Abbès*, op. cit., p. 178), tandis que le *Carnet de renseignements politiques de Dinaux* (tenu au jour le jour, d’où le titre de *Journal*) met la discussion avec Moussa sur « l’installation du Père dans leur pays » au 15 juillet 1905. Cette différence de cinq jours pour le départ de Moussa reste de peu d’importance historique.

62. In *Carnet de Beni Abbès*, op. cit., p. 178.

63. In *Correspondances sahariennes*, op. cit., p. 357-358.

64. Cette méditation du 22 juillet 1905 commence un nouveau carnet. Utilisé jusqu’ici pour le texte arabe de l’Évangile selon saint Matthieu, transcrit de la droite vers la gauche, et ouvert maintenant en sens inverse pour des notations en français, ce petit carnet va servir de 1905 à 1912. Charles a mis en exergue de ce carnet, ouvert en la fête de sainte Madeleine, le témoignage de Jésus : « *Dilexit multum* » [« Elle a montré beaucoup d’amour », Luc, 7, 47].

Publié avec les carnets des années suivantes sous le titre *Carnets de Tamanrasset 1905-1916*, Nouvelle Cité, 1986, il sera appelé *Carnets*.

65. In *Carnets*, op. cit., p. 45-47.

66. Le chapitre VII du livre du chanoine Caron se termine par ces mots destinés au lecteur : « Votre humble ami de Versailles a été si heureux de présenter à sa génération un Amant passionné de Jésus Adolescent. » L’introduction de l’ouvrage portant en date : « Château de Tilly, ce 15 août 1905 », le portrait de ce « passionné de Jésus Adolescent » fut ainsi livré « à sa génération » peu après le 15 août 1905.

Cette lettre personnelle du 8 avril 1905 fut le premier texte du Foucauld converti à être publié de son vivant. Charles ayant signé seulement « Charles de Jésus, prêtre », Caron, par discrétion, le présente en 1905 comme « le comte Charles de *** ». Dans la réédition de 1929 en revanche, on aura clairement son nom.

67. Pendant les semaines de la colonne Dinaux, certaines conversations entre Charles et le professeur Gautier qui se disait incroyant, ont pu aller assez loin dans les confidences, puisque l’adresse de l’abbé Huvelin lui fut donnée, ce que Charles a fait ou fera pour des amis en quête spirituelle (Duveyrier, de Castries, Massignon...). Gautier, dès son retour en France, ira voir ce prêtre : « En son nom, je suis allé voir l’abbé Huvelin dans la rue Nollet, aux Batignolles. » In É-F. Gautier, *Trois héros*, Payot, Paris, 1931, p. 48-49. On a confirmation de cette visite par ce mot d’octobre 1905 d’Huvelin à Mme de Bondy : « J’ai vu un professeur de la faculté des lettres d’Alger qui a voyagé avec le frère Charles, qui l’a beaucoup frappé, et m’a dit quelle impression profonde il laissait. »

68. É-F. Gautier, *Trois héros*, op. cit., p. 60.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comparaison favorite, il se charge comme des parents se chargent de leurs enfants, pour cette Église en genèse qu'il épouse comme pasteur, Charles élargit sa vision. En plus de l'arrivée « *au milieu d'eux* » de Petits frères du Sacré-Cœur qu'il continue d'espérer, ces religieux remplissant les « *trois conditions* » naguère mises en avant, il attend maintenant des volontaires, prêtres ou non, employant les mêmes « *moyens* » que lui. Il écrit précisément le 13 décembre 1905 dans ces mêmes circonstances à Mgr Guérin et au P. Voillard : « *Il faudrait des chrétiens comme Priscille et Aquila, faisant le bien en silence, en menant la vie de pauvres marchands*²²... »

Et son souhait est plus large encore, qui voudrait « *multiplier ceux qui, sans être au milieu d'eux, les [ces « moyens »] emploient pour eux* ». Il suggèrera donc autour de lui « *prière, pénitence, bon exemple, charité, sanctification personnelle* », demandera avant tout prières et offrande des épreuves et des sacrifices. Jusqu'à la fin de sa vie, il ne s'arrêtera pas de sensibiliser les chrétiens de longue date qu'il peut toucher, au sort de ces frères si démunis, si délaissés. Ce qu'il écrit à sa sœur, le 16 septembre 1905, révèle bien l'émotion qu'il cherche à communiquer à ses deux cousines, à ses relations proches, aux Trappistes de Notre-Dame des Neiges, aux Clarisses de Terre sainte, aux membres de La Famille intime groupée par le P. Crozier, et à bien d'autres personnes : « *Priez tous pour moi et pour les pauvres indigènes auprès de qui je suis ! Que nous sommes heureux d'être nés où nous sommes nés, d'avoir reçu notre éducation, d'avoir appris, enfants, à connaître Jésus, d'avoir été nourris dans Son Église ! Qu'il est triste l'état de ceux qui n'ont pas eu ce bonheur : prions pour ces frères malheureux, nous si comblés !* »

Cinq mois plus tard, du jeudi saint 12 avril 1906 au mardi de

Pâques 17 avril, jours chômés où tout travail sur la langue touarègue est suspendu, Charles se remet non pas dans une nouvelle retraite annuelle, mais dans ce qu'il a coutume d'appeler une « *quasi-retraite* ». Il en transcrit dans son carnet « *le résumé et les résolutions* », qui sont toutes des « *rappels* » des vertus de Jésus dans sa vie à Nazareth²³. Comme toujours pour ce genre de révision de vie, il examine son vécu et organise son avenir en lisant et méditant son *Règlement*. Sous le titre *Préliminaires*, il avait inséré, en tête de son *Règlement*, un texte écrit à Nazareth en 1898-1899 intitulé alors *Notre tendre Sauveur, notre bon Maître, notre très doux Frère, notre unique Époux, notre Dieu bien-aimé, JÉSUS*. Cet écrit, relu, comme tout le *Règlement*, maintes fois depuis sa rédaction, était un portrait de Jésus formé de phrases des Évangiles. La Semaine Sainte 1906 l'a ramené une fois de plus à cette imitation du Modèle.

La grâce de cette contemplation de Jésus en ses « *vertus* » paraît à Charles pouvoir « *faire du bien à d'autres* », à ces « *âmes de bonne volonté* » qui, avec les « *moyens* » de l'Évangile, travailleront, en terre de mission ou chez eux, « *au salut des peuples infidèles* ». Il fait alors sous le titre *Le Modèle Unique* une copie de cet écrit de Nazareth, et l'envoie à l'abbé Huvelin, le vendredi de Pâques 20 avril 1906. Si ce petit cahier mérite d'être imprimé, Charles demande à l'abbé de le faire suivre à son évêque, celui de Viviers, pour obtenir l'*Imprimatur*, puis de confier à sa cousine Marie de Bondy la charge de toutes les démarches d'édition²⁴. L'abbé Huvelin, fatigué, gardera ce livret dans ses papiers, mais l'initiative de Charles manifeste son désir depuis son arrivée dans ces régions perdues : chercher à s'adjoindre de nombreuses collaborations spirituelles, même lointaines, et des bonnes volontés pour le Hoggar, comme celles par exemple des « *infirmières laïques, laïques de costume et de*

profession, et tout à Jésus de cœur. »

Son implantation nouvelle en milieu touareg élargit considérablement ses perspectives. Dépassant tout ce qu'il avait imaginé hier comme fondation, il attend désormais des « âmes-sœurs », dont *Le Modèle Unique* serait la Règle de vie. S'il ne modifie pas son habit religieux qui le pose vraiment en marabout chrétien, il prévoit même que quiconque viendrait travailler dans ces régions pourrait garder le costume laïque, le contexte français rendant suspect religieux et religieuses et l'essentiel étant d'être « *tout à Jésus de cœur* ».

Le soin matériel et spirituel des Touaregs

En octobre 1905, Moussa, nomade comme tous les nobles des tribus touarègues, campe à Tamanrasset. Confirmé par le capitaine Dinaux dans son autorité de chef suprême de ces tribus, il n'a pas encore rencontré le représentant de la France dans les Territoires du Sud, le lieutenant-colonel Laperrine, appelé *le colonel* selon l'usage militaire, et il ne se rendra à Adrar, au siège du Commandement, qu'à la mi-mai 1906.

Le 23 octobre 1905, Moussa vient à l'ermitage demander conseil « *sur ce qu'il doit dire, demander au colonel dans son voyage d'Adrar* », manifestant par là sa confiance envers le marabout français. Charles lui répond sans doute sur le champ, mais prépare à son intention des conseils écrits, pour le 26 octobre, jour où Moussa doit revenir le voir²⁵. Son exposé s'articule autour d'une directive selon laquelle l'intérêt général doit passer avant l'intérêt particulier, directive à lui familière, tirée de la *Règle de saint Augustin* mise en tête de son *Règlement*²⁶. Ces conseils destinés à Moussa en tant que chef visent avant tout la justice, l'honnêteté et la vérité dans les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

même le 24 pour Alger et Maison-Carrée. Pour répondre à l'invitation, il s'arrêtera à Aïn Sefra à son retour d'Alger, et passera chez Lyautey la journée du 11 décembre 1906.

Des contacts et des perspectives

Le 29 novembre 1906, Charles arrive à Alger. Il est reçu à 21 h 20 chez les Pères blancs à Maison-Carrée, où Mgr Guérin l'attend. Une des premières nouvelles que lui communique le préfet apostolique est à ses yeux « *une grande grâce* ». Le soir même, il en fait part à l'abbé Huvelin, et le lendemain 30 à sa cousine Marie de Bondy :

J'emmènerai avec moi un compagnon, jeune breton, 23 ans, ayant fait son service militaire, qui était venu ici dans la pensée d'être frère convers chez les Pères blancs, mais que son directeur croit appelé à une vie plus silencieuse, plus recueillie et plus pénitente. Son directeur, le premier Assistant des Pères blancs, en qui toute la congrégation a pleine confiance, est d'avis qu'il parte avec moi, bien des choses semblant indiquer que le bon Dieu le veut ainsi. Ce jeune homme est très bien, une bonne petite nature bien simple, pieuse, douce, obéissante, avec très peu d'instruction et de capacité pour les choses humaines et vivant tout dans le bon Dieu⁴⁰.

Charles, tout juste arrivé à Alger, répète sans doute ce qu'on vient de lui apprendre de Frère Gilles⁴¹, dont il ne fera connaissance que dans les jours suivants.

Le 30 novembre, il consacre sa journée à son ami Lacroix. Il reste ensuite dix jours avec les Pères blancs. Des conférences sur la mission chez les Touaregs lui sont demandées pour les diverses communautés de la maison-mère : les jeunes Pères du Noviciat, les Pères âgés ou malades du Sanatorium, les Frères

novices, les Frères profès. Le 8 décembre, en la fête patronale de l'Immaculée⁴², les Pères attachés aux services généraux de la Congrégation demandent à l'explorateur de 1883-1884 une conférence sur le Maroc, sujet alors d'actualité mais sur lequel Charles n'a guère d'informations récentes autres que géographiques. Il se rend aussi à Saint-Charles de Birmandreïs près d'Alger, pour s'adresser au Noviciat des Sœurs blanches. En retour, il s'informe sur les missions tenues par les Pères blancs en Kabylie et dans la région des Grands Lacs en Afrique équatoriale, où les conversions sont nombreuses.

Pendant les dix jours passés près de son préfet apostolique, Charles a tout le loisir d'échanger avec lui sur les débuts de l'œuvre missionnaire autour de ce petit pied-à-terre en pays touareg, et plus largement sur l'extrême sud algérien, ses oasis et ses villages, ses habitants, nomades et sédentaires, sur la préparation des premiers textes en touareg, avec l'aide précieuse attendue du nommé Ben Messis, militaire indigène bilingue d'In Salah, sur les premiers mots de l'Évangile à dire et à écrire à l'adresse de cette population en cours d'appriivoisement, sur le rendez-vous hebdomadaire du samedi, où l'intention de messe et la prière à Marie les uniront dans une intercession « *pour la Préfecture du Sahara et la mission auprès des musulmans* »... Le projet de partager son temps entre Beni Abbès et Tamanrasset, – l'été à Tamanrasset, l'hiver à Beni Abbès –, dont Charles a déjà parlé à Mgr Guérin, avec une rencontre entre eux chaque automne, est approuvé par celui-ci. Des permissions liturgiques pour le rite des Adorations eucharistiques, espérées fréquentes désormais avec le second adorateur qui lui est donné, sont accordées...

En fonction de ces décisions, et en vue d'alléger les transports au cours des allées et venues entre les deux lieux,

Charles envisage d'équiper l'ermitage du Hoggar comme l'est celui de Beni Abbès. Il passe commande à Marie de Bondy des objets et vêtements liturgiques nécessaires pour la chapelle de Tamanrasset. De même, pour avoir sous la main à Tamanrasset quelques livres de théologie et de spiritualité, présents déjà à Beni Abbès, il les commande à son beau-frère le 4 décembre 1906. L'Économe de la maison-mère, le P. de Chatouville, est chargé de réceptionner ce qui arrivera ainsi de France et de le faire parvenir dans des malles jusqu'à In Salah, et de là, des occasions pourront emporter le tout au Hoggar. Il est aussi prévu que l'Économe fera l'achat pour Tamanrasset du matériel nécessaire aux relevés météorologiques : un baromètre avec thermomètre, et trois thermomètres-frondes.

Ce Père Économe de Maison-Carrée lui fait alors des confidences : touché par la parole frappante de simplicité mais convaincante de Frère Charles de Jésus, il se sent attiré vers ce genre de vie d'ermite missionnaire chez les Touaregs. Charles, qui ne connaissait jusqu'ici que de nom ce père blanc, encore assez jeune, lui a-t-il prêté l'exemplaire du *Règlement* qu'il a toujours avec lui ? Lui a-t-il réservé des entretiens sur leur vocation respective ? L'ouverture fraternelle dut être assez grande pour en arriver à cette appréciation : « *Son attrait est persistant et fort, sa paix complète, son obéissance à son directeur absolue*⁴³. » Sur la base de cette constatation, Charles est persuadé d'obtenir bientôt un second compagnon ; pour le public, il en ferait un *secrétaire*, l'aidant dans ses travaux linguistiques, mais secrètement il serait l'autre prêtre de Tamanrasset, gardant le costume civil à cause des circonstances... L'intérêt manifesté par le P. de Chatouville pour la mission telle qu'il la devine chez le Père de Foucauld ne fut certainement pas superficiel, puisque, vingt ans plus tard, on le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

contes, historiettes sont nombreuses et presque toutes inconnues. Avant que les vieillards encore vivants, qui ont passé leur vie dans les expéditions lointaines et ont connu l'ère des libertés des Kel Ahaggar, disparaissent, il serait très intéressant d'écrire comme les mémoires de quelques-uns d'entre eux, sous leur dictée, et aussi de recueillir, de leur bouche, des renseignements sur l'histoire passée du pays et ses anciennes coutumes.

Retour à Tamanrasset

D'un campement entre Abalessa et Tit, le capitaine Dinaux repart le 4 juillet 1907 pour In Salah. Après avoir depuis deux ans favorisé l'insertion de Charles en milieu touareg, mais devant rentrer bientôt en France, il lui fait ici ses adieux. Il emmène avec lui Ben Messis, l'interprète compétent de la récente collecte des textes et des poésies, ainsi qu'Oumbarek, regagnant sa Saoura d'origine, à qui Charles règle ses gages de domestique.

Le lieutenant Sigonney, lui, reste dans le Hoggar avec mission de circuler dans la Koudia. De ce même lieu entre Abalessa et Tit, répondant le 3 juillet 1907 à René Basset, qui par deux courriers lui a donné le programme des publications prévues, Charles annonce à son correspondant que les envois, au fur et à mesure des mises au point, vont pouvoir commencer. Des corrections à la grammaire et au lexique français-touareg déjà en cours d'impression sont à envoyer, puis des textes en prose sur les mœurs des Touaregs, des poésies, et enfin le lexique tamahaq-français, dont il est précisé que, suite aux réflexions faites avec Motylinski, il sera « *non par ordre alphabétique mais par racine.* » Il termine ainsi sa lettre : « *Merci de la promesse de taire mon nom, c'est une chose à laquelle je tiens extrêmement... Je reste à votre service en tout et pour tout, comme j'étais au service de notre ami.* » Quand il envoie ces

lignes à René Basset le 3 juillet, Charles pense retrouver à In Salah dans quelques mois son « *auxiliaire* » Ben Messis et achever avec lui le travail commencé. Les circonstances ne le permettront pas. Heureusement, un informateur encore plus précieux va lui être bientôt proposé, Ba Hammou, secrétaire de Moussa, qu'il connaît pour avoir déjà répondu à des questions de Motylinski.

Pour la dernière fois du voyage, Charles célèbre la messe au matin du 4 juillet, grâce à la présence des gradés français. Dinaux parti, il prend le 5 juillet la direction de Tit et de Tamanrasset. Désormais, il n'aura un assistant chrétien qu'en de rares occasions : « *Comment ferai-je à Tamanrasset ? C'est au divin Maître à arranger la chose.* » a-t-il écrit le 2 juillet à Mgr Guérin, de ce lieu entre Abalessa et Tit dont on vient de parler. Celui-ci lui avait dit le 15 mars précédent qu'il faisait son possible pour obtenir l'autorisation de célébrer seul, mais sans succès, au point que dans sa lettre suivante du 31 mars, il avait mis Charles devant un choix : ou rester au Hoggar sans messe, ou quitter le Hoggar pour s'installer à proximité d'une garnison française. Mgr Guérin verrait bien qu'il s'établisse dans la maison d'In Salah, d'où il pourrait avoir une action aussi bien en direction des Touaregs qu'en direction de Beni Abbès. Charles, dans cette lettre du 2 juillet où il s'abandonne à la Volonté de Dieu, assure au préfet apostolique responsable de l'évangélisation et de la plantation de l'Église dans ce Sahara, que, lui aussi, il s'est souvent mis devant l'alternative qui lui est exposée, mais il lui affirme maintenant son option : « *aller malgré tout au Hoggar, laissant au bon Dieu le soin de me donner le moyen de célébrer, s'Il le veut, [...] puisque depuis les apôtres, les plus grands saints ont sacrifié en certaines occasions la possibilité de célébrer à des travaux de charité spirituelle, voyages ou autres.* » Et il ajoute même des avantages

à être seul au Hoggar : « *Résider seul dans le pays est bon ; on y a de l'action, même sans faire grand'chose, parce qu'on devient "du pays", on y est si abordable et si "tout petit"*⁶¹ !... »

Charles revient satisfait de cette tournée d'environ quatre mois qui l'a conduit jusque dans l'Adrar des Iforas. Il y a rencontré des Taïtoq et des Kel Ahnet qu'il ne voit pas à Tamanrasset, vivant chez eux le Mystère évangélique de la Visitation, pointe de sa spiritualité missionnaire, faisant, dit-il, « *avec eux, dans la mesure du possible, la petite œuvre d'apprivoisement*⁶². » Il a pu progresser dans l'écoute de la langue et l'apprentissage de son expression orale, et, occasionnellement, il a apporté son concours aux travaux scientifiques de la mission Arnaud-Cortier et à l'exploration menée par le capitaine Dinaux, qui vaudra d'ailleurs à celui-ci en 1908 la Médaille d'or de la Société de Géographie et le Prix Henry-Duveyrier. L'ancien explorateur au Maroc, devenu « le Père de Foucauld », est d'ores et déjà reconnu par tous ces officiers comme le référent principal sur le pays touareg qu'ils étaient venus étudier, et tous louent sa disponibilité pour mettre son savoir au service de la science et de la vérité. Ils reconnaissent aussi en lui un aîné qui les étonne par son courage et sa résistance physique : de Tamanrasset d'où il est parti le 12 septembre 1906 et où il arrive le 6 juillet 1907, il aura été sur les routes pendant près de trois cents jours et aura parcouru, le plus souvent à pied, près de cinq mille kilomètres⁶³ !

1. Lettre à Mgr Guérin, 6 août 1905, in *Correspondances sahariennes*, op. cit., p.366.

2. Des harafîn embauchés construisent la maison, défrichent un jardin à 150 mètres de la maison, au bord de l'oued, et y creusent un puits. Les dimensions et la forme de la maison de Tamanrasset sont à peu près conformes aux plans prévus le 22 juin 1903, quand commencent les projets « *de fonder ailleurs, non des fraternités, mais des abris pour moi seul* ». In *Carnet de Beni Abbès*, p. 72-73.

3. Cf.lettre à Mgr Guérin, 15 septembre 1905, in *Correspondances sahariennes*, op. cit., p. 381.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

au général Lyautey qu'en quelque lieu qu'il y ait une expédition sérieuse, il n'avait qu'à me télégraphier de venir, et j'arriverais immédiatement, en faisant toute la hâte possible. »

Le fruit d'une Retraite

Avant de recruter Ba Hammou, le moment paraît propice pour anticiper, du 31 août au 8 septembre 1907, les exercices spirituels de la retraite annuelle de 1908¹³. Dans la méditation de l'Évangile et dans l'examen de sa vie, Charles entend intérieurement, et une fois de plus, son appel personnel, cette « *vocation spéciale* » telle qu'il l'a exprimée dans son *Règlement*, recueil précieux de sa piété où il a formalisé les découvertes spirituelles faites entre 1898 et 1901 avec, dans leur unité profonde, trois insistances précises : « *imiter Notre Seigneur Jésus Christ dans Sa vie cachée de Nazareth* », pratiquer « *l'adoration du Très Saint-Sacrement* », et vivre cela « *en pays de missions* ». Même si ce *Règlement*, dans ses dispositions pratiques, est depuis des mois considéré comme « *directoire* », il reste, dans ses fondamentaux, l'expression de la Volonté de Jésus sur lui, et, si Dieu le veut, il pourrait de surcroît inspirer et éclairer la route de frères et de sœurs. Avec l'instrument, humainement pauvre et limité, de ce qu'il appelle son *Règlement*, Charles peu à peu va avancer vers le rayonnement, l'influence spirituelle, le charisme, qui est grâce pour l'Église. Sa fidélité à sa propre Vocation deviendra féconde dans le plan de Dieu. Il en est ainsi du chrétien, de la chrétienne qui laisse l'Évangile l'envahir : un jour il devient appelant et attirant...

Cette retraite de 1908 faite en septembre 1907 sera promesse d'avenir. La résolution générale confirme celle des précédentes retraites : en réponse d'amour au Bien-aimé, « *pratiquer complètement, constamment, parfaitement, perpétuellement* » le

Règlement, ce qui implique la décision de se « convertir », et également de « prier et souffrir » pour que d'autres reçoivent cet appel. Un quatrième point est ajouté à cette résolution générale : « prier et souffrir pour la conversion des Infidèles et faire tous autres actes utiles à leur conversion et conformes au Règlement des petits frères du Sacré-Cœur de Jésus. » Et ces « infidèles », il les découvre partout en cette Algérie qu'il vient en un an de parcourir du nord au sud. Dans les lettres qu'il envoie alors, il énumère volontiers des « pays de missions » pour lesquels il demande des prières. Au Frère Augustin par exemple, le 25 juillet 1907, il cite : « les pauvres Touaregs, Marocains, Sahariens, Musulmans de toute couleur », et il y revient le 8 février 1908 : « Priez pour les Touaregs, le Maroc, le Sahara, l'Algérie, pour tous les Musulmans et les infidèles. » Le 2 février 1908, en la fête de la Présentation de Jésus au Temple, jour prévu par le *Règlement* pour l'achèvement de la retraite annuelle des petits frères du Sacré-Cœur et le renouvellement de leurs vœux, il fera une prière d'offrande à Marie et à Joseph : « Offrez-moi spécialement pour tous ceux pour qui il plaît à Jésus que je m'offre spécialement, pour les Algériens, les Marocains, les Sahariens, les Touaregs et les autres que vous savez que Jésus veut¹⁴ ! »

Ce don de sa personne, qui vise « spécialement » les peuples de l'Afrique du Nord et cette sensibilisation « spéciale » à l'évangélisation des infidèles de ces pays qu'il voudra voir se concrétiser en moyens et en actions, sont le fruit de cette retraite, un fruit qui cependant mûrissait depuis quelques mois. Des rencontres et des conversations l'avaient éveillé sur le Maroc, sur l'Algérie, et sur la responsabilité de la France à leur endroit¹⁵ ; elles l'avaient renforcé dans ses intuitions concernant la discrétion, l'incognito des témoins évangéliques,

l'implication des fidèles laïcs dans l'apostolat missionnaire, toutes exigences postulées par les manœuvres politiques du temps et les portes actuellement ouvertes pour l'Évangile au Sahara. Il avait rapporté aussi de ces derniers mois un sens aigu de la nécessaire insertion dans le pays et dans sa culture locale, comme Motylinski s'y était essayé. Plus profondément encore, il avait, de plus en plus forte, la conviction de l'importance de tabernacles d'où l'Eucharistie rayonnerait sur ces régions, et la conviction également de donner la priorité aux « *moyens* » que le Modèle Unique avait, le premier, privilégiés.

Trois lettres missionnaires

Des lettres écrites dans la foulée de cette retraite durant ces mois de désert, trois peuvent être citées, où il propose des « *actes utiles* » pour remplir ce « *devoir strict* » de travailler à la conversion des peuples qui l'entourent, expression de cette responsabilité du prochain qu'enseigne l'Évangile.

La première est pour Mgr Guérin, à qui il écrit le 15 septembre 1907 :

J'ai bien demandé, du premier jour au dernier de la retraite, à Jésus de m'éclairer au sujet des infidèles : ma vocation n'est pas seulement d'être chez eux, mais d'y travailler à leur salut, tout en étant cloîtré. [...] Tant qu'il ne vous est pas possible d'entrer où vous voulez, voiles déployées, il faut y entrer en petit canot, envoyer des Aquila et des Priscille. C'est ce que font les missionnaires en une foule de pays ; c'est ce qu'ont fait les apôtres et leurs successeurs pendant les trois siècles de persécutions. De plus, un tabernacle est une source de grandes grâces dans un pays ; ces « missionnaires à la sainte Priscille », outre les autres biens qu'ils feront, en produiront déjà un immense en multipliant les tabernacles. [...] Faisons tous nos efforts pour la multiplication des tabernacles, c'est Jésus vivant et rayonnant, bien que caché comme à Nazareth... et pour la multiplication des messes, chacune est un nouveau Noël...Voilà ce que montre bien clairement ma

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Déjà le 28 mai 1904 à Tit, lors de la tournée avec Laperrine, il avait employé les mots « *moine missionnaire* » pour dire à Mgr Bonnet qu'il était « *sur les chemins* ». Fixé à Tamanrasset, il insiste maintenant sur sa « *clôture morale* » et se dit « *moine en pays de mission* », définition de son existence qu'il adoptera volontiers. Le 1^{er} juin 1908, il s'approche de sa conception du « *moine missionnaire* » quand il parle, sans employer ces termes, à Mgr Guérin de ses relations locales :

Me sachant toujours ici, on vient me voir, parce qu'on est sûr de me trouver ; on fait ma connaissance peu à peu, dans la mesure qu'on veut, sans qu'on puisse m'accuser d'indiscrétion, puisque je ne sors jamais d'un rayon de cent mètres autour de la chapelle. Je crois que je vois plus de monde ici qu'en circulant. Cette grande discrétion me paraît meilleure dans les commencements. Une fois la connaissance faite avec beaucoup, des tournées seraient assurément utiles, mais est-ce moi que le bon Dieu veut pour cela ? Rien ne l'indique. Ma dernière retraite annuelle m'a poussé au contraire à resserrer ma clôture... Au point de vue des Touaregs, cela n'a fait que du bien³⁴.

Même point de vue le 9 juin 1908, quand il dit au chanoine Caron : « *Dans l'ermitage, c'est la vie cloîtrée, mais comme elle l'est pour le Frère portier chargé de recevoir les personnes et de leur faire du bien si possible. Mais en somme cela n'est rien à côté de ce qu'il faudrait faire : il faudrait non un ouvrier, mais une centaine, avec des ouvrières, et non seulement des ermites, mais aussi et surtout des apôtres, allant et venant, prenant le contact et aussi instruisant.* »

En fait, dans le réel et le quotidien, face aux événements-signes, il est ce qu'il doit être, homme libre comme il est *prêtre libre*, tour à tour *ermite*, *apôtre*, *allant et venant*, *prenant le contact*, *et aussi instruisant*, comme il l'écrit, sans figer ces comportements en quoi que ce soit. Son *Carnet* de 1905-1912

est significatif de cette spiritualité. Commencé un peu avant son installation à Tamanrasset, il l'a utilisé pendant trois ans pour y inscrire ses itinéraires et ses haltes dans le désert, des consignes pour Moussa, des notes religieuses, des prières liées aux fêtes liturgiques, le décompte des messes, et des Varia. À la moitié de l'année 1908, y apparaissent des listes de noms et les mentions des « *visites* » reçues, expressions de son témoignage évangélique d'accueil, de disponibilité, de présence à chacun et à chacune.

Un travail de scientifique et de conseiller

Toute idée de voyage annulée avant celui prévu en octobre 1908 pour être le 21 novembre près de Mgr Guérin, Charles envisage quelques mois de stabilité consacrés au travail avec Ba Hammou. Il a relevé neuf jours de travail avec lui entre le 1^{er} janvier et le 5 février 1908 inclus. Le 18 février, dans une semi-convalescence, il reprend les révisions, sous sa dictée, des textes touaregs, mais l'après-midi seulement, et, pour éviter la fatigue, il n'y passe plus ses nuits.

Un mois plus tard, Ba Hammou part à Abalessa pour les récoltes, et le travail avec lui ne recommencera que le 17 juin, selon le rythme déjà établi : chaque jour, sauf le dimanche qui est chômé, de cinq heures à midi, et de quinze heures à dix-neuf heures. Même en l'absence du « *réviseur* », l'étude de la langue se poursuit. Le 29 mai 1908, Charles peut annoncer à René Basset : « *En ce moment, j'ai 190 poésies traduites et prêtes à être publiées. Ba Hammou revient dans quelques jours ; nous nous remettons avec acharnement à traduire celles qui restent. Il y en aura en tout entre 300 et 400.* » Il profite des révisions en cours pour rédiger des fiches selon les racines, et au lieu du lexique touareg-français prévu « à l'usage des Compagnies

sahariennes », il s'oriente vers un dictionnaire à deux niveaux : un premier dictionnaire abrégé pour les gradés français, et un second, plus complet, comportant exemples et locutions pris dans les textes en prose et dans les poésies. Il veut aussi composer un dictionnaire des noms propres dont il sent l'utilité, et en même temps avancer dans la grammaire. Il espérait finir ce vaste chantier pour la fin de l'année 1908 et ne plus avoir ensuite sur sa table de travail que l'amélioration des traductions des Saintes Écritures. Mais écrivant à Sigonney le 29 novembre 1908, il constate : « *J'ai fini la traduction des poésies ; dans 5 ou 6 jours j'aurai fini ma tâche de cette année. L'été prochain, je tâcherai d'achever le lexique*³⁵. »

Cette tâche, en réalité bien plus large que celle commencée depuis ses premiers essais à Akabli en 1904, est dans son esprit une affaire de trente ans, car en plus de l'Ahaggar, les autres dialectes touaregs ont aussi leurs poèmes et leurs textes oraux à collecter et à traduire, avec des mots nouveaux pour les dictionnaires, et des règles nouvelles pour la grammaire, à quoi s'ajoutent inscriptions et dessins rupestres à relever partout : vaste programme qu'il détaille le 29 mai 1908 à René Basset. Il l'invite à proposer ce travail à son ancien élève Louis Mercier, qui après avoir étudié la langue berbère vient de se pencher récemment sur l'arabe usuel du Sud-Oranais. Et le lendemain 30 mai, dans une longue lettre à Mercier, attaché à la Légation de Tanger, il lui recopie ce programme, et termine ainsi : « *C'est trente ans en tout, toute la vie d'un homme.* » En leur disant à l'un et à l'autre que le colonel Laperrine et le capitaine Niéger d'In Salah sont au courant de ses pensées, il leur présente « l'instruction et l'éducation » comme prioritaires : « *Ce serait une œuvre humanitaire, civilisatrice, excellente et d'autant plus désirable qu'elle produirait les plus beaux fruits, que de*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nom de Motylinski soit le seul mentionné dans leur publication et lui aurait redit ce qu'il lui écrivait le 15 janvier 1908 : « *Pardonnez-moi, si cher, si vénéré, bien-aimé Père, de revenir là-dessus : moine, mort au monde, je tiens à l'être complètement*⁵². »

Il profite de ces jours à Maison-Carrée pour revoir son ami Lacroix. Etant à Alger, il se rend aussi chez René Basset avec qui il est en relation depuis deux ans, par courrier seulement. On évoque ensemble le regretté Motylinski et ses projets de publication ; on prévoit la suite de l'édition des travaux du disparu, dont Charles précise : « *C'est à lui, c'est sa propriété*⁵³ » ; on discute détails techniques sur les conjugaisons des verbes, sur le système d'écriture ; on échange sur un projet émis par Charles de voir dès que possible au Sahara un jeune savant linguiste et ethnologue enquêtant sur les dialectes touaregs, sur l'histoire des tribus, sur les dessins rupestres, les tombeaux, et autres traces du passé..., et faisant en même temps fonction d'instituteur. Louis Mercier a été contacté dans ce but, à la fois par Charles et par Basset, mais sa réponse n'est pas encore connue ; un autre élève de Basset nommé Samuel Biarnay est cité, auquel une lettre va être envoyée. Cette première rencontre avec le Directeur de l'École supérieure des Lettres d'Alger est aussi l'occasion pour Charles d'apprendre qu'ils sont compatriotes lorrains. Leur entretien de février 1909 va générer entre eux des échanges plus personnels et pleins d'amitié.

Le départ du bateau pour Marseille est fixé au mardi 16 février 1909. Par suite de mauvaise mer, le bateau va prendre du retard, si bien que le lendemain, Charles, aussitôt débarqué, ira « *droit à la gare* », pour avoir le train pour Paris. Il commence ainsi son vrai premier séjour en France depuis son entrée à la Trappe : en 1900-1901, venu pour ses ordinations, il était allé

une semaine chez sa sœur et n'avait eu à Notre-Dame des Neiges qu'un minimum de contacts ; le séjour de 1909 est au contraire plein de rencontres...

À Paris

Arrivé à Paris le jeudi 18 février 1909 en fin d'après-midi, il est reçu pour tout son séjour parisien chez sa cousine Marie de Bondy qui habite depuis une dizaine d'années au 10 avenue Percier. Il retrouve dix-neuf ans après les adieux de la rue d'Anjou celle qu'il appelle « *ma si chère mère* » et dont il se dit le « *fils aîné* », mais l'enfant caché qui cherchait son vrai souffle est maintenant pleinement vivant, et la relation à cette *mère*, ici bien concrète, n'a plus rien d'imaginaire⁵⁴. Les enfants et petits-enfants de Marie de Bondy sont là pour l'accueillir : Robert, encore célibataire, Magdeleine, mère des deux petits Marie et Henri, et le mari de celle-ci, Palamède de Forbin, qu'il n'avait encore jamais rencontré. Le lendemain 19, il s'empresse aussi de rencontrer sa cousine Catherine de Flavigny et son cousin Louis de Foucauld, dont il ne connaît encore ni l'épouse Élisabeth, ni leurs trois jeunes garçons, Armand, Jean, son filleul, et Henri.

Le 19 février, après la messe à Saint-Augustin⁵⁵, qui pour sa cousine Marie est la première messe de son « jeune frère », prêtre depuis bientôt huit ans, Charles va saluer l'abbé Huvelin, à qui il a fait transmettre les dates de son séjour à Paris. Depuis la visite du 17 août 1900, la santé de son directeur spirituel s'est dégradée. Mais ce retour près de lui est « *un bien incomparable, celui de vous revoir et de trouver auprès de vous force, confiance et direction* » lui dira-t-il le 4 décembre suivant. Les conseils qu'il reçoit et qu'il résume dans son *Carnet*, sont avant tout invitation à la « reconnaissance » pour ce début de présence chrétienne chez les Touaregs, et à la « confiance » pour la suite.

Questionné sur des points concrets, l'abbé est d'avis qu'il essaie de s'implanter en plusieurs lieux pour multiplier les contacts et faire des aumônes, y rendre même des services en météorologie si c'est utile aux scientifiques d'Alger et aux militaires. Charles va donc repartir avec ces consignes : ne pas abandonner Beni Abbès, tenir ce qui prend racine à Tamanrasset, et tenter une installation à l'Asekrem, selon la suggestion de Laperrine, au centre de ces vallées que Motylinski en 1906 a vu verdoyantes et habitées, et une autre dans l'Adrar des Iforas⁵⁶ parcouru en 1904, en 1905, en 1907 ; adapter le régime spirituel en fonction de la situation, récitant le Rosaire au lieu du Bréviaire ; et, puisque la Bénédiction du Saint-Sacrement ne peut avoir lieu, être soi-même « l'ostensoir » qui fait voir Jésus ; pratiquer « l'apostolat de la bonté », et « être assez bon pour qu'on dise : Si tel est le serviteur, comment donc est le Maître ! ». L'abbé Huvelin soutient aussi sa recherche d'un ou plusieurs compagnons, vivant de la même vie que la sienne avec un régime eucharistique plénier ; il admet aussi ses deux idées, celle de conduire en France des touaregs bien disposés et capables d'influencer leur milieu à leur retour et celle de voir dans ces pays reculés des prêtres missionnaires incognito passant pour « cultivateurs, commerçants, savants, etc. » Charles présente enfin à son directeur spirituel le cahier où, à la Pentecôte 1908, il a écrit les quatre-vingt-quatorze pages des *Statuts de l'Union des frères et sœurs du Sacré-Cœur de Jésus* pour sensibiliser les chrétiens de France et susciter des vocations de laïcs acceptant de s'installer chez ces peuples pour les faire progresser et y donner un témoignage chrétien. Ce projet est approuvé par l'abbé Huvelin qui lui conseille de présenter à Mgr Bonnet ce « plan de société de Frères et Sœurs du Sacré-Cœur ».

Charles a aussi de longs entretiens avec sa cousine Catherine

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Reprise de la petite « œuvre » de Beni Abbès

Le samedi 27 mars 1909, le voici à destination, salué par les militaires de la garnison, et par des pauvres du village contents de le revoir après deux ans d'absence. Il va rester à la Fraternité de Beni Abbès presque un mois, et partira pour le Hoggar le 24 avril.

Le lendemain de son arrivée, dimanche de la Passion et début du temps pour faire ses Pâques, des gradés se font photographier à la sortie de la messe autour du marabout, dont ils avaient souvent parlé sans l'avoir encore vu. Quant à lui, il a trouvé les lieux en bon état, mais il dit à sa cousine qu'il lui faut cependant nettoyer « *chapelle et locaux vides depuis plus de deux ans.* » Satisfait de son jardinier Mohammed ben Hamed ben Mourzouk, embauché au prix de quinze francs par mois payables au Bureau arabe, il signe le 29 mars un écrit établissant qu'en son absence le jardinier gardera fruits et légumes en pleine propriété, sauf la moitié des dattes, tandis que, lui présent, il faudra faire deux parts égales, une pour lui et une pour le jardinier⁶⁵.

Le jour des Rameaux, le 4 avril 1909, il note dans son *Carnet* : « *Institué un chapelet à 7 degrés, dit "chapelet de l'amour"* ». Sur les grains d'un chapelet sont proposées de cinquante à trois cent cinquante invocations journalières, qui expriment l'amour de Dieu et du prochain, avec certaines tirées du *Notre Père*. Le petit catéchisme de religion naturelle français-kabyle que Mgr Guérin lui a envoyé autrefois et qu'il peut consulter dans sa bibliothèque de Beni Abbès lui en aurait-il donné l'idée ? Dans ses résolutions de retraite 1909, il écrira : « *Faire mon possible pour la conversion des infidèles : les préparer à entrer dans le corps de l'Église en les faisant entrer dans son âme par l'amour de Dieu ; leur faire prendre l'habitude des actes de*

charité parfaite, de conformité à la volonté de Dieu par amour ; répandre parmi eux “le chapelet de la charité”⁶⁶. » Le 17 avril, il est là pour le décès de Marie, l’aveugle baptisée le 5 mai 1903 et demeurée attachée à la Fraternité et à son marabout. Le dimanche 18 avril 1909, dans ce coin perdu du désert algéro-marocain, avec les Français de la garnison, il tient à fêter l’événement national de la béatification de Jeanne d’Arc. Il quittera son ermitage le samedi 24 avril 1909, et n’y reviendra qu’en février et mars 1911 pour deux très brefs passages lors d’un second voyage en France.

Vers Tamanrasset

L’itinéraire pour gagner Adrar, puis In Salah, lui est désormais familier, et la « *bonne réception* », et souvent la « *très bonne réception* », dans les haltes successives, sont pour lui des signes que la méthode missionnaire faite d’amitié, de proximité, de relations d’humanité est pertinente. À Mgr Guérin le 30 juillet 1909, il résume ainsi cette méthode : « *instruire, comme Notre Seigneur à Nazareth, par l’exemple et les conversations quotidiennes, afin d’amener peu à peu les âmes à un autre enseignement*⁶⁷. » Et le 2 février 1910, il écrira au P. Voillard : « *Si peu de chose que soit un passage rapide, ce peu vaut mieux que rien : il habitue les habitants à la vue des prêtres et par quelques aumônes, des remèdes, des causeries, leur apprend à voir en eux des amis.* » Il reste une douzaine de jours à In Salah dans son pied-à-terre acheté en 1907. Ni le colonel Laperrine parti en mission à Gao et à Niamey, ni le capitaine Niéger qui est dans l’Ajjer, ni le lieutenant de Saint-Léger adjoint du colonel, ne se trouvent alors à In Salah, mais Charles est reçu avec joie par les officiers présents, dont le lieutenant Dépommier qui vient d’être affecté aux Affaires indigènes et qu’il verra souvent

dans le Hoggar.

Ayant, enfin, guides et chameaux, qui ont été difficiles à trouver, il part le 22 mai 1909 pour Tamanrasset. Pendant ces journées de désert, il achève sa retraite annuelle commencée avant Noël précédent. Ses cinq résolutions⁶⁸ commencent par ce désir qui est sien depuis sa conversion : « *penser, parler, agir comme Jésus ferait à ma place* » et se terminent par la détermination, indiquée ci-dessus, de « *faire mon possible pour la conversion des infidèles.* » Il reprend aussi la résolution permanente concernant l'observation fidèle de son *Règlement* « *reconnu par tant de retraites la volonté de Jésus pour moi* », même si la lettre du *Règlement* bouge selon les événements, expressions de la volonté de Jésus au moment présent. Enfin, il se dit décidé à « *faire son possible* » pour voir arriver un jour des petits frères et des petites sœurs, et pour établir cette Association dont il a eu l'intuition dans sa retraite de 1908 et qui a été un de ses soucis pendant son voyage en France...

Parti le jour de Noël précédent, il est de retour à Tamanrasset le 11 juin 1909. Ce voyage sans fatigue et cette arrivée en parfaite santé lui fait lancer un « *Deo gratias !* », d'autant plus que l'ermitage est resté en bon état, que ses voisins touaregs et même les haratîn – à son étonnement ! – le reçoivent très bien, et que la pluie, attendue depuis trois ans et demi, a commencé à tomber, permettant une reprise de la végétation qui va profiter aux gens et aux bêtes.

Des projets et des recherches en veille

Dans ses entretiens en France et à Maison-Carrée sur les progrès de l'Évangile au Sahara, en Algérie, dans les colonies, Charles a pu faire connaître ses convictions et ses intuitions,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

environ deux francs par jour tout au long de l'année 1910.

Liens et relations

Le 21 août 1909, remontant du Soudan, le colonel arrive à Tamanrasset, avec le lieutenant Saint-Léger, son adjoint qui repartira dix jours plus tard. Laperrine, lui, va rester dans le Hoggar jusqu'au 12 septembre, d'abord à Tamanrasset près de son ami Foucauld, puis ensemble, ils se rendront à Tarhaouhaout où Charles visite pour la première fois le fort Motylinski. Laperrine remonte ensuite vers le nord jusqu'à Idelès. Heureux de pouvoir circuler ainsi dans le pays, Charles n'hésite pas à répondre à son invitation : « *Il m'a offert de l'accompagner et j'ai cru devoir accepter, car c'est une occasion de voir beaucoup de monde* » dira-t-il à Mgr Guérin le 8 septembre 1909. Par cette tournée jusqu'à Idelès, il boucle ainsi son tour de la Koudia, puisqu'en 1904 avec le détachement Roussel venant du nord il avait déjà séjourné en ce lieu du 29 juillet au 1^{er} août². Après Idelès, Laperrine prend la direction d'In Salah, tandis que Charles, aidé d'un guide touareg, regagne Tamanrasset en pénétrant la montagne du nord au sud. Son objectif durant la traversée du massif est de se rendre compte de l'endroit le plus convenable pour l'ermitage dont il a parlé à l'abbé Huvelin et qu'il veut bâtir dans la Koudia. Il passe donc voir les sites que Motylinski lui a signalés en septembre 1906³, et aussi cet Asekrem vanté par Laperrine en juillet 1908⁴. Le 15 septembre 1909, jour de son 51^e anniversaire, Charles met le pied sur ce plateau central de l'Asekrem. Il est subjugué par la beauté et l'immensité du panorama⁵...

Quelques semaines après son retour dans son ermitage, il prend à nouveau la piste qui le mène à Tarhaouhaout, et il le fera

plusieurs fois en octobre 1909 pour visiter un militaire français, ouvrier menuisier de l'équipe travaillant à la construction du fort, qui se meurt de la poitrine. Il y restera trois jours à la fin du mois pour pouvoir l'assister, mais sera à Tamanrasset quand il apprendra sa mort. Pendant son séjour au fort Motylinski, où est aussi présent le capitaine Niéger, Charles choisit tout naturellement le plateau de l'Asekrem pour y fixer son second ermitage du Hoggar, et en trace l'ébauche avec les maçons qui achèvent le fort. Dans sa lettre datée du 31 octobre 1909, où il demande à sa cousine Marie la somme de mille francs pour cette construction, il ajoute un autre projet :

De plus, je fais refaire mon ermitage de Tamanrasset, de manière à pouvoir y recevoir un compagnon. La difficulté de construire est extrême, faute d'ouvriers ; en ce moment, de bons amis m'offrent, et de me prêter les ouvriers, et de surveiller le travail. C'est une occasion qui ne se représentera peut-être pas et dont je crois bien de profiter.

La construction de l'ermitage de l'Asekrem commencera effectivement en mai 1910. Comme il faut aller chercher au loin l'eau nécessaire pour cimenter les pierres, les travaux de cette maison en montagne prendront plus de temps que prévu, et la facture totale sera de mille huit cents francs, ce qui dépasse le budget et le fait hésiter à réaliser le chantier qu'il souhaitait entreprendre dans son ermitage de Tamanrasset. Cette habitation de 1905, déjà allongée en 1907, au point que l'intérieur ressemble, pour Laperrine, à une coursive de *frégate*⁶, aurait besoin d'être augmentée encore en longueur, et en hauteur également. Les ouvriers étant là, il décide cependant, avec les deux cent cinquante francs reçus de sa cousine et de son beau-frère, de la faire rehausser d'un mètre et de la porter à six mètres de long.

Dans les derniers mois de 1909, et cela va se poursuivre en 1910, les militaires se succèdent chez celui qu'ils nomment « le Père de Foucauld » ou « le marabout ». Charles en parle à Marie de Bondy le 1^{er} janvier 1910 :

En ce moment, j'ai constamment des visites de Français : le capitaine Niéger (mon très bon ami) est dans le pays et vient me voir à tout moment ; le médecin militaire, un protestant fort bien, passe des semaines ici ; j'ai depuis dix jours ici [Mostefa] un jeune musulman naturalisé français et élevé à l'européenne qui est secrétaire au Bureau arabe et qui est très bien. J'attends Laperrine dans deux ou trois mois. Ces visites ne changent rien à ma vie mais vous voyez que je suis loin d'être isolé.

Passent en effet tour à tour à Tamanrasset, en plus des gradés Désiré et Pietri qui dirigent les constructions, le capitaine Niéger d'In Salah en mission de trois mois dans le Hoggar, le lieutenant de Saint-Léger, le lieutenant Sigonney qui rayonne autour de Fort Motylinski, le médecin militaire Hérisson nouvellement nommé, à qui Laperrine a donné comme consigne de se former auprès du Père de Foucauld⁷. Le 12 mars 1910, Laperrine en tournée d'inspection dans son commandement, passe quelques jours à Tamanrasset. Le 27 mars 1910, Charles va célébrer la messe pour les cinq catholiques de Fort Motylinski, dont l'un fait ses Pâques le lendemain, puis, désireux de visiter des campements qu'il ne connaît pas encore, il part le 4 avril pour rejoindre Laperrine qui se dirige vers Fort Polignac. Ensemble, ils montent vers le nord-est, jusqu'au confluent des oueds Ouadenki et Emerri, à un endroit convenu où ont été convoqués par Moussa pour le 13 avril des représentants des tribus. Lors du défilé à huit heures du matin devant Laperrine et ses officiers, de cinq cents Touaregs sur leur méhari, Charles est présent, puis il prend, au besoin, le relais de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

par Mgr Guérin, « *très estimé et aimé par lui* », satisfait Charles et il l'écrit à sa cousine. En août 1908, il l'avait remercié de l'envoi de la première partie d'un ouvrage intitulé *Théologie de l'Islam...* Durant leurs entretiens à Maison-Carrée, le nouveau responsable de la mission au Sahara renouvelle au *prêtre libre* de Beni Abbès et de Tamanrasset les facultés liturgiques et canoniques accordées jusqu'ici, et prévoit avec lui une rencontre annuelle et une lettre mensuelle. Pour ce qui concerne l'avenir, et le ou les compagnons souhaités, le préfet apostolique dit qu'il y pensera « dans sa tournée des grands séminaires de France en 1912 », et donne le conseil de « n'accepter que des compagnons prêtres très pieux d'au moins 40 ans ». Les candidats devront s'adresser au Père Préfet et faire un stage dans les postes des Pères blancs de Kabylie avant d'obtenir la permission de vivre au Hoggar²². À Charles qui le met au courant de son projet d'une association pour laquelle des démarches ont pu être faites à Rome par Mgr Guérin en vue d'une autorisation, le nouveau préfet, Mgr Bardou, assure qu'il va s'occuper de cette présentation à Rome, tandis que lui-même continue à chercher un prêtre qui prenne l'affaire en main et puisse donner vie à ce projet, comme le lui a conseillé Mgr Bonnet.

Arrivé à Maison-Carrée le samedi soir 11 février, Charles en repartira le jeudi 16, jour du bateau pour la France. L'une de ses visites à Alger sera pour la veuve de son cher camarade de promotion décédé en mars dernier. En souvenir de son mari, Madame Lacroix offre au Père de Foucauld les deux volumes du *Dictionnaire* de Cid Kaoui²³ qu'elle déposera chez M. René Basset, pour qu'il les trouve à son retour de France. Durant ce séjour chez les Pères blancs, Charles peut organiser ses allées et venues en France et annoncer son programme à sa famille, à Mgr Bonnet, à l'Abbé de Notre-Dame des Neiges, à Louis

Massignon, à d'autres personnes encore... Comme il prévoit de repasser à Beni Abbès d'où il est parti rapidement à l'aller, et comme il veut être à In Salah pour Pâques et à Tamanrasset au début du mois de mai, il sera obligé de faire une tournée rapide en France pour ne pas allonger son absence. Il traversera le pays, selon ses termes, « à toute vapeur », et souvent de nuit. Ce second voyage durera vingt-sept jours, du 17 février au 15 mars 1911.

Séjour en France

Débarqué à Marseille le 17 février à quinze heures, Charles passe à la procure des Pères blancs, et y attend le train qui l'emmènera à Viviers le lendemain à six heures du matin.

La visite à l'évêque de Viviers, son évêque, n'est pas de pure et simple déférence. Depuis ses ordinations, mais surtout depuis la journée du 28 février 1909, où il a reçu des encouragements paternels et des directives précises, Charles vénère tout particulièrement la figure de Mgr Bonnet, qui n'est pas sans lui rappeler celle, admirée entre toutes, de son « père », l'abbé Huvelin. Dans ce qu'il va noter de la rencontre avec Mgr Bonnet en 1911 reviendront ces deux mots : « *Confiance et espérance* », qui répètent les derniers conseils spirituels reçus de son cher défunt, et qu'il a transmis à Massignon le 31 août 1910. Les sujets abordés durant la journée du samedi 18 février 1911 furent la reprise de ceux de 1909. Les *Statuts de l'Union des Frères et Sœurs du Sacré-Cœur*, imprimés en 1909 sous une forme plus brève, le texte long devenant *Directoire*, sont disponibles, mais ne pourront être diffusés qu'après la réponse de Rome à la demande d'autorisation préalable. Le prêtre qui s'occuperait de faire les démarches en France n'est pas trouvé, et

le présent voyage est entrepris pour le découvrir. Et un compagnon est toujours souhaité pour de nombreuses raisons : récitation à deux de l'Office divin, possibilité de garder la Sainte Réserve, prière apostolique, surtout « *tant de bien à faire !* », et enfin, assurance d'un successeur pour prolonger l'œuvre commencée. Il est convenu avec Mgr Bonnet que Charles repassera à Viviers en fin de séjour, pour en reparler.

Entre Viviers et Notre-Dame des Neiges, Charles s'arrête à Nîmes pour entrer en contact avec l'abbé André Veyras, trente-deux ans, professeur de philosophie au Grand séminaire depuis 1903, auquel il a écrit plusieurs fois. Grâce à lui, sans l'avoir rencontré, il connaît la fondation par l'abbé Crozier de *La Famille intime du Cœur de Jésus*, il a lu *Excelsior* auquel il a adhéré par vœux privés à Noël 1903, et il est entré en relations épistolaires avec Suzanne Perret, membre de cette *Famille intime*. En décembre 1905, il avait envoyé un appel à ce « frère en Jésus » : « *Je voudrais que Jésus vous fasse signe de venir me rejoindre* », mais la lettre, confiée à l'abbé Huvelin pour que celui-ci la lise avant de la faire suivre, était restée dans les tiroirs de ce dernier avec toute la correspondance reçue de Charles. Cette lettre à Veyras était pour « *une âme-sœur* », avertie ainsi : si elle est « *attirée par Jésus à la retraite, la retraite ici sera profonde* » ; si elle est « *appelée à l'apostolat, il y a un immense apostolat à faire, peu de paroles, surtout d'exemples et d'œuvres : nous faire estimer et aimer, montrer dans notre vie ce qu'est le christianisme, apprivoiser des âmes pleines de préjugés, de défiance, et les amener peu à peu, insensiblement et par l'amour.* » À Nîmes, la conversation du dimanche 19 février 1911 fut un développement des idées de 1905 enrichies de l'expérience de plusieurs années au milieu des Touaregs. L'abbé Veyras aura-t-il répercuté auprès des séminaristes ces accents venant du Sahara, propres à éveiller des vocations pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vocation ! Il est tout à fait des nôtres, et vit entièrement d'*Excelsior*. Vous serez en relations avec lui. Vous lui écrirez au tarif français, de ma part, à : M. Charles de Foucauld à Insalah, via Biskra-Ouargla (Algérie). Vous lui direz que je vais mieux, mais que Suzanne Perret, sa première correspondante, ne va guère bien. Je le connais par l'abbé Veyras de Nîmes. Vous lui demanderez des détails sur sa vie quotidienne au milieu des Touaregs. Vous lui parlerez surtout de l'amour de Jésus, du Règne du Sacré-Cœur, et vous lui ferez part de nos trésors. Il est déjà très haut.

Pour l'aider encore, le P. Crozier va inviter Joseph Hours, un laïc très actif dans l'Église, à échanger avec Charles sur les questions missionnaires d'actualité. Lors de cette première entrevue, Charles sera-t-il allé jusqu'à demander au P. Crozier de se charger à sa place de l'établissement de la confrérie ? Cette demande viendra plutôt dans une lettre postérieure, ou lors des visites de 1913, mais le P. Crozier se récusera, dira Charles, « *à cause de son âge et de ses infirmités* ». Ce premier entretien terminé, Charles salue l'abbé Raphanël, le premier aumônier des *Lazaristes*, passe un temps de prière à la chapelle du Pensionnat, puis est invité à la table de l'aumônerie. Et à midi vingt, il est de nouveau dans le train : il veut, avant de regagner le Sahara, faire le point avec Mgr Bonnet.

Ce mardi 14 mars 1911, arrivé à Viviers à dix-sept heures trente, il en repart à vingt heures trente : à peine trois heures pour parler à son évêque des rencontres qu'il a pu faire, mais trois heures importantes. Déjà le 1^{er} octobre 1910, il avait avoué à sa cousine Marie de Bondy qui, elle aussi, n'avait plus l'aide de son père spirituel : « *La seule personne en qui j'ai pleine confiance est mon évêque, Mgr Bonnet, mais malgré son extrême bonté, je ne puis m'adresser à lui pour toute chose.* » Le 16 juin 1911 après ses visites à Viviers, il pourra lui préciser :

Pour les choses tout à fait graves, je demande à Mgr Bonnet, mon évêque, d'avoir la grande bonté de m'indiquer le chemin ; pour les autres, je m'adresse au R.P. Voillard (PP. blancs) ; je me rends bien compte que dans toutes les choses soumises à leur décision, ils ont fait exactement la réponse qu'aurait faite notre père. « Qui vous écoute, M'écoute » a dit Notre Seigneur aux apôtres : c'est Lui qui parle par les bouches autorisées aux âmes de bonne volonté.

Pour ce qui est du lancement de la confrérie, rien de plus à signaler à Mgr Bonnet depuis sa visite du 18 février, puisque le nouveau préfet apostolique va soumettre le projet à Rome pour autorisation, et que, d'autre part, personne ne s'est proposé pour une prise en charge effective en France. Quant aux *compagnons*, qui doivent être, selon les conditions du préfet apostolique et les conseils des Pères blancs, « des prêtres très pieux d'au moins 40 ans », rien ne paraît clair pour le moment. Les prêtres qui pourraient éventuellement être intéressés n'ont pas encore l'âge requis – Veyras a trente-deux ans, Pel trente-trois – et des éclaircissements sont à fournir, comme va les lui demander, de Notre-Dame-des-Neiges, le P. Antonin pour lui-même ou pour d'autres. Même si aucun candidat n'est sur les rangs, surtout depuis les conditions mises par les Pères blancs, le sujet est abordé. Mgr Bonnet verrait, pour l'organisation de cette éventuelle petite équipe de prêtres « moines missionnaires », un temps d'« expérience et d'essai » d'abord, et ce qu'il faudra établir sera « montré alors » : ce pourrait être, comme Charles en rêve, une forme de vie religieuse à vœux solennels sous la Règle de Saint Augustin avec des constitutions et un règlement, d'abord provisoires, puis soumis à Rome. À cela, Mgr Bonnet ajoute qu'il ne faudra pas « régler » dans les détails les questions de pauvreté et de pénitence, mais y suffiront des prescriptions générales vivables par tous les membres du groupe. Charles, dans son *Carnet*, mettra en conclusion des conseils

reçus : « *Prier et souffrir : ce sont les deux moyens d'obtenir*³¹. »

Après cette courte visite à Viviers, Charles prend un nouveau train de nuit pour Marseille. À six heures du matin, il se rend à la procure des Pères blancs, où il célèbre la messe. Dans la matinée du mercredi 15 mars, il a rendez-vous avec le commandant Dinaux, un officier qu'il estime beaucoup depuis les tournées faites avec lui chez les Touaregs en 1905 et en 1907. À la fin de 1907, Dinaux a quitté son commandement de l'Annexe du Tidikelt pour une affectation en France, mais Charles, toujours en relation avec lui, et également Laperrine, aimeraient bien le voir à nouveau au Sahara, promu au poste de commandant militaire du territoire des Oasis... Le télégramme de la naissance attendue chez les Forbin n'étant pas arrivé et l'aller-retour à Paris n'ayant pas lieu d'être, l'embarquement se fait à treize heures, pour une arrivée à Alger le jeudi 16 mars 1911 avant midi.

Retour au Hoggar

Le retour au Hoggar va être effectué en un minimum de temps. À Maison-Carrée, Charles demande au Père Voillard d'être son directeur spirituel, et aussi d'être le remplaçant de Mgr Guérin pour les intentions de messes, les envois d'argent, les commandes diverses... À Alger le samedi 18 mars, il est à midi l'invité de René Basset, et il va ensuite chez Cauvet pour lui transmettre le salut de Laperrine. Ce commandant à la retraite pour raison de santé, très lié à Laperrine, très versé sur ce qui touche le Sahara depuis son temps de commandement à In Salah, sera, après Lacroix, un bon relais pour sonder les dispositions des états-majors.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chargée d'étudier le tracé du Transsaharien devait passer prochainement à Silet en bordure du Hoggar, se dirigeant vers Agadès au Niger, nouvelle qui le réjouit, et d'autant plus que la mission doit être conduite par son ami Niéger. Il est satisfait encore de savoir que l'oasis de Djanet, dans les Ajjer, est occupée par la France depuis le 27 novembre 1911 grâce au capitaine Charlet. Cette région à l'est du Hoggar sera bientôt étudiée par le lieutenant Gardel qui passe en juillet 1912 à Tamanrasset et avec lequel Charles se sent de suite en plein accord, voyant en lui ce jeune chercheur qu'il souhaitait attirer chez les Touaregs pour une enquête scientifique pluridisciplinaire⁹.

Plusieurs allées et venues vont en 1912 s'insérer dans l'emploi du temps tel qu'il vient de l'organiser dans la note signalée au 21 décembre 1911. Il est d'abord à Fort Motylinski le 2 janvier 1912, appelé par le sous-officier chef de poste pour soigner Belaïd blessé accidentellement¹⁰. À la mi-février, il va chercher à l'Asekrem, sans s'y attarder, le baromètre à mercure et les enregistreurs de pression atmosphérique et de température, laissés en vue de séjours futurs, pour pouvoir réaliser à Tamanrasset des observations météorologiques utiles à Niéger et aux membres de la mission du Transsaharien. À partir du 3 mai 1912, quelques membres de cette mission, dont le géologue Chudeau, puis le lieutenant Duclos chargé de l'escorte, font les cent kilomètres qui séparent Silet de Tamanrasset afin d'y saluer « le Révérend Père de Foucauld ». Le 9 mai (*cf. photo 25*), celui-ci se rend avec eux à Silet pour vivre quelques heures en compagnie des ingénieurs et des militaires de la mission, dont Niéger qui n'avait pu s'en éloigner. Revenu dans son ermitage, et écrivant à sa cousine le 16 mai 1912 en la fête de l'Ascension, il fait cette remarque : « *Ce temps a été loin d'être perdu...mais*

c'est 15 jours de perdus pour le lexique, et je voudrais en finir avec tous ces travaux ! »

Tandis que s'éloigne la possible visite, à l'Asekrem ou à Tamanrasset, de Louis Massignon, retenu à Paris par sa thèse et au Caire par des conférences, un autre visiteur est attendu et espéré, en la personne d'un polonais du nom de Lutoslawski, qui après un séjour en Suisse, s'était fixé à Tlemcen dans l'Oranais. De Tlemcen, il était descendu jusqu'à Beni Ounif avec le projet de traverser le Sahara jusqu'au Soudan. Le capitaine Pariel de Beni Ounif le signale à Charles, qui est ravi d'accueillir ce voyageur présenté par Pariel comme « philosophe, très bon catholique et très distingué », ce que Charles s'empresse de répéter le 16 février 1912 à sa cousine. Mais, de Madrid où il vient d'arriver en avril 1912, M. Lutoslawski fait savoir qu'il ne pense entreprendre ce voyage qu'en novembre... Le contact épistolaire cependant établi, Charles apprend ainsi qu'un courant d'immigration polonaise vers l'Algérie pourrait peut-être s'organiser. Des lettres se succèdent pour répondre à des questions sur les conditions de vie de ces familles venant de la Pologne chrétienne jusque dans le Sahara, mais pour mieux étudier ce projet, Charles lui annonce qu'à l'occasion de son voyage prochain en France, il cherchera à le rencontrer.

Des idées pour l'administration du Sahara

Depuis le retour dans son ermitage de Tamanrasset pour y fêter Noël, Charles laisse entendre un malaise qu'il manifeste à travers des appréciations, ou des allusions à « *notre mauvaise administration* ». Pour comprendre, il faut tenir compte de son histoire saharienne récente : en 1910, au moins dans la première moitié de l'année, le colonel Laperrine est encore sur place avec

un style de commandement et une présence qui font l'admiration de son ami Foucauld ; dans les premiers mois de 1911, Charles n'est plus au Hoggar mais en voyage, et peu après, il est au travail sur le plateau de l'Asekrem dans un relatif isolement par rapport aux réalités sociales locales. Il ne replonge vraiment dans le quotidien de Tamanrasset qu'avec l'année 1912.

Il perçoit alors, et de plus en plus vivement au long des semaines et des mois, des dysfonctionnements à tous les niveaux de l'administration, nécessitant à l'évidence une réorganisation urgente du Sahara central, ainsi qu'une redistribution des responsabilités au plus près des besoins de la population. Il constate près de lui, par exemple, que le lieutenant Dépommier, officiellement en charge du secteur à Fort Motylinski est la plupart du temps au loin dans les Ajjer ou dans l'Adrar, tandis que sur place le sous-officier, « *tyrannique* », n'est en rien l'homme de la situation. Plus loin, dans la vaste Annexe du Tidikelt, il déplore une absence d'autorité, et chez certains chefs, des comportements qu'il juge indignes de représentants de la puissance coloniale. Cet état de fait, qui le rend « *triste et humilié* », a comme conséquence de le mettre beaucoup plus qu'auparavant au cœur de la vie sociale, et il se voit obligé d'entrer, en de nombreuses circonstances, dans les détails de la vie profane¹¹. Il s'engage dans ce rôle de relais, avec toute son ardeur naturelle, avec ce zèle dont il avait fait preuve à Beni Abbès quand il découvrait le maintien de l'esclavage dans une zone sous la loi française.

Le 25 janvier 1912, il expose ses idées à Laperrine :

Plus je vais, plus je crois que, même du vivant de Moussa, celui-ci ne peut rester notre seul intermédiaire avec les imrads [les plébéiens]. Il faut que les chefs des tribus aient avec l'officier de Motylinski le contact direct et reçoivent directement ses ordres ; sans cela, rien ne se fait.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aux membres de l'Association des Frères et Sœurs du Sacré-Cœur de Jésus :

*C'est aux fidèles des nations catholiques qu'incombe entièrement le devoir de l'évangélisation des infidèles. Eux seuls peuvent la faire. [...] Que les frères et sœurs se mettent en face de cette vérité que les infidèles de leur patrie et de ses colonies sont confiés par Dieu à eux et à leurs compatriotes, que si les chrétiens de leur patrie ne les évangélisent pas, nul ne les évangélisera*²⁴.

L'urgence de ce devoir d'évangéliser, formulé à partir de 1912, sera bien, tel celui d'un prophète au cœur brûlant, le discours missionnaire de Charles de Foucauld jusqu'à la fin de sa vie.

Avant qu'il ne se mette en route vers la France, paraît dans *Les Annales Coloniales* du 5 avril 1913 un article intitulé *Un grand colonisateur, Un bon Français*, signé *Henri Auriol, Député de la Haute-Garonne, Secrétaire de la Chambre*. Le journal de Toulouse, *Le Télégramme*, et *Le Cri d'Alger* reprennent dans les jours suivants le texte de cet homme politique. L'intention de ces journaux était de faire connaître à l'opinion de la métropole et de l'Algérie celui qui pourtant ne cessait de réclamer la discrétion sur son implantation et sur son action chez les Touaregs. « Il était utile, pouvait-on lire en finale, de signaler le bel exemple que donne ce grand Français. Malheureusement, l'ancien officier de Foucauld est encore, pour beaucoup, un inconnu ; puisse cet article faire aimer cet homme de bien par tous ceux qui apprécient le courage et l'abnégation. M. de Foucauld a largement aidé la France dans son œuvre colonisatrice ; il est de ceux qui font honneur à un pays. » Le député Auriol, l'auteur de ces lignes et peut-être leur instigateur, qui ne dit rien des buts religieux de « M. de Foucauld », et ne veut démontrer que la visée humanitaire de ce « grand

colonisateur et bon Français », semble avoir collecté, pour le présenter, des informations auprès de témoins oculaires, puisqu'il va jusqu'à évoquer la « baraque en pierres recouverte de terre » de l'Asekrem. Aurait-il recueilli, avant d'écrire son article, les impressions d'un homme tel le général Bailloud, frappé après son périple saharien en janvier 1913 de la vénération des Touaregs pour ce *mrabet français* (sic) ?

Cet article fera réagir Laperrine. Il s'en ouvre dès le 10 avril 1913 à Auguste Terrier : « Il y a un mélange bizarre de détails connus des intimes seuls et d'inexactitudes grossières de documentation qui me laisse rêveur. » Peu satisfait, il se lance alors dans une notice sur son ami qu'il intitule *Les étapes de la conversion d'un houzard, le Père de Foucauld* : « L'inexactitude des articles publiés dernièrement sur lui par certains journaux bien intentionnés, mais mal renseignés, a levé mes derniers scrupules », dira-t-il dans sa conclusion. Le 26 mai 1913, il peut écrire au même Auguste Terrier : « Je me suis laissé aller à envoyer à Fleury une notice non signée sur de Foucauld pour *La Revue de cavalerie*. », et il lui explique pourquoi il n'a pas mis sa signature : « J'aurais craint de lui faire de la peine²⁵. » Cette notice, signée anonymement *Un Saharien* paraîtra dans *La Revue de cavalerie* d'octobre 1913. Laperrine y résume dans une première partie le parcours biographique du saint-cyrien de 1876, sorti officier de Hussards et devenu le *Père de Foucauld* fixé définitivement en 1905 au Hoggar. Pour la seconde partie, l'auteur avertit son lecteur : « Maintenant que j'ai conduit notre camarade de Saint-Cyr au Hoggar, je ne m'astreindrai plus à suivre l'ordre chronologique. J'essaierai simplement de répondre de mon mieux aux nombreuses questions que l'on me pose journallement sur son compte et de donner une idée aussi nette que possible de la vie qu'il mène au Hoggar et du bien qu'il y

fait. » Alors que dans le portrait du *houzard* converti, l'auteur se permettait d'interpréter avec humour telle information fournie au cours de conversations avec l'intéressé, quand il parle du prêtre au Hoggar, il campe son personnage avec vérité dans le réalisme de son quotidien entre 1905 et 1911, témoignage de première main sur le Foucauld de Tamanrasset et de l'Asekrem.

Un troisième voyage en France

Charles, qui depuis longtemps désire introduire dans la civilisation française des Touaregs, choisis et préparés pour cela, écrit le 24 juin 1912 à sa cousine Marie : « *Il n'est pas impossible, pas certain non plus, que j'amène avec moi un targui. Vous savez combien je le désire depuis des années. C'est le moyen unique de faire tomber une foule d'erreurs, de rapprocher beaucoup de nous, d'élargir les horizons, de faire apprendre un peu de français : et tout cela sont des moyens de rapprocher de Jésus, d'amener doucement à Lui.* » L'évangélisation étant, à ses yeux, le résultat mystérieux d'une action humaine fécondée par la Grâce, il fait ce commentaire au P. Voillard dans une lettre du 12 juillet 1912 :

Il va sans dire qu'il n'est pas question de faire visiter des musées ni des curiosités, mais de faire partager la douceur et l'atmosphère d'affection de la vie de famille dans des intérieurs chrétiens, et de laisser entrevoir ce qu'est la vie chrétienne et combien la religion imprègne toute la vie. Le jeune touareg que je compte emmener a 21 ans environ ; il y a sept ans que je le connais, et je suis intimement lié avec ses parents, lui-même et tous les siens. Il est intelligent, sérieux, bien de toutes manières, et de la meilleure famille plébéienne du pays²⁶.

Et le 19 octobre 1912, pour compléter cette appréciation, il ajoute à son directeur spirituel, pour qu'il le valide, le discernement auquel il a lui-même procédé :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une extension et une nouvelle forme de la grande œuvre de la Propagation de la Foi » et lui donne le nom de vingt-six membres de la *Famille intime* et de deux Carmels, pour que Charles les ajoute sur la liste des adhérents inscrits depuis juillet.

De Lyon, Charles se rend à Viviers le 24 septembre pour rendre compte à son évêque de ses trois mois en France. Au sujet des *frères et sœurs du Sacré-Cœur de Jésus*, quarante-cinq noms sont sur la liste préparée pour Mgr Bonnet et d'autres sont attendus³⁹. Une lettre d'approbation de l'*Union* dans le diocèse de Viviers peut donc être signée. Devant le positif de ce séjour de 1913, Charles est invité à un quatrième voyage en France, « dans un an et demi », au printemps 1915. D'ici là, en plus de « tâcher de trouver des compagnons », d'autres tâches concernent la confrérie : « tâcher de trouver un prêtre qui s'occupe activement de développer et faire fonctionner l'*Union*, tâcher de faire fonctionner l'*Union* dans quelques diocèses, en particulier dans celui d'Alger (sans chercher à l'établir dans un grand nombre), après quoi on demandera approbation à Rome. »

Pour le Maroc

Dans ce que lui dit son évêque, une tâche supplémentaire et très particulière apparaît : « Tâcher que les Jésuites demandent le Vicariat Apostolique du Maroc ». Le Maroc, maintes fois évoqué lors ce séjour en France et avec les interlocuteurs les plus divers, est un sujet d'actualité. Charles admire la politique engagée dans le Protectorat par le général Lyautey, à qui, le 25 août 1913, de Barbirey, il donne ainsi sa pensée: « Avec quelle ardeur, je désire que, par dévouement au bien public, vous

restiez longtemps, très longtemps à la tête du Maroc. [...] Je le désire pour le peuple marocain, son progrès moral, intellectuel, matériel. Je le désire pour toute notre Afrique du Nord, dont les Marocains prendront vite la tête et sur laquelle ils auront une influence décisive. »

À Viviers avec Mgr Bonnet, en plus de la question politique, est abordée la pastorale à y mettre en œuvre. Charles, en demandant le soutien de Mgr Bonnet sur ce point, souhaite que Rome confie à la Compagnie de Jésus la responsabilité de l'Église dans ce pays. Deux témoignages peuvent en dire plus sur cette tâche concernant le Maroc. À Sarlat, en Dordogne, le 6 juillet 1913, où il avait fait une conférence lors de sa visite signalée ci-dessous, Charles avait eu cette réplique : « Je lui demandai, dit un témoin, s'il croyait à la conversion du Maroc. Il me répondit très nettement : "Il faudrait que les Pères Jésuites y fondent une université dans le genre de celle de Beyrouth avec des facultés de droit et de médecine. C'est par là qu'il faut commencer, si l'on veut un résultat." » Et de Maison-Carrée le 30 septembre suivant, Charles répètera à Fitz-James ce qu'il vient de lui dire à Marseille :

Puisque tu veux bien parler de moi au P. Rouvier, sois assez bon pour lui dire que j'aurais voulu le voir pour lui parler du Maroc, de l'avenir de ce pays, dont la population, presque entièrement berbère, est facilement assimilable et relativement convertissable, et du grand bonheur que ce serait si les Pères de la Compagnie de Jésus s'y établissaient, fondaient des Missions comme leurs anciennes missions de Kabylie, des collèges et une Université comme leurs collèges de Syrie et d'égypte et leur Université de Beyrouth, en prenant le nom de M. l'Abbé ou bien celui de Père et en se donnant comme séculiers puisque le malheur des temps y oblige.

Ce point de vue, exprimé en ces deux occasions, a dû faire partie des autres entretiens sur le Maroc qui ont jalonné le

périple en France de celui qui est reconnu comme l'explorateur et le connaisseur de ce pays. Naguère, en 1903, dans un *Appel aux Prêtres-apôtres*, il y voyait pour la Mission de l'Église « dans les débuts, pour peu de temps mais pour commencer, des religieux voués à l'adoration » préparant l'étape suivante, celle de l'action « d'enseignants et de prédicants ». Dix ans après cet *Appel*, il met en priorité, pour l'évangélisation de cette terre musulmane à qui il voulait se donner, la formation des élites sous la conduite des Pères jésuites, qui sont pour lui des éducateurs de qualité. Son évolution personnelle, son expérience sacerdotale chez les Touaregs ont sans doute un peu modifié sa vision de 1903. Peut-être aussi, derrière cette préférence affichée pour la Compagnie de Jésus, y aurait-il l'expression d'un léger reproche devant les options missionnaires des Pères blancs qui privilégient, estime-t-il, des terrains d'apostolat plus faciles ? En 1914, il écrira au P. Rouvier, jésuite marseillais influent, mais l'affaire du vicariat en restera là. En 1923, suite à la présence séculaire de leur Ordre dans des ports marocains, le vicaire apostolique nommé à Rabat sera choisi parmi les Franciscains.

La fin du séjour

Le 26 septembre, Charles, quittant Viviers pour Marseille, s'arrête à Nîmes, pour mettre l'abbé Veyras, vicaire à la cathédrale, au courant de ses rencontres à Paris, à Lyon, et à Viviers au sujet de l'organisation de l'*Union*, et pour lui en confier l'avenir dans le diocèse de Nîmes.

Arrivés à Marseille à dix-huit heures vingt, Charles et Ouksem sont accueillis en gare par Maurice et Charles, ses deux neveux de Blic qui seront présents jusqu'au départ du paquebot pour Alger, et par Fitz-James, qui invite tout le monde chez lui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

par chameau. » D'autres réclamations mentionneront des vols, des viols, des menaces... Et parfois en conclusion de ces rapports, Charles écrit : « *Il n'y a eu aucune punition.* »

12. Lettre à Charlet, 16 février 1912, in *Amitiés sahariennes*, t. II, *op. cit.*, p. 321.

13. In René Bazin, *Charles de Foucauld*, *op. cit.*, éd. 1921, p. 323-325 ; éd. 2003, p. 349-352, extraits.

14. Dans son courrier régulier avec Laperrine, Charles, regrettant les avancées des années 1904-1908, n'hésite jamais à dire le fond de sa pensée, comme en ce 7 janvier 1913 où il exprime sa colère : « *Les gens ne demandent qu'à se donner ; c'est la population la plus ouverte, la plus facile du monde, mais il faudrait prendre le contact avec elle, être juste et bon, ne pas commettre d'injustices, ni d'actes à la fois vexatoires, tyranniques et injustes, comme le sont les réquisitions sans motif grave. Encore quelques années de ce régime, et nous aurons par nos propres fautes, par nos propres injustices, aliéné et rendu ennemies des populations qui ne demandent qu'à être amies et à être tout à fait nôtres. C'est ce qu'on fait dans presque toute l'Algérie. Notre présence avait donné une impulsion parfaite, et depuis, cela dégringole ! [...]* Aussi, je suis triste, triste et humilié, triste de voir qu'on fait du mal là où il eut été si facile de faire tant de bien, humilié de voir la France si mal gouverner ses sujets, de voir des Français commettre des fautes, non seulement par ignorance, imprudence, manque de sagesse, ce qui est pardonnable, mais contre la justice et la propriété morale, ce qui ne l'est pas ! [...] Je suis d'autant plus triste que je crains que ce système ne dure longtemps, à moins que quelqu'un ne s'en occupe d'en haut. [...] Mes lettres deviennent des lamentations. J'aime notre Afrique, j'aime la France, j'aime nos Touaregs. Je vois ce qu'on pourrait faire. Je vois qu'au lieu de progresser, on recule. On serait triste à moins. Nous finirons par perdre l'Afrique misérablement, honteusement, par notre seule faute : pour n'y avoir pas fait notre devoir ! » (Lettre inédite, in Bibliothèque de l'Institut, Fonds Auguste Terrier)

15. Lettre au P. Voillard, 22 décembre 1912, in *Correspondances sahariennes*, *op. cit.*, p. 872.

16. Lettre à Henry de Castries, 8 janvier 1913, in *Lettres à Henry de Castries*, éd. 1938, p.197 ; éd. 2011, p.195.

17. In *Carnets*, *op. cit.*, p. 213.

18. Pour qu'il découvre le monde musulman d'Afrique du Nord et du Sahara, Charles conseillera à Joseph Hours les livres suivants : A. de Motylinski, *Grammaire, dialogues et dictionnaire touaregs*, Alger, 1908 ; M. Benhazera, *Six mois chez les Touaregs du Hoggar*, Jourdan, Alger, 1908 ; E.F. Gautier, R. Chudeau, *Missions au Sahara*, Colin, Paris (t. 1, *Sahara algérien*, par Gautier, 1908 ; t. 2, *Sahara soudanais*, par Chudeau, 1909) ; E.F. Gautier, *La conquête du Sahara*, Colin, Paris, 1910. Cf. *Correspondances lyonnaises*, p. 74 et 75, p. 89.

19. Cf. *Notes* du major Robert Hérisson, in René Bazin, *Charles de Foucauld*, *op. cit.*, éd. 1921, p.386 ; éd. 2003, p. 417.

20. Lettre à Joseph Hours, 9 janvier 1912, in *Correspondances lyonnaises*, *op. cit.*, p. 87-89.

21. Cf. *supra*, 3^e partie, ch. IV, p. 438.

22. Lettre au P. Voillard, 12 juillet 1912, in *Correspondances sahariennes*, *op. cit.*, p. 863-864.

23. Tandis que Charles souhaite l'influence de la civilisation chrétienne de la France dans ses colonies, Ernest Psichari, alors lieutenant de la Coloniale en Mauritanie, écrivait à Dakar en mai 1912 à Mgr Jalabert, évêque de Sénégal, en lui envoyant son offrande pour la construction de la cathédrale de Dakar : « Depuis six ans que j'ai fait connaissance avec les musulmans d'Afrique, je me suis rendu compte de la folie de certains modernes qui veulent séparer la race française de la religion qui l'a faite ce qu'elle est et d'où vient toute sa grandeur. J'en ai acquis la conviction : nous ne paraîtrons grands auprès d'eux qu'autant qu'ils connaîtront la grandeur de notre religion. Nous ne nous imposerons à eux qu'autant que la puissance de notre foi s'imposera à leurs regards.[...] Pour le Maure, France et Chrétienté ne font qu'un. Ne nous appellent-ils pas "Nazaréens" plus volontiers que "Français" ? Et c'est une chose étrange que ce soient eux qui, sur ce point, viennent nous éclairer nous-mêmes et nous donner une leçon. J'ignore le nombre de musulmans qu'a convertis le vénérable et illustre Père de Foucauld dans le Sahara septentrional. Mais je suis assuré qu'il a plus fait pour asseoir notre domination dans ce pays que tous nos administrateurs civils et militaires. Ce serait un beau rêve que de souhaiter des âmes de missionnaires à tous les officiers sahariens. Mais nous ferons de la politique française, le jour où, respectueux des croyances de nos Berbères, nous resterons fervents dans les nôtres » (cf. « Voyage à Port-Étienne, 25 avril 1912-16 mai 1912 » in Ernest Psichari, *Les Voix qui crient dans le désert. Souvenirs d'Afrique*, Le Correspondant, 1920, et 2^e éd., chez Louis Conard, 1937, p.258-260 ; cité dans A. M. Goichon, *Ernest Psichari d'après des documents inédits*, Louis Conard, 1925, p. 476-477 et dans *Lettres du Centurion*, Louis Conard, 1933, p. 194). Ainsi, pour Foucauld comme pour Psichari, la France étant une nation chrétienne, cette réalité historique et spirituelle fait que l'adhésion à la civilisation française et l'imprégnation par les valeurs chrétiennes ne peuvent qu'être liées et ne se faire qu'en concomitance.

24. Cf. *Directoire*, art. XXXVII-XXXVIII, in *Règlements et Directoire*, *op. cit.*, p. 672-676.

25. Cf. Correspondance Laperrine-Terrier, Bibliothèque de l'Institut, Fonds Auguste Terrier, Ms 5902.

26. Lettre au P. Voillard, 12 juillet 1912, in *Correspondances sahariennes*, op. cit., p. 864.
27. Lettre au P. Voillard, 19 octobre 1912, in *ibid*, p. 867.
28. Le 4 mars 1913, Charles ajoute à son testament un codicille : « *Faire donner à Ouksem ag Chikat, en souvenir de moi, ...vêtements non sacerdotaux, tissus, sellerie, denrées comestibles, vaisselle, outils, argent monnayé, animaux domestiques. De plus, s'il a envers moi des dettes quelconques, en espèces ou en nature, je lui fais cadeau de tout ce qu'il me doit.* » In *Voyageur dans la nuit*, op. cit., p. 188.
29. In *Carnets*, op. cit., p. 252-253.
30. In *Correspondances lyonnaises*, op. cit., p. 104.
31. In M. Coudray, *Charles de Foucauld*, Alger, 1949, p. 53.
32. L'entretien du 1^{er} août 1913 avec Lutoslawski montrera que l'immigration polonaise, irréalisable au Sahara, peut s'envisager par contre pour l'Algérie, la Tunisie et le Maroc. Une note de Lutoslawski pour la présenter sera envoyée par Charles à Lyautey, et aussi à de Castries, à Louis de Foucauld pour qu'ils la fassent suivre à qui de droit. Le 24 juillet 1914, Charles, pour faire le point, dira à cet ami : « *Au Maroc, on a, sans dire non, répondu que le moment n'est pas encore venu.[...] Il faudra présenter de nouveau l'idée dans quelques années. En Algérie et Tunisie, je ne connais pas encore la réponse, mais je ne cesserai de travailler et j'espère que votre projet finira par se réaliser.* » Mais la guerre approche, et dans les correspondances suivantes, ce projet ne sera plus évoqué.
33. Cf. réponse à la lettre du 29 juillet du P. Voillard, 18 août 1913, in *Correspondances sahariennes*, op. cit., p.877.
34. Lettre au P. Voillard, 18 août 1913, in *ibid.*, p. 877.
35. Mgr Bonnet, « très attentif aux questions africaines » comme le soulignera Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, dans l'oraison funèbre qu'il prononcera le 25 octobre 1928, pense qu'il faut faire tout ce qui est possible pour l'avenir du projet (cf. Jean Ribon, « Charles de Foucauld et le diocèse de Viviers », in *Colloque historique et spirituel*, Viviers, 2001, p. 60). La position des Pères blancs, plus que modérée, devant la généreuse détermination de leur « révérend et bien cher Père », expliquerait peut-être l'absence d'une réponse de Rome depuis la demande renouvelée en 1911 ?
36. In *Correspondances sahariennes*, op. cit., p. 878.
37. Ce jour-là, contrairement à ce qui était prévu, Massignon servira la messe à un autre prêtre. Il percevra cet acte manqué comme une rupture symbolique. En 1930, au Procès canonique de Paris, il analysera ainsi ce fait : « Je dois dire quelle impression m'a faite l'humilité parfaite du Serviteur de Dieu le 2 septembre 1913, lorsque m'ayant demandé – ce qu'il ne faisait jamais – de lui servir la messe, j'en fus empêché au dernier moment par un autre prêtre sorti avant lui de la sacristie, qui me prit comme servant. Lorsque je revins de la crypte des Carmes avec le Serviteur de Dieu, après cinq minutes de recueillement, il me dit simplement : "Pourquoi ne m'avez-vous pas servi la messe ?" sans marquer la moindre surprise ; ce qui me fit plus tard me demander s'il n'avait pas prémédité l'incident pour me détacher de toute affection humaine à son égard. » In *Summarium*, p. 95.
38. Lettre au P. Voillard, Pentecôte 1916, in *Correspondances sahariennes*, op. cit., p. 907-908.
39. Le 46^e adhérent fut l'abbé Sauzéat, le secrétaire de Mgr Bonnet. Et les trois noms qui clôtureront les 49 de la liste établie par Charles furent ceux de l'abbé Bouffel, vicaire de St Joseph à Alger, de Massignon inscrit le 1^{er} janvier 1914, et de Mme Raoux, dont le mari, contacté par le capitaine Leroy (n°3 de la liste), avait été inscrit sous le n°17. Le n°9 de la liste avait d'abord été Édouard de Morlaincourt, le cousin de Nancy vu le 11 août 1913, mais sous ce n°9, Charles mettra son propre nom, changement expliqué en ces termes à Édouard de Morlaincourt le 5 novembre 1913 : « *Je viens bien tard vous remercier de votre si affectueuse lettre du 24 août [...] Je sais de combien d'œuvres vous vous occupez déjà, et je comprends que vous teniez à vous limiter ; je n'en suis que plus reconnaissant de l'autorisation que vous m'avez donné d'user de votre nom pour parfaire, en cas de besoin, le nombre des adhérents. Usant de cette permission, je vous avais inscrit primitivement parmi les adhérents, puis, le nombre de ceux-ci s'étant accru subitement au-delà du nécessaire, je vous ai effacé.* » Ce détail montre, comme d'ailleurs certaines des inscriptions venant de l'abbé Crozier, le caractère un peu rapide de la collecte des adhérents, puisqu'il en fallait 40 à 50 à présenter à Mgr Bonnet. Ce chiffre atteint, Charles, s'il reçoit dans les années suivantes quelques adhésions informelles, n'en tiendra aucune liste. Les vrais participants, les convaincus, seront rares. À Joseph Hours, le 1^{er} octobre 1916, il dira : « *Nos quelques frères (nous sommes peu nombreux) font, chacun de leur côté, une propagande discrète à notre œuvre, telle qu'on peut le faire à une œuvre qui n'est pas encore canoniquement établie.* » In *Correspondances lyonnaises*, op. cit., p. 146
40. Témoignage envoyé par J. Reix à René Bazin, in Fonds René Bazin, Archives départementales du Maine-et-Loire. Publié dans le *Bulletin des Amitiés Charles de Foucauld*, n° 124, octobre 1996, p. 9-10.
41. Témoignage de Joseph Hours, in *Correspondances lyonnaises*, op. cit., p. 116-117.

42. In *Communication à l'Académie des Sciences Coloniales*, 11 janvier 1923.

43. Lettre d'Ouksem à Charles de Bic, in *Catalogue d'exposition*, Archives de France, 1958, commentée par Dominique Casajus, *Lettre 28 des Lettres au marabout*, *op. cit.*, p. 207-208.

44. Cf. Nicole de Martel, in *Lettres au marabout*, *ibid*, p. 32.

45. Les trois rendez-vous algérois de ce 1^{er} octobre 1913 révèlent bien la personnalité de Charles de Foucauld en ses aspects complémentaires.

En allant voir M. Maupas (1842-1916), successeur de Mac Carthy comme conservateur en chef de la Bibliothèque d'Alger, il lui manifeste un respect et une amitié de plus de trente ans, puisqu'il le voyait déjà dans cet établissement entre 1882 et 1885, avant et après son exploration au Maroc.

Il avait déjà rencontré, le 18 mars 1911, le commandant Cauvet, ancien «saharien», camarade de promotion de Laperrine, retraité pour raison de santé, qui poursuit à Alger l'étude du monde touareg et s'intéresse au développement matériel des oasis : le scientifique pratique qu'est Charles de Foucauld le consulte volontiers.

Enfin, Charles visite aussi l'exécuteur testamentaire de l'abbé Huvelin, Romuald de Richemont, dans sa résidence d'Alger. Il y fait la connaissance de l'oncle de Romuald, Edgard de Richemont, propriétaire d'un domaine vinicole près de Boufarik dans la Mitidja, dont Romuald héritera en 1915 à la mort de cet oncle. Charles, dans une lettre du 3 février 1915, l'encouragera alors à s'occuper « *ardemment et efficacement de notre Afrique* ».

46. Avec Mgr Bardou, second préfet apostolique de la mission du Sahara, il aura été question des retombées espérées du voyage d'Ouksem en France, et plus généralement des relations avec les Touaregs, ainsi que des suggestions de Mgr Bonnet concernant l'avenir de la confrérie. Charles lui aura fait part aussi du régime de vie qu'il va reprendre à l'ermitage. Sur l'intervention du préfet apostolique, il sera autorisé dans quelques mois à y garder la Réserve eucharistique. Mobilisé en 1915, Mgr Bardou démissionnera de ses fonctions en 1916. Entre 1911 et 1916, Charles lui a écrit une cinquantaine de lettres dont une seule est connue : on ne peut donc rien dire sur la nature de leurs relations, qui ne semblent pas avoir été aussi profondes que celles qui existaient entre les deux amis d'âme que furent Mgr Guérin et le P. de Foucauld.

47. In *Correspondances sahariennes*, *op. cit.*, p. 798.

48. Lettre à Mgr Guérin, 2 juillet 1907, in *ibid.*, p. 527.

49. In *Carnets*, *op. cit.*, p. 244.

50. In *Lettres au marabout*, *op. cit.*, p. 187-188.

51. In *Carnets*, *op. cit.*, p. 246 et 280.

52. In *Correspondances sahariennes*, *op. cit.*, p. 883.

53. In *Voyageur dans la nuit*, *op. cit.*, p. 188.

54. In *Seul avec Dieu*, *op. cit.*, p. 245-246.

55. In *Correspondances sahariennes*, *op. cit.*, p. 945.

56. In *Amitiés sahariennes*, t. II, *op. cit.*, p. 374.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

informations sur les Missions, permettant aussi d'obtenir de nouvelles adhésions. Au 1^{er} mai 1914, la confrérie porte le nom d'« *Union Coloniale Catholique. Confrérie dédiée au Sacré-Cœur de Jésus* », titre peut-être inspiré par la plaquette de l'abbé Crozier récemment publiée et intitulée *Union Apostolique Universelle*, mais dans quelques mois, la confrérie retrouvera son premier nom et sa définition propre « *Union des frères et sœurs du Sacré-Cœur de Jésus. Confrérie pour la conversion des colonies françaises*¹³. » Ce projet d'image avec les *Statuts* réduits sera envoyé à Mgr Bonnet pour obtenir à la fois son approbation des *Statuts* et l'autorisation d'imprimer le dépliant. La réponse de l'évêque de Viviers tardera, mais sera positive.

Le même jour, un peu plus libre de son temps, Charles revoit l'organisation de sa vie personnelle. Il réécrit son programme-horaire quotidien, déjà établi le 21 décembre 1911 à la descente de l'Asekrem et repris le 25 décembre 1913. Il le réactualise alors, sans modification cependant. Cette continuité depuis plusieurs années laisse penser qu'il s'en tiendra à ce planning journalier jusqu'en 1916. Lever à trois heures trente. Prière pendant deux heures et demie, jusqu'à six heures du matin : *Angelus, Veni Creator, Matines, Laudes, messe* avec préparation et action de grâces. Après le *frustulum*, récitation des *Petites Heures* de l'Office du Bréviaire, *méditation* d'un passage d'Évangile et *lecture* spirituelle dans l'*Imitation de Jésus-Christ* ou les *Élévations* de Bossuet. De six heures du matin à onze heures trente, premier temps de travail, suivi d'une heure pour le repas précédé de l'*Angelus*, du *Veni Creator* et de l'examen particulier. Après le déjeuner, reprise du travail de douze heures trente à dix-huit heures pendant cinq heures et demie. Puis, dernier moment de prière de dix-huit heures à vingt heures :

Vêpres et Rosaire, suivi de la *collation*, et enfin *Complies*, *Consécration au Sacré-Cœur* selon le texte de Léon XIII de 1899, *Angelus*, *Veni Creator*, examen pour revoir sous le regard de Dieu la journée écoulee. Coucher à vingt heures. Charles qui sait bâtir des plans de travail et des emplois du temps, reprend là, sans rien cependant se donner comme lectures pour moments libres, son calcul de 1911 : « *Prière, 3 heures 3/4* » ; « *Travail, 10 heures 3/4* » ; « *Sommeil, 7 heures 1/2* », « *Repas, etc : 2 heures* ». Ce programme, après expérimentation de plusieurs années, lui convient, et dans les lettres au P. Voillard, son directeur actuel, il qualifie spontanément sa vie de « *calme et régulière* ». Arrivé à cet équilibre, il en a donc fini avec sa lutte intérieure qui affleurait naguère dans telle ou telle question soumise à l'abbé Huvelin.

Dans les mois d'été 1914

Quelques semaines plus tard, le 12 juin 1914, la poste d'In Salah lui apporte à la fois le télégramme, redouté, du décès de Robert de Bondy, l'heureuse annonce de la jonction à Taza des unités françaises venant de l'ouest et de l'est du Maroc, et la permission, longtemps attendue, de garder la Réserve eucharistique dans son oratoire¹⁴. Il venait d'être contacté par le Dr Vermale, qui souhaitait « faire dans l'Ahaggar des études d'ethnologie, d'anthropologie, d'anthropométrie, des mœurs et coutumes, etc. », et il lui avait offert son aide. Il attend donc sa visite, ainsi que celle du capitaine de Saint-Léger. Tout cela est commenté à Marie de Bondy le 30 juin :

Le bon Dieu mélange la vie de peines et de consolations. En même temps que votre télégramme m'apprenant que ce pauvre Robert n'est plus avec vous, j'ai reçu une lettre de mon Préfet apostolique me disant qu'après nouvelles informations prises, il avait le droit de m'autoriser à

avoir la Ste Réserve, et qu'il m'y autorisait. Vous sentez combien cela m'est doux. Notre Seigneur eût été sur mon autel dès le lendemain, si j'avais ici le tabernacle, mais il est à l'Asekrem ; dès que le médecin et le capitaine, mes hôtes, partiront, j'irai le chercher, et Notre Seigneur sera corporellement dans le petit ermitage, extrême douceur, grand soutien, grande force pour votre enfant, et grande grâce pour toutes les âmes de ce pauvre pays. Il me sera doux de revoir l'Asekrem ; je ne vois pas la possibilité d'y séjourner avant de partir pour la France vers fin février prochain, mais je pense y séjourner longuement, au moins un an, en 1916, si Dieu me prête vie.

Le 22 juin 1914, Vermale s'installe jusqu'au 10 juillet à Tamanrasset, à la maison des officiers. En vue de son étude sur « les mœurs des Touaregs et surtout leurs maladies », il consulte les amis touaregs du marabout et vient à l'ermitage exploiter longuement la documentation mise à sa disposition. Témoin de ce qui s'y passe, il dit : « Le Père travaille tout le jour à son dictionnaire ; il ne sort presque jamais. Mon ordonnance nous fait la popote. À midi, nous mangeons dedans, pas en vis-à-vis, car il n'y a pas moyen, mais côte à côte. Le soir, quand le soleil est couché, nous dînons devant la maison et la conversation se prolonge tard. » Le 1^{er} juillet, arrive le capitaine de Saint-Léger, faisant une tournée dans l'Annexe, accompagné de l'adjudant Lehuraux comme adjoint et d'une escorte de méharistes parmi lesquels se trouve Ben Messis, l'informateur de 1907. Devant monter à l'Asekrem pour aller chercher le tabernacle et leur ayant vanté le point de vue unique de ce site, Charles y emmène ses hôtes le 3 juillet. Il a reçu du gardien la clef de sa maison, il arrive à l'Asekrem le 5 à sept heures du matin et dès seize heures en redescend avec son groupe. Le désir d'y revenir, en 1915 puis en 1916, ne se réalisera pas. Ce séjour de quelques heures le 5 juillet 1914 sera son dernier contact avec ce lieu, sublimé depuis 1908, mais où il aura finalement assez peu vécu, et où va rester,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'hermitage ce chef de la tribu des Dag Rali, ce qui n'est pas sans amuser le capitaine de la Roche qui écrira dans son *Journal* : « 5 août 1916.... Pour le vénérable prêtre, le Hoggar se résume à une seule tribu, les Dag Rali, et encore, parmi eux, il n'y a qu'un homme digne d'intérêt, Ouksem. » Paul, connu des voisins sous le nom d'Embarek et resté fidèle à son bienfaiteur, n'est pas loin non plus du marabout. Le 3 février 1915, écrivant à Laperrine, Charles a ce passage positif sur son ex-catéchumène : « *Paul qui est dans l'hermitage pendant que je vous écris, me charge de vous présenter une infinité de "respects" : il est resté très expansif, mais il est devenu excellent ouvrier ; on se l'arrache comme jardinier, et il est le maître maçon incontesté de Tamanrasset. Il me charge de vous dire qu'il est marié [le 5 mars 1914] et que sa femme s'appelle Tablalt (balle d'arme à feu).* »

Toutes les familles de Tamanrasset et des environs ont à subir la famine, à cause d'une sécheresse persistante depuis cinq ans. Charles décrit leur misère le 24 novembre 1914 à sa cousine : « *Il a péri les quatre cinquièmes des chèvres et des moutons et la moitié des chameaux ; ce qui reste des chèvres est sans lait, les chameaux sont si maigres et si faibles que peu sont capables d'aller en caravane ; en septembre et octobre, il y a eu quatre ou cinq passages de sauterelles qui ont dévoré la récolte d'automne et le peu de plantes qui restaient.* » À ces problèmes alimentaires s'ajoute une épidémie de paludisme qui fait des victimes, dont Abahag, le frère d'Ouksem ag Ourar, mort et enterré le 24 octobre. Charles assistera à l'enterrement de son ami qui faisait partie des quatre touaregs dont il disait : « *Je puis leur demander n'importe quel conseil, renseignement, service, je suis sûr qu'ils me le rendront de leur mieux*³¹. »

Marqué par ce décès rapide et par le nombre des malades, Charles demande le jour même au docteur Vermale de l'aider à soigner cette fièvre pernicieuse. Pensant à ce qui pourrait lui arriver, il rassemble ses consignes testamentaires dans une enveloppe à ouvrir à sa mort et dont le contenu est à envoyer à son beau-frère Raymond de Blic ; il répète sur cette enveloppe, datée du 24 octobre 1914, ses dernières volontés : « *Je veux être enterré au lieu où je mourrai, enterrement très simple sans cercueil, tombe très simple sans monument, surmontée d'une croix de bois.* »

Répondant à l'appel, Vermale est à Tamanrasset le 29 octobre ; dès son arrivée, il fait avec le marabout « la tournée du bled », consulte « à droite et à gauche » et distribue « de la quinine largement³². » Le docteur sera sur place jusqu'au 23 novembre, logeant à la maison des officiers où Charles le retrouve tous les soirs pour le dîner et lui apporte de bonnes lectures et « les journaux de la guerre », cette guerre qui revient sans cesse dans les conversations entre le marabout et le toubib. Le 30 octobre, un courrier d'In Salah leur dit que le front tend à se stabiliser. Charles note ce soir-là, dernière mention des événements de France dans les notes journalières de son *Carnet* de 1914 : « *La guerre reste état stationnaire ; nous progressons, mais lentement*³³. » L'un et l'autre ressentent ce dont parle Albert de Mun dans *L'écho de Paris* du 28 septembre : « Il y a, loin du champ de bataille, une sorte de torture morale que ne connaissent pas ceux qui ont l'âpre soutien de l'action. » Ce sentiment devient à ce point torturant que le 8 novembre, Vermale note dans son *Journal* : « Je n'y tiens plus. Après avoir pris conseil du Père de Foucauld, j'écris pour demander mon rappel, sinon immédiat, du moins au bout de dix-huit mois. Cela marchera-t-il ? J'espère. » De son côté, Charles soumet à

Laperrine son idée de partir dès maintenant en France.

Cette torture morale, Charles la confie aussi par lettre du 8 novembre 1914 à son cousin Louis de Foucauld : « *Un courrier dévoré, je compte les jours jusqu'au suivant.[...] Ceci t'arrivera vers le 1^{er} janvier, mon cher Louis. Tu passeras un triste 1^{er} janvier [...] sans compter le si grand regret de n'être pas toi-même à l'armée. Bonne année quand même, car il faut garder toujours et malgré tout ferme et sereine espérance.* » Il écrira encore deux lettres à Louis en 1914, ignorant, jusqu'à un télégramme reçu le 23 décembre, son décès assez subit à la Renaudie le 24 novembre 1914. La perte de ce cousin, aimé et estimé depuis leur jeunesse parisienne, s'ajoutant à bien d'autres deuils et à l'angoisse de la guerre, lui causa une grande peine.

Dans les circonstances pénibles de cette fin d'année 1914, il voit en plus sa propre santé se détériorer : fièvre, maux de tête, raideurs, essoufflements, gencives fragilisées... Sur la première page du cahier de quarante-huit pages qu'il confectionne avec des feuillets pliés en deux et cousus par une ficelle rouge pour tenir lieu d'*Agenda 1915*, il va transcrire cette citation de sainte Thérèse d'Ávila, déjà employée en tête des carnets précédents mais qui prend alors plus de relief encore : « *Que rien ne te trouble, que rien ne t'épouvante, tout passe. Dieu ne change point. La patience obtient tout. Quand on a Dieu, rien ne manque. Dieu seul suffit*³⁴. »

Tamanrasset, 1915

Le médecin militaire qu'il a fait venir le trouve en effet, le 6 janvier 1915, « en état pas très brillant ». Vermale pronostique le scorbut, ajoutant dans son *Journal* : « Je prévoyais cela depuis

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sultan Amoud », vaincu en avril 1913 au combat d'Esseyen, près de Rât, par le lieutenant Gardel, veut prendre sa revanche. Ce chef senoussiste cherche à rallier à lui les touaregs Ajjer, déjà peu soumis à la France et perméables aux infiltrations extérieures. Prêchant lui aussi la « guerre sainte », il les transforme vite en rebelles motivés. Conseillé par des agents turcs et allemands, il marche bientôt sur le fort français de Djanet, dont la mission est de protéger le Tassili des Ajjer, à 450 kilomètres de Tamanrasset. Avec sous son drapeau environ mille Senoussistes du Fezzan, Amoud investit Djanet le 6 mars 1916.

Un événement lourd de conséquences

Le 7 avril 1916, Charles apprend que les assaillants ont eu raison des cinquante militaires du fort de Djanet commandés par le maréchal-des-logis Lapierre. Les quarante-quatre survivants auraient tenté de s'échapper dans la nuit du 24 mars. De la plupart d'entre eux, plus de deux mois après cette sortie, on restera sans nouvelles, jusqu'à ce qu'une lettre de Lapierre envoyée à Djanet et trouvée lors de la reprise du fort, fasse savoir qu'il est prisonnier à Rât, et bien traité. Il apprendra aussi plus tard que le capitaine Duclos, venu à la rescousse, fut obligé de battre en retraite, que dans l'attaque contre Djanet, Amoud était armé de mitrailleuses abandonnées avec munitions par les Italiens et de quatre canons italiens, et enfin que « *le canon qui a tiré sur Duclos était très bien manœuvré, par des hommes certainement instruits par des Européens*⁵⁰. » Il vivra cet événement comme un drame. Pour la première fois, l'intégrité du Sahara français, de son Sahara et de celui de Laperrine, est atteinte. Surtout, il redoute pour la population touarègue qui est un ensemble encore fragile, les graves retombées de cette agression. De plus, le fort de Djanet une fois tombé, celui de

Motyliniski paraît à portée de main de l'ennemi de l'Est. Pour mettre un comble à ce danger, connu le 7 avril, la nouvelle arrive à Tamanrasset le lendemain 8 avril que Firhoun et ses Ioulliminden, jusqu'ici menaçants, sont passés à l'action dans le Sud.

L'ex-sous-lieutenant de Foucauld qui garde vifs ses réflexes d'officier et, surtout, qui connaît le pays et ses habitants, n'hésite pas à demander à Litni, le représentant de Moussa, de poster des « *chouafs* » (observateurs) dans les villages assez loin aux alentours, pour signaler toute approche du Hoggar, avec une promesse de deux cent cinquante francs de prime. Il lui demande aussi de donner l'ordre aux hommes de Tamanrasset de se réunir à Tarahouahout, à la première alarme, autour du sous-lieutenant Constant, femmes et enfants se mettant à l'abri dans la montagne. Lui-même, en cas d'attaque du bordj de Motyliniski, ira également rejoindre Constant. Et il conseille à ce dernier de trouver un lieu résistant au canon, puisque la construction telle qu'elle est bâtie n'y tiendra pas. Le 9 avril, il rend compte de cette initiative au commandant Meynier : « *J'ai cru entrer dans vos intentions en donnant ce conseil à Constant ; je l'ai prévenu que je vous écrirais que je le lui ai donné et je lui ai écrit que j'étais persuadé qu'en le suivant, il obéirait à votre désir.* » Le 11 avril, il part à Motyliniski, accompagné du touareg Ebbeki, étudier avec Constant la mise en défense du poste. Il n'avait pas fait ce déplacement depuis plus de trois ans, quand il s'était rendu à Tarhaouhaout pour fêter Noël 1912 avec les gradés français, et peu après, pour y rejoindre le 21 janvier 1913 le général Bailloud. Le 13 avril, le sous-lieutenant et son conseiller, qui n'a pas oublié ses cours de fortification de Saint-Cyr, visitent dans les gorges étroites de la vallée de l'oued Tarhaouhaout, à six-huit kilomètres en aval du bordj, une position jugée inexpugnable, que des tranchées et des fortins

rendraient défendable contre du canon, et où il y a de l'eau courante : la garnison pourrait s'y rendre à la première alerte.

De retour à Tamanrasset, Charles met Ouksem et Chikat qu'il voit quotidiennement au courant de ce qui est prévu à Motylinski, et de son projet d'y aller en cas d'attaque. Est-ce dans ce contexte que les deux amis du marabout, qui voient s'élever le *château* dont les murs « *d'un mètre de large en bonnes briques* » protégeront les récoltes et les gens des redoutables *marocains*, lui auraient fait part de leur idée ? « *Comme cela se construisait*, écrira Charles à Laperrine le 1^{er} juillet 1916, *mes voisins touaregs m'ont engagé à l'habiter, me disant que d'une part je serais plus près d'eux, et que de l'autre, dans le cas où on aurait besoin de s'y réfugier, il serait avantageux de trouver le lieu habité et muni de provisions et d'instruments.* » Il va se rallier à cette proposition et prévoit alors dans l'intérieur de l'enceinte, sans trop en diminuer la superficie, des bâtiments d'habitation : un local avec chapelle et bibliothèque-bureau où il couchera, un magasin pour les réserves, les instruments et les remèdes, et une pièce qu'il appelle « *chambre d'amis* », car il espère toujours, la paix venue, voir arriver de France un compagnon-successeur ou, grâce à la route désormais achevée, un visiteur-ami : Laperrine ? Massignon ? un de ses neveux ?

Concernant son avenir immédiat, sa conduite reste inchangée, telle qu'il l'a exposée à Meynier le 9 avril 1916 : « *Je reste ici, ne voulant pas paraître avoir peur, tenant à garder une attitude de confiance et de sourire, tenant aussi à conseiller Ouksem et Litni et à faire profiter Constant des renseignements et des indices que je recueille ici. En cas d'attaque, je rejoindrai Constant sans délai. Si je le crois utile, j'irai faire de courtes visites à Constant, de temps en temps*⁵¹. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voix avec le capitaine de la Roche quand celui-ci viendra à Tamanrasset les 22 et 23 novembre pour initier avec Belaïd les haratîn au maniement des armes. Lors d'un de ses passages à l'ermitage ces jours-là, le capitaine de la Roche aura aussi vu le recueil des *Poésies et Proverbes* destiné à l'imprimeur, et la conversation avec le Père lui aura permis de constater *de visu* l'importance du travail linguistique effectué depuis des années.

Le poids d'une influence

Si le marabout chrétien de Tamanrasset est présent à son monde de bien des façons, il n'est pas le seul personnage influent au centre du Sahara. Même bien informé, il ne reçoit en réalité que de faibles signaux des lettres nombreuses émanant des Firhoun, des Amoud, des Kaousen et autres meneurs, manœuvrant en sourdine, échafaudant alliances et mauvais coups, et il n'a en rien la main sur les forces qui tournent autour de Moussa et de ses gens. À l'opposé, bien qu'il ait, à cause de sa personnalité respectée et de son ancienneté dans le pays, toute la confiance des responsables militaires français, il n'a ni leur réseau d'informations ni leur capacité d'action.

Ainsi, pour revenir sur cette lettre du 16 novembre 1916, il n'est pas certain que le capitaine Dépommier ait suivi l'avis de son vénérable ami qui trouve inutile d'envoyer en Ajjer les cent cinquante hommes prévus. De même, si dans sa correspondance avec Laperrine, ou dans celle avec Duclos, il se permet de parler, et parfois haut et fort, le résultat sur le terrain de ses prises de position n'est pas toujours effectif : son plan, par exemple, pour la réorganisation des Annexes du Territoire des Oasis ne sera guère appliqué. Ce qu'il a pu en écrire entre peu, ou nullement, dans la stratégie du général Moinier qui commande à Alger, ni non plus dans les décisions d'Ouargla, où Meynier, promu

lieutenant-colonel le 24 juin 1916, a établi son poste de commandement.

Quant à la tactique militaire, Charles trouvera regrettable que ce commandant, après avoir réoccupé Djanet le 16 mai 1916, n'ait pu, par ordre d'Alger, poursuivre les senoussistes jusqu'à Rât et au-delà. Et quand il apprendra que Meynier a même été contraint d'évacuer Djanet, pour établir sa base d'action plus au nord, à Fort Polignac, d'où doit partir avec renforts et approvisionnements la prochaine opération contre les Tripolitains, il devra se contenter d'enregistrer des décisions prises ailleurs...

Plus près de lui, Charles va devoir discuter, et plus directement que par lettre, avec le capitaine de la Roche. À partir du 24 août 1916, ce dernier est désormais au fort Motylinski, revenu de l'Adrar où il nomadisait près de la frontière algéro-soudanaise pour protéger Moussa et les Touaregs, et où, quelques jours plus tard, le sous-lieutenant Constant ira prendre le relais. Jusqu'ici, la relation, de part et d'autre, n'était pas parfaite. Le plan de défense, par exemple, du fort Motylinski, élaboré le 13 avril précédent par Constant sur les conseils du *Révérénd Père*, et à peine commencé, n'est en rien fiable aux yeux du capitaine de la Roche qui écrit dans son *Journal* : « Ce petit ouvrage, à l'état embryonnaire du reste, et déjà à moitié effondré, construit dans une gorge de 30 m de large, dominé par des rochers, est une hérésie tactique, et son occupation impossible au point de vue occupation. » Le capitaine, en effet, n'entend nullement laisser le fort pour se réfugier ailleurs en cas de danger. Il y ordonne par contre des travaux défensifs : un passage couvert conduisant du bordj au puits, une citerne, un renforcement des murs, un abri casematé, etc. Le 30 septembre, après une alerte, Charles louera devant Laperrine la sagesse du capitaine de la Roche, et le lendemain, avec Duclos toujours

dans l'Ajjer, il reviendra sur les dispositions de défense prises à Motylinski par « *M. de la Roche, parfait de sang-froid, de décision et d'énergie* », et il ajoutera : « *Cela aurait dû être fait de tout temps !* » Peut-être voulait-il par là sous-entendre qu'en avril, avec la chute de Djanet, il était urgent pour Constant de trouver une autre solution ? En tout cas, avec le capitaine de la Roche présent à Motylinski, Charles ne dira plus ce qu'il disait alors du sous-lieutenant Constant : « *S'il est attaqué, j'irai le rejoindre* ». Il était alors décidé à apporter ses compétences à ce « *mécanicien et chauffeur de profession, à son affaire* » dans les travaux de la route, mais estimé un peu léger *in re militari*.

Ainsi, dans l'histoire du Sahara touareg, et en particulier dans les retombées de la guerre européenne sur le Sahara entre septembre 1914 et décembre 1916, la place de Charles de Foucauld, importante certes, doit toujours être mise en rapport avec la position d'autres responsables, des politiques, et surtout des militaires⁶⁵. Si son coup d'œil est ordinairement sûr, et sa capacité d'analyse des situations remarquable, il n'y aura pourtant qu'une influence à relativiser.

Cette dimension, quelque peu limitée, de son pouvoir d'action est à intégrer dans sa figure d'homme de Dieu et d'homme engagé dans le service de ses frères humains. En tenir compte est une précaution qui évite de lui coller des étiquettes, telles celles d'espion, d'agent de renseignements, de diplomate, de modèle des officiers des Affaires Indigènes... Loin de minimiser sa vision spirituelle ou son exemple, le constat de cette influence relative permet de l'aborder dans son authentique simplicité... Le principal pour lui est de servir ce qu'il appelle *l'intérêt général*. Naguère, contre l'esclavage dans la Saoura, il refusait d'être « *sentinelle endormie* », « *chien muet* », « *pasteur indifférent* » ; devant les dangers qui menacent les réalisations

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et préfère organiser la poursuite des coupables. Il informe immédiatement de la situation, et son subordonné Constant avec ce message « RP Foucauld assassiné par rezzi, venez, laissant du monde chez Moussa », et sa hiérarchie, à savoir le colonel Meynier, commandant militaire du Territoire des Oasis, et le capitaine Dépommier, commandant le secteur Tidikelt-Hoggar. Meynier, qui est dans les Ajjer, reçoit l'information le 12 décembre et demande à son état-major d'Ouargla de la transmettre au général Moinier commandant le 19^e corps à Alger, où elle arrive le 13 décembre.

N'ayant aucune adresse de la famille, la Roche ne peut l'avertir pour le moment, laissant ce soin à l'autorité militaire, selon l'usage, malheureusement quotidien depuis le début de la guerre de 1914. Par contre, comme il sait que M. Basset attend du P. de Foucauld un manuscrit de *Poésies touarègues*, il lui envoie à Alger le 5 décembre une lettre explicative pour qu'il ne soit pas surpris de ne rien recevoir prochainement, et pour qu'il soit assuré que si ces documents uniques étaient récupérés dans l'ermitage, ils lui parviendraient dès que possible.

Le message reçu dans l'Adrar par le sous-lieutenant Constant est transmis à Moussa, qui, dès le 13 décembre, exprime ses condoléances à la sœur du marabout chez qui il a séjourné en 1910. Ses mots témoignent que Charles était bien de ses intimes et bien du pays : « Dès que j'ai appris la mort de notre ami, votre frère Charles, mes yeux se sont fermés... j'ai pleuré et j'ai versé beaucoup de larmes, et je suis en grand deuil... Charles le marabout n'est pas mort pour vous autres seuls, il est mort aussi pour nous tous. Que Dieu lui donne la miséricorde, et que nous nous rencontrions avec lui au paradis ! »

Le 21 décembre, la Roche est devant l'ermitage, et passe une journée à Tamanrasset avec le sergent Rémiot, le soldat Dumont

et quelques méharistes du Groupe. Il fait arranger les tombes, et dans une prise d'armes toute simple fait rendre les honneurs aux quatre victimes. Il pénètre ensuite dans l'ermitage à la porte murée, trouve les *Poésies touarègues* à envoyer à M. Basset d'Alger, rassemble les papiers dispersés, dont un nombre important de travaux linguistiques et de documents personnels, découvre les enveloppes prêtes à partir au courrier du 2 décembre, et met la main sur l'enveloppe portant la mention « *à ma mort, prière d'ouvrir cette enveloppe et d'en envoyer le contenu à M. Raymond de Blic, à Barbirey, par Pont-de-Pany (Côte d'Or)* ». Ayant lu les dernières volontés du défunt concernant sa tombe qui doit être « *surmontée d'une croix de bois* », le capitaine fait fabriquer avec les moyens du bord, une croix en bois qu'il place sur la tombe du Père. Il met aussi de côté les objets du culte jetés en vrac sur le sol, dont la lunule de l'ostensoir, où il constate la présence de l'hostie consacrée. Conformément à la recommandation donnée par le Père, il apportera cette lunule et son précieux contenu à Fort Motylinski, où l'un des militaires français, connu comme catholique pratiquant, acceptera de se communier lui-même.

Le 27 décembre 1916, le capitaine de la Roche rédige pour le colonel Meynier son rapport sur les décisions prises sur place à Tamanrasset, avec la liste de ce qu'il a rapporté à Motylinski et une description du contenu de quatre caisses clouées laissées « dans la chambre du Révérend Père », qui a été fermée à clef ; à la fin de son rapport il signale que les objets du culte sont mis à part à l'intention du Supérieur des Pères blancs. Ce même jour⁷⁸, pour le courrier partant de Motylinski le 1^{er} janvier 1917, le capitaine peut aussi écrire à M. de Blic, dont il a trouvé l'adresse ; il commence ainsi : « J'ai le bien triste devoir, sinon de vous annoncer car sans doute l'autorité militaire vous a déjà

avisé, mais au moins de vous donner quelques détails sur la fin tragique du Révérend Père de Foucauld » ; et il adresse une autre lettre aux Pères blancs de Maison-Carrée.

À Alger, le 13 décembre, est arrivé pour le général Moinier un message signalant les événements de Tamanrasset et la mort du Père de Foucauld. Des bruits commencent alors à se répandre dans les états-majors, avec ce 13 décembre comme date des événements. Vers le 20 décembre, le lieutenant-colonel Regnault, à la retraite depuis septembre mais mobilisé au Bureau arabe d'Oran, annonce à son épouse à Rennes « qu'un accident serait arrivé au Père de Foucauld ». Pour en savoir plus, Mme Regnault écrit à la famille de Blic. Les Blic, en séjour à Grasse depuis le 15 décembre, reçoivent cette lettre le 1^{er} janvier 1917. Aussitôt Raymond de Blic envoie un télégramme au Bureau arabe d'Oran, qui confirme l'exactitude d'un « accident », mais renvoie pour des précisions au commandant des Oasis à Ouargla... En réponse au télégramme envoyé à Ouargla, arrive à Grasse le 4 janvier la nouvelle que le Père « aurait été tué par rezzou venant des Ajjer ». Il est ensuite mentionné : « Renseignement non encore confirmé » ; il le sera le 8 janvier⁷⁹. Mais la confirmation décisive que la famille attendait lui est donnée au soir de ce même 4 janvier 1917 par une lettre du 28 décembre signée du P. Voillard, de Maison-Carrée. Pour lever toute incertitude, celui-ci avait envoyé un Père blanc au quartier général du 19^e corps, où un officier de l'état-major lui avait mis sous les yeux le télégramme reçu le 13 précédent⁸⁰. De Maison-Carrée, par une lettre identique, avait aussi été avertie Mme de Bondy, qui en ces jours-là se trouve chez sa fille Magdeleine de Forbin au château des Issarts dans le Gard.

Alors qu'en bordure des montagnes du Hoggar des colonnes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Suisse pendant la guerre.

1871. Installation de 1871. Traité de la famille à Nancy. Francfort.

1871-1872. Au lycée en troisième.

1872-1873. Au lycée en seconde.

1873-1874. Au lycée en première.

1874-1875. À l'École de la rue des Postes à Paris. 1^{re} année.

1875-1876. À l'École de la rue des Postes à Paris. 2^e année.

25 octobre 1876.

Engagement de cinq ans dans l'Armée.

Juillet-décembre

1877. Sièges de Plewna, en Bulgarie, durant la

1876-1877. À Saint-guerre russo-turque. La

Cyr. 1^{re} année. promotion 1876-1878 de Saint-Cyr est baptisée « Plewna ».

1877-1878. À Saint-Cyr. 2^e année.

1878. Congrès de Berlin. Pour la détourner de la

3 février 1878. Mort du grand-père et tuteur. revanche, Bismarck pousse

la France à occuper la Tunisie.

1878-1879. À

Saumur.

15 octobre 1879.

NommÉ sous-
lieutenant au 4^e
Hussards, en
garnison à Pont-à-
Mousson, à Bône et
à SÉtif.

16 février 1881.

Massacre de la
mission Flatters
par les Touaregs.

8 avril 1881-20 juin

1881. En non-
activité. SÉjour à
Évian.

Avril 1881. La
France intervient
en Tunisie.

3 juin 1881. *Avril 1881.* DÉbut
NommÉ sous- de l'insurrection
lieutenant au 4^e de Bou Amama
Chasseurs d'Afrique dans l'ouest de
à Mascara. l'AlgÉrie.

En campagne contre
Bou Amama.

28 janvier 1882.

Donne sa dÉmission
et demande à entrer
dans la « rÉserve ».

25 avril 1882. Un
conseil de famille
nomme Georges de
Latouche « conseil
judiciaire ».

Juin 1882-1883. À
Alger, se prÉpare à
faire un voyage
d'exploration au
Maroc.

20 juin 1883-23 mai

1884. Voyage au Maroc.

Septembre 1884.
PÉriode militaire à Bordeaux (28 jours).

*Novembre 1884-
février 1885.*
ConfÉrence de Berlin sur l'Afrique.

Avril 1885.
MÉdaille d'or de la SociÉTÉ de GÉographie.

*22 septembre 1885-
janvier 1886.*
Voyage dans le Sud algÉrien et tunisien.

FÉvrier 1886.
Installation à Paris, rue de Miromesnil.

Septembre 1886.
PÉriode militaire à *Juillet 1886.* Exil Tunis interrompue du duc d'Aumale. par une mise en non-activitÉ d'un an.

Fin octobre 1886. À l'Église Saint-Augustin, rencontre de l'abbÉ Huvelin. Retour à la pratique religieuse.

1887-1888. En France, mouvement boulangiste.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la Rue des Postes.

P. Rivet, jÉsuite, professeur à Rome, mort au front en 1915.

P. Soyer, jÉsuite, directeur spirituel à la Villa Manrèse, à Clamart.

P. Meunier, dominicain en Terre Sainte.

P. Marie-Gabriel Voisin, franciscain, aumônier des Clarisses de Nazareth.

Frère Jean, franciscain, portier de l'hôtellerie pour pÉlerins, à Nazareth.

P. Paul, carme d'Alexandrette.

P. Marie-François, carme de la communauté du Mont-Carmel

Pères et Frères trappistes

Dom SÉbastien Wyart, Élu abbÉ gÉNÉral des Cisterciens rÉformÉS au chapitre gÉNÉral d'octobre 1892.

Dom Baranger, abbÉ de la Trappe de Fontgombault (Indre).

Dom Martin, abbÉ de Notre-Dame des Neiges, dÉcÉdÉ en 1908.

Dom Martin II, abbÉ de Notre-Dame des Neiges, de 1909 à 1912.

P. Augustin Martin, prêtre à Viviers le 9 juin 1901, abbÉ de Notre-Dame des Neiges en 1912.

P. Eugène, maître des novices à Notre-Dame des Neiges.

P. Antonin, de Notre-Dame des Neiges.

P. FrÉdÉric, de Notre-Dame des Neiges.

P. Germain, de Notre-Dame des Neiges.

P. Louis de Gonzague, à Notre-Dame du Sacré-Cœur, puis en 1901 prieur de Notre-Dame des Neiges.

Frère Augustin Juillet, de Notre-Dame des Neiges.

Dom Étienne, prieur de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Dom Polycarpe, ancien abbÉ de Notre-Dame des Neiges, sous-prieur à Notre-Dame du Sacré-Cœur, confesseur de Charles de

Foucauld.

P. Philomène, sous-maître des novices à Notre-Dame du Sacré-Cœur.

P. Raphaël, de Notre-Dame du Sacré-Cœur, après le décès de Dom Polycarpe : sous-prieur, et confesseur de Charles de Foucauld.

P. Bonaventure Rabbath, de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Frère Pierre, (nom civil : Bedros Demrèkli), oblat à Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Dom Louis de Gonzague, prieur de Notre-Dame du Sacré-Cœur, puis Abbé de Staouëli.

P. Henri, prieur de Staouëli.

P. Marie-Joseph, de Staouëli.

P. Jérôme, de Staouëli. (Charles Bouffel)

P. Yves Rocher, de Staouëli.

P. Robert Lescand, maître des Étudiants à la Maison gÉnÉralice de Rome, confesseur de Charles de Foucauld.

Pères blancs (Missionnaires d'Afrique)

Mgr Livinhac, SupÉrieur gÉnÉral.

Mgr GuÉrin, prÉfet apostolique de Ghardaïa.

Mgr Bardou, prÉfet apostolique de Ghardaïa, successeur de Mgr GuÉrin.

Mgr Nouet, prÉfet apostolique de Ghardaïa, successeur de Mgr Bardou.

Mgr Bazin, vicaire apostolique du Soudan.

P. Voillard, assistant de Mgr Livinhac, directeur spirituel de Charles de Foucauld après l'abbÉ Huvelin.

P. Burtin, procureur des Pères blancs à Rome.

P. de Chatouville, Économe gÉnÉral.

P. Marchal, assistant de Mgr Livinhac.

P. Girault, condisciple en 1866-70 de R. Bazin à Mongazon (collège et petit séminaire), à Angers

P. Duchêne, archiviste et historien des Pères blancs.

P. Delattre, spécialiste des découvertes archéologiques de Carthage.

P. Richard.

P. Tissot.

P. Vellard.

P. Monnier.

P. Trohel.

Frère Omer, frère coadjuteur chez les Pères blancs.

Michel Goyat, dit *Fr. Gilles* par les Pères blancs, *Fr. Michel* par Ch. de Foucauld, *Fr. Michel-Marie* par les Chartreux.

Religieuses

Mère Augustine, sœur blanche.

Mère Élisabeth du Calvaire, abbesse des Clarisses de Jérusalem.

Mère Marie-Ange de Saint-Michel, abbesse des Clarisses de Nazareth.

Mère Clémence Marthoud, religieuse à Alès, sœur de Dom Polycarpe.

Mère Cécile Bruyère, fondatrice de Sainte-Cécile de Solesmes (moniales bénédictines).

Militaires

(Période 1876-1890)

Hanrion, commandant l'École militaire de Saint-Cyr.

Bartoli, promotion Plewna.

Faës Alexandre, promotion Plewna.

de Gouyon-Beaufort, promotion Plewna.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dÉnommÉe « le Mzab ».

Senoussistes, membres de la Senoussiya, confrÉrie religieuse politisÉe et hostile à la France.

Saints et auteurs spirituels

S. AlbÉric, abbÉ de Cîteaux, successeur de saint Bernard.

S. Alphonse de Liguori.

AbbÉ de RancÉ, rÉformateur trappiste.

S. Augustin, Évêque d'Hippone

S. Benoît

S. Bernard.

S. Étienne.

P. Eymard Julien, fondateur des Pères du Saint-Sacrement.

S. François d'Assise.

P. Candide Chalippe, auteur de la *Vie de saint François d'Assise*.

S. Jean Chrysostome.

S. Jean de la Croix.

S. Charles BorromÉe.

S. Michel.

S. François-Xavier.

S. Pascal Baylon.

S. Paul (relique de).

S. Pierre Claver.

Mgr du Lau, massacré aux Carmes le 2 septembre 1792.

Armand de Foucauld de Pontbriand, massacré aux Carmes le même jour.

Armand Chapt de Rastignac, massacré à l'abbaye Saint-Germain de Paris le 3 septembre 1792.

Sainte Colette de Corbie.

Bse Jeanne d'Arc.

Bse Marguerite-Marie.

Sainte Marie-Magdeleine et la Sainte Baume.

Sainte Thérèse d'Ávila.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, carmélite de Lisieux, morte en odeur de sainteté en 1897.

Bossuet, auteur du livre *Élévations sur les mystères de la religion*.

P. de Caussade, auteur du livre *L'Abandon à la Providence divine*.

P. Ramière, jésuite, auteur, recommandé, de l'*Introduction* au livre du P. de Caussade.

P. de Ravignan, prédicateur jésuite, décédé en 1858, à la réputation d'homme spirituel.

P. de Pontlevoy, jésuite, biographe du Père de Ravignan.

Chanoine Weber, fondateur de l'*Œuvre catholique de la diffusion du Saint Évangile*.

Auteurs et professeurs de philosophie et de théologie

P. Billot, s.j., professeur de théologie au Collège romain.

P. Yves de la Brière, s.j., théologien, témoin *ex officio* au Procès canonique de Paris en 1930.

M. Destino, lazariste d'Akbès, professeur de théologie.

Franzelin, s.j., cardinal, auteur d'ouvrages de théologie.

P. Gury-Ballerini, s.j., auteur d'ouvrages de théologie morale.

P. Hurter, s.j., auteur d'ouvrages de théologie dogmatique.

P. Feretti, s.j., recteur du Collège romain en 1896, professeur de philosophie morale.

P. Madureira, s.j., professeur en 1896 de philosophie, en logique et métaphysique.

P. de Mandato, s.j., auteur d'ouvrages sur la philosophie thomiste.

Abbé Fouard, auteur d'ouvrages sur les Évangiles et les débuts

de l'Église.

Autres noms cités

Abd Isa, pseudonyme de Fr. Charles de Jésus lors des tournées dans le Sud algérien.

Jacquelin de Maillé, grand maître des Templiers, mort en 1187.

Nour-ed-Din, officier de Saladin, vainqueur de Jacquelin de Maillé.

Bou Amama, chef de l'insurrection de 1881 sur les Hauts Plateaux algériens.

Abd-ul-Hamid, sultan de Turquie de 1876 à 1909, dit « le Sultan rouge ».

Amoud, un des chefs influents de la Senoussiya, se donne le titre de « sultan ».

Ahmed ech Cherif, grand Maître de la Senoussiya, mouvement politico-religieux, à Koufra.

Mehdi, attendu dans l'Islam comme libérateur de tout occupant étranger.

Guillaume II, empereur d'Allemagne depuis 1888.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CASTILLON DU PERRON Marguerite, *Charles de Foucauld*, Grasset, Paris, 1982.

Précisions historiques et culturelles sur le contexte d'origine de Charles de Foucauld. Parcours biographique complet, à partir de la consultation de la Copie de Ghardaïa aux Archives de la Postulation, et nombreuses références à des correspondances familiales.

Études particulières

ROBERT, *Albert P.* (Notre-Dame des Neiges), *Annexes 2, 3 et 4 à Lettres à mes frères de la Trappe*, Le Cerf, Paris, 1969.

Présentation de l'abbaye de Notre-Dame des Neiges et du Prieuré de Notre-Dame du Sacré-Cœur de Syrie, biographies de plusieurs trappistes contemporains de Charles de Foucauld, et de Mgr Bonnet.

KERGOAT, *Louis*, « *Charles de Foucauld et l'Islam, Mystique et Politique* », thèse de doctorat d'État, Études arabo-islamiques, Paris 4, 1988.

Analyse des parcours en pays d'Islam de Charles de Foucauld, d'abord comme explorateur, puis comme prêtre.

DIDIER, *Hugues* (professeur à l'université Jean-Moulin-Lyon 3), *Petite vie de Charles de Foucauld*, Desclée de Brouwer, Paris, 1993, rééd. 1996, 2005.

Renseignements historiques sur la situation militaire, coloniale, politique, religieuse de l'Algérie au temps de Charles de Foucauld.

THIRIEZ, *Philippe p.* (*Père blanc*), *Charles de Foucauld à Nazareth 1897-1900*, Nazareth, 1994.

Description du séjour de Charles de Foucauld chez les Clarisses de Terre Sainte.

SERPETTE, Maurice (Groupe de recherche de la Postulation), *Foucauld au désert*, Desclée de Brouwer, 1997.

Nombreuses précisions sur la vie quotidienne de Charles de Foucauld au Hoggar et sur le déroulement de ses travaux linguistiques.

CASAJUS, Dominique (directeur de recherche au CNRS), *Chants touaregs*, Albin Michel, Paris, 1997

Édition annotée de nombreuses poésies recueillies par Charles de Foucauld et informations détaillées sur les Touaregs du Hoggar et leur culture.

GALLAND, Lionel (éd.), *Lettres au marabout. Messages touaregs au Père de Foucauld*, Belin, Paris, 1999, avec notes et commentaires de Dominique Casajus.

Informations détaillées sur l'entourage touareg du marabout de Tamanrasset.

CHATELARD, Antoine (*Petit Frère de Jésus*), *La mort de Charles de Foucauld*, Karthala, 2000.

Enquête sur les derniers mois et sur la mort de Charles de Foucauld.

WACKENHEIM, Gérard (prêtre du diocèse de Strasbourg), *Charles de Foucauld enfant*, Editorial/Libreria Coello, San Pedro Sula 2002.

Renseignements historiques sur la famille de Charles de Foucauld et ses premières années à Strasbourg et à Wissembourg.

Autres études

La présente Biographie suit généralement les conclusions historiques sur Charles de Foucauld parues dans le *Bulletin trimestriel des Amitiés Charles de Foucauld*.

Fondée en 1948, l'association *Amitiés Charles de Foucauld* (d'abord *Amitiés Foucauld l'Africain*) a pour but de faire connaître par un bulletin de liaison l'œuvre et la personnalité du P. de Foucauld en lien avec la Postulation de la Cause de canonisation. Le bulletin *L'Appel du Hoggar* qui paraît de 1948 à 1963 est relayé depuis 1965 par le *Bulletin trimestriel des Amitiés Charles de Foucauld*, 56 rue du Val d'Or, 92150 Suresnes.

À partir de 1984, il y est fait état des résultats des recherches demandées par la Congrégation pour les causes des saints pour établir un dossier critique sur Charles de Foucauld en vue de la reconnaissance de l'héroïcité de ses vertus. Ce rapport (*Positio*), préparé par un groupe de recherche de la Postulation, a été présenté en 1995 sous forme d'une *Biographie documentée*.

Depuis la béatification en 2005, le *Bulletin trimestriel des Amitiés Charles de Foucauld*, qui en est au numéro 200 en octobre 2015, continue la publication d'études et de documents sur la vie, l'œuvre et la personnalité du bienheureux Charles de Foucauld.

Des communications orales ou écrites d'un *Groupe* de la *Famille spirituelle du Frère Charles de Jésus* ont permis de préciser certains points de la présente Biographie. Dans ses réunions régulières depuis une quinzaine d'années ce *Groupe* cherche dans les *Écrits spirituels* et la *Correspondance* de Charles de Foucauld l'esprit qui l'animait et le sens de son œuvre.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jacqueline, Mgr [102](#), [131](#), [663](#)
Jalabert, Mgr [561](#)
Janvier, P. [597](#)
Jarosseau, Mgr [276](#), [277](#), [677](#)
Jauffrès, Abbé [137](#), [145](#), [678](#)
Jean, Frère [224](#), [225](#), [679](#)
Jean Chrysostome, saint [195](#), [235](#), [254](#), [337](#), [527](#), [544](#), [626](#), [688](#)
Jean de la Croix, saint [235](#), [236](#), [254](#), [472](#), [507](#), [626](#), [688](#)
Jeanne d'Arc, Bse [502](#), [669](#), [688](#)
Jérôme, P. [184](#), [186](#), [194](#), [199](#), [200](#), [201](#), [204](#), [208](#), [229](#), [230](#),
[233](#), [237](#), [238](#), [254](#), [255](#), [270](#), [280](#), [493](#), [575](#), [583](#), [679](#)
Jonnart [349](#), [438](#), [643](#), [684](#)
Joseph du Sacré-Cœur [322](#), [323](#), [332](#), [685](#)
Jouin, chanoine [527](#), [678](#)
Joyeux [331](#), [337](#), [681](#)
Juillet, Augustin [135](#), [136](#), [275](#), [286](#), [288](#), [296](#), [297](#), [321](#), [461](#),
[465](#), [473](#), [487](#), [492](#), [495](#), [527](#), [679](#)

Kaddour [584](#), [686](#)
Kambechicha [565](#), [581](#), [586](#), [686](#)
Kaousen [23](#), [620](#), [641](#), [645](#), [647](#), [649](#), [650](#), [651](#), [686](#)
Kel Ahaggar [448](#), [687](#)
Kel Ahnet [447](#), [450](#), [687](#)
Kel Rela [405](#), [687](#)
Kergoat, L. [663](#), [698](#)
Kerzou [650](#), [686](#)
Khali Barka [427](#), [431](#), [446](#), [452](#), [455](#), [456](#), [467](#), [686](#)
Knobloch [351](#), [681](#)
Kouider ben Lakehal [654](#), [683](#)
Kountas [367](#), [371](#), [688](#)
Kroumirs [90](#), [688](#)

La Brière, P. (de) 138, 689
La Faige (de), voir Aubert
La Houssaye (de) 340, 379, 684
La Roche (de) 549, 585, 586, 594, 602, 606, 607, 611, 612, 614, 621, 622, 627, 631, 641, 642, 647, 649, 653, 655, 659, 682
La Rochethulon (de) 79, 684
La Selle, Élisabeth (de) 671, 677
Lachaux (de) 351, 398, 438, 682
Lacroix 65, 123, 305, 319, 321, 322, 335, 338, 343, 364, 378, 389, 390, 435, 456, 459, 467, 471, 488, 499, 513, 521, 524, 539, 682, 685
Lafon, M. 663
Lafont 548
Lafosse 42, 684
Lagabbe, Charles (de) 34, 40, 568, 672, 677
Lagabbe, Edmond (de) 40, 72, 102, 677
Lagabbe, Marie (de) 34, 38, 529, 672, 677
Lagabbe, Pierre (de) 42, 51, 127, 154, 535, 672, 677
Lagrésille 42, 684
Laissy, Maître 72, 73, 74, 84, 91, 95, 100, 101, 112, 162, 684, 693
Lamy 65, 366, 369, 680
Lannoy de Bissy (de) 106, 681
Laperrine 39, 65, 66, 76, 96, 124, 136, 342, 343, 347, 349, 352, 359, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 381, 383, 386, 389, 390, 393, 395, 396, 397, 399, 400, 402, 404, 409, 414, 422, 423, 425, 426, 428, 432, 437, 440, 442, 444, 445, 451, 454, 459, 464, 467, 468, 471, 474, 476, 478, 479, 480, 485, 487, 490, 500, 503, 504, 507, 509, 510, 512, 514, 515, 516, 520, 521, 523, 530, 531, 539, 542, 548, 550, 551, 552, 553, 555, 556, 557, 558, 563, 568, 572, 580, 583, 592, 596, 598, 610, 613, 614, 616, 619, 621,

627, 628, 629, 630, 631, 634, 636, 639, 641, 642, 643, 645,
647, 649, 651, 658, 659, 660, 682

Laperrine, Mgr 465, 677

Lapierre 628, 682

Laquante, Rodolphine 28, 38, 672, 676

Latouche, Amélie (de) 28, 34, 673, 676

Latouche, Marie (de) 69, 494, 531, 673, 677

Latouche, Georges (de) 40, 52, 74, 102, 104, 105, 112, 120,
125, 126, 164, 231, 529, 666, 673, 677

Latouche, Élisabeth (de) 44, 494, 677

Lau (du), Mgr 127, 327, 688

Laurain 334, 491, 492, 496, 498, 532, 570, 574, 598, 605, 624,
632, 678

Lavigerie, cardinal 135, 151, 188, 302, 303, 677

Lefranc 596, 684

Legrand, Abbé (Dom Jean) 244, 263, 678

Leguil, A. 663

Lehuraux 603, 606, 659, 682

Lejeune 432, 684

Le Myre de Vilers 572, 684

Lendle 257, 260, 261, 264, 339, 411, 684

Léon XIII, pape 180, 183, 202, 235, 253, 261, 267, 288, 601,
677

Leroy, Pierre 570, 575, 576, 623, 639

Le Roy, Mgr 598

Lescand, Robert, P. 201, 203, 220, 679

Lesourd 41, 43, 56, 76, 81, 84, 85, 86, 87, 267, 693, 697

Lesseps, Ferdinand (de) 52, 119, 684

Lessius 202

Le Tenneur 95, 133, 681

Levé 228, 305, 682

Leynaud, Mgr 570, 678

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Brest [48](#)

Bridoire [67](#), [533](#), [569](#)

Brindisi [221](#)

Bulgarie [608](#), [666](#)

Byzance [213](#)

Cana [153](#), [263](#)

Capharnaüm [206](#), [223](#), [257](#)

Carmes [127](#), [571](#), [573](#)

Carthagène [120](#)

Cheikhlé [160](#), [177](#), [188](#), [190](#), [193](#), [271](#)

Ciron [151](#)

Cîteaux [157](#), [160](#), [171](#), [275](#), [280](#)

Clamart [153](#), [160](#), [161](#), [668](#)

Colomb Béchar [540](#)

Congo [598](#)

Constantine [85](#), [86](#), [90](#), [92](#), [364](#), [426](#), [427](#), [428](#), [431](#)

Constantinople [193](#), [194](#), [213](#)

Dardanelles [635](#)

Debdou [112](#)

Démrèk [243](#)

Dijon [144](#), [151](#), [152](#), [161](#), [235](#), [278](#), [530](#), [534](#), [535](#), [568](#)

Djanet [548](#), [628](#), [642](#), [644](#), [646](#), [649](#)

Djenan ed Dar [306](#)

Duveyrier [306](#), [307](#)

Échalot [152](#), [159](#)

Éclaron [568](#)

El Barkat [649](#), [650](#)

El Biodh [95](#)

El Goléa [123](#), [125](#), [299](#), [347](#), [384](#), [386](#), [387](#), [389](#), [443](#), [459](#), [468](#),

484, 485, 486, 507, 513, 548, 566, 584, 587, 660
El Kbab 11, 12
Emmaüs 153, 154
Ephrem 238, 249, 393
Erg Chech 612
Esseyen 627
Europe 194, 314, 343, 547, 608, 610, 613, 621, 635, 638
Évian 89, 90, 91, 92, 94, 666, 685

Fès 109, 111, 149, 433, 539, 548, 572, 669
Fezzan 620, 628, 649
Figuig 94, 297, 303, 305, 343, 349, 350, 438, 558
Fontgombault 151, 156, 157, 224, 226, 667
Fort Flatters 457, 647
Fort Motylinski 479, 480, 481, 485, 486, 509, 510, 511, 512,
518, 540, 541, 542, 543, 544, 548, 550, 551, 552, 556, 559,
565, 566, 585, 592, 595, 596, 599, 602, 605, 606, 607, 608,
617, 621, 627, 628, 629, 631, 641, 642, 644, 645, 647, 649,
650, 651, 654, 656, 659, 681, 682, 683, 686
Fort Polignac, voir Polignac
Francfort 38, 39, 665
Funchal 656

Galilée 153, 224, 261, 262, 383
Génésareth 153
Gérardmer 568
Géryville 93, 95, 287, 344, 500, 501, 533
Ghardaïa 100, 123, 125, 136, 299, 303, 304, 313, 335, 344, 347,
355, 374, 381, 383, 384, 385, 387, 388, 389, 392, 397, 436,
485, 486, 487, 500, 505, 506, 513, 548, 566, 584, 660, 692,
693
Gourara 342, 344, 359, 366, 376, 384, 396, 459

Grasse 497, 498, 505, 534, 657

Hoggar 23, 335, 343, 362, 363, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 375, 377, 381, 382, 387, 390, 393, 395, 396, 398, 399, 400, 402, 403, 404, 410, 412, 413, 414, 416, 422, 424, 425, 426, 427, 428, 431, 432, 436, 438, 439, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 453, 454, 456, 458, 459, 464, 470, 471, 476, 479, 480, 481, 482, 501, 503, 507, 510, 511, 512, 514, 519, 520, 521, 524, 530, 535, 539, 542, 544, 548, 550, 552, 553, 556, 559, 564, 566, 573, 579, 581, 582, 585, 589, 592, 597, 599, 602, 607, 610, 614, 621, 629, 630, 638, 639, 640, 644, 645, 648, 649, 655, 658, 659

Idelès 377, 378, 510

Igli 304, 306, 353, 523, 540

Indochine 368, 598

In Amgel 391, 445, 446

In Salah 23, 124, 344, 347, 362, 363, 365, 368, 372, 373, 374, 381, 382, 383, 389, 391, 395, 396, 397, 399, 401, 405, 411, 419, 427, 430, 431, 433, 435, 436, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 446, 448, 449, 457, 459, 464, 468, 469, 476, 479, 480, 481, 485, 487, 502, 510, 512, 514, 519, 520, 523, 525, 539, 540, 541, 544, 545, 552, 559, 566, 567, 581, 584, 585, 586, 592, 595, 596, 598, 601, 604, 607, 608, 609, 616, 620, 621, 627, 639, 640, 647, 648, 651, 654, 659

In Ziza 399, 401, 408

Italie 80, 110, 233, 379, 547, 608, 620, 636, 669

Ivry-sur-Seine 29

Jaffa 153, 223, 243, 248, 265, 272

Japon 608

Jérusalem 98, 104, 137, 153, 154, 223, 224, 228, 230, 237, 238,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

507, 509-510, 518, 544, 555, 584, 596-597, 605, 614, 630-631

Union des frères et sœurs du Sacré-Cœur de Jésus

- Préliminaires 329, 334, 340-341, 387-388, 393-395, 420-421, 433, 453.
- Vers la mise en place 462, 472, 477-478, 486, 490-493, 496, 498, 503-507, 517, 525-526, 536-538, 546-547, 562, 566, 569-571, 573-576, 580, 583, 587, 597-600, 604-605, 622-624, 631-633

SOMMAIRE

Préface

Avant-propos

Plan général de la biographie

Avertissement au lecteur

PREMIÈRE PARTIE

CHARLES DE FOUCAULD DE 1858 À 1890

CHAPITRE I. ENFANT ET ÉTUDIANT 1858-1876

La scolarité à Strasbourg

La guerre de 1870

Portrait du jeune Charles

La scolarité à Nancy

La scolarité à Paris

CHAPITRE II. MILITAIRE ET CIVIL 1876-1890

À l'École spéciale militaire de Saint-Cyr (1876-1878)

À l'École d'application de cavalerie de Saumur (1878-1879)

Portrait de Charles saint-cyrien et jeune officier

En garnison à Pont-à-Mousson (1879-1880)

En garnison à Bône et à Sétif (1880-1881)

En non-activité (8 avril-20 juin 1881)

En colonne, puis en garnison à Mascara (1881-1882)

Retour à la vie civile. Les voyages (1882-1886)

Préparation du voyage au Maroc

Au Maroc (20 juin 1883-23 mai 1884)

Dans le Sud algérien et tunisien (22 septembre 1885-début

janvier 1886)

Paris, 1886

Paris, église Saint-Augustin, fin octobre 1886

Avant le 15 janvier 1890

Portrait du vicomte Charles de Foucauld

DEUXIÈME PARTIE

CHARLES DE FOUCAULD DE 1890 À 1900

CHAPITRE I. MOINE TRAPPISTE 1890-1897

À Notre-Dame des Neiges (Ardèche)

À Notre-Dame du Sacré-Cœur (Syrie)

Les cinq derniers mois de vie trappiste

Durant son expérience à la Trappe, d'autres aspirations...

Portrait du Père Marie-Albéric, trappiste

CHAPITRE II. ERMITE DOMESTIQUE 1897-1900

Domestique des Clarisses à Nazareth

Séjour au couvent de Sainte-Claire de Jérusalem

Retour chez les Clarisses de Nazareth

Portrait du frère Charles, domestique en Terre Sainte

Départ de Terre Sainte vers la France : août 1900

TROISIÈME PARTIE

CHARLES DE FOUCAULD DE 1900 À 1916

CHAPITRE I. PRÊTRE EN 1901 POUR L'AFRIQUE DU NORD

Les choix missionnaires de l'ordinand

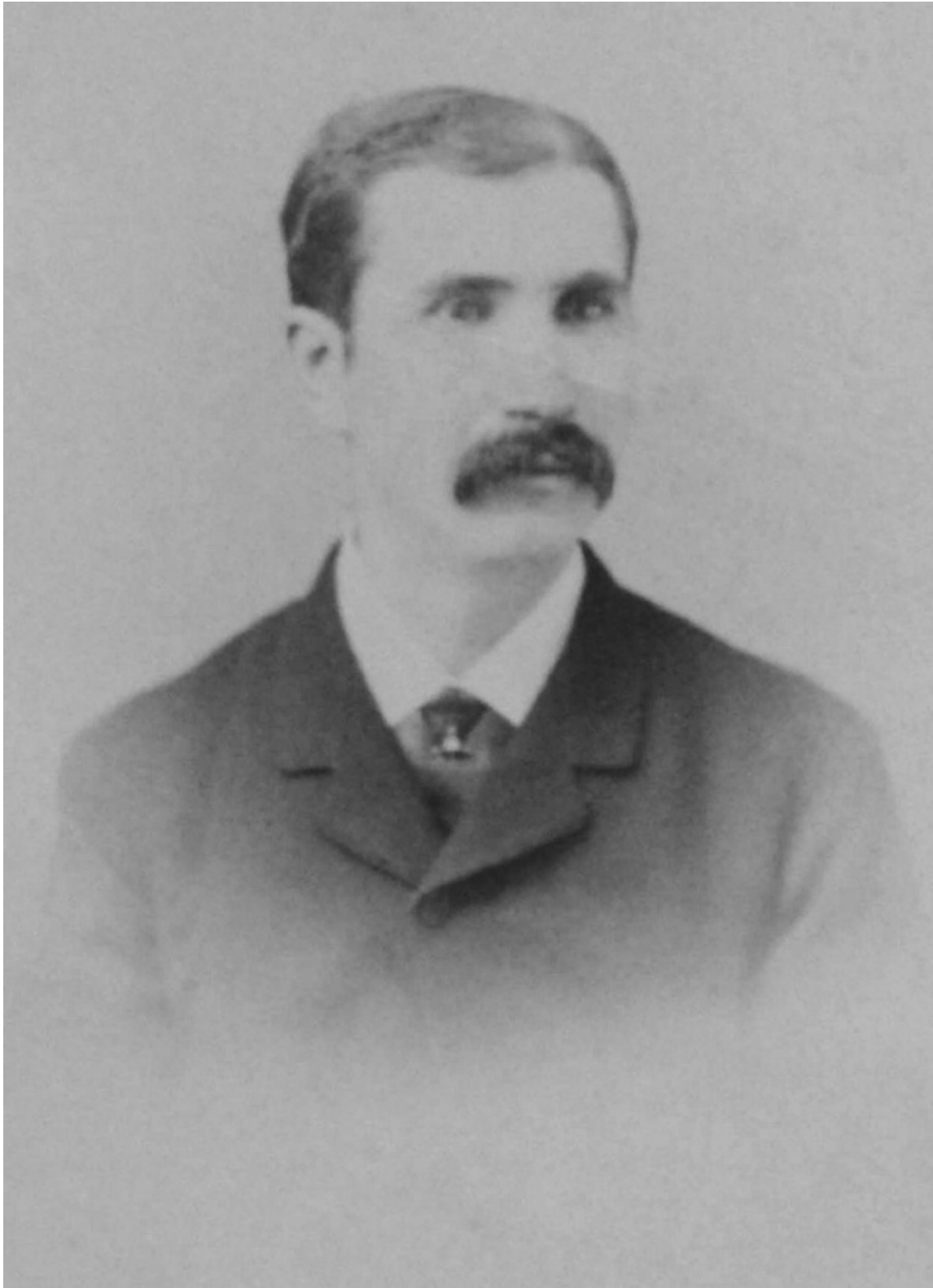
Première Messe, premiers gestes liturgiques

Vers les confins algéro-marocains

Contacts avec les Pères blancs de Maison-Carrée

Séjour à Staouëli avant la direction de Beni Abbès

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



9. Fin 1889. À la demande de sa sœur, Charles s'est fait photographier avant de quitter sa famille pour se faire trappiste.

5.
pratiquer avec un amour particulier : « Army, vous les uns les autres comme moi-même je vous
sai aimés », « Si on te frappe sur la joue droite, tends la gauche », « Si on veut te prendre la
tunique, donne encore ton manteau », « donne à quiconque te demande, prêt à quiconque
te prie de lui prêter »... Ces paroles nous montrent qu'après l'amour passionné de N. Seigneur
l'amour du St Sacrement, de la prière, notre trait distinctif, notre 1^{er} devoir, est la charité
envers le prochain, ~~avec~~ un esprit de miséricorde, de compassion, de condescendance, de douceur,
de paix infinis. — Nos œuvres de miséricorde seront limitées, comme celles de Notre-Seigneur
à Nazareth, elles ne consisteront guère qu'en la réception des hôtes & l'aumône faite à
la porte : mais avec quelle libéralité & quelle tendre charité il faut donner l'hospitalité &
l'aumône !... Jamais il ne nous sera permis de refuser l'une ni l'autre, dussions-nous
donner le dernier morceau de pain de la maison ; & si nous n'avons rien & qu'un hôte ou un
pauvre frappe, on le fera entrer & on ira chercher pour lui du pain, & s'il est malade, ce qui
est nécessaire à son état... — De même, il nous est défendu de jamais refuser à qui nous
demande : si on ne peut donner le tout, on donnera une partie, mais, dit-on donner la
dernière sou, on ne refusera jamais, pour se conformer à la parole du Seigneur... — Nous
ne réclamerons pas ce que nous aurons prêté. Il nous est à jamais interdit d'entamer un procès,
de traduire quelqu'un en justice : nous nous laisserons tondre comme des agneaux, & nous serons
seulement tondus, mais égorgés... — Il nous est à jamais interdit de porter ni de posséder
aucune arme, de frapper qui que ce soit, même pour nous défendre légitimement ; nous
serons comme des agneaux parmi les loups : les agneaux sont frappés & ne frappent pas :
Notre-Seigneur fut frappé & ne frappa pas ses agresseurs... — Tous nos efforts ten-
dront à avoir en nous & à montrer à tous la charité, la compassion, la tendresse, la bonté
infinie de Notre-Divin Maître.

14 juin 1896, fête de S. Basile.

10. Dernières lignes du projet d'une congrégation des Petits Frères de Jésus, écrites à Notre-Dame du Sacré-Cœur, près d'Akbès, le 14 juin 1896.

58102

De celui de ces pauvres âmes mondaines...
 Comme la foi, l'habitude de regarder le haut
 à la lumière de la foi, nous être au-dessus
 du brouillard & de la boue de ce monde.
 Comme cela nous met d'avec un autre à nous.
 phère, en plein soleil, en plein rayonne-
 ment, dans un calme serais, dans une
 paix lumineuse, au-dessus de la région
 des nuages, des vents et des tempêtes, hors
 de la zone de responsabilité & de la nuit...
 Ma chérie, vivons de foi, croyons ce que
 nous espérons, dans la grandeur en attendant
 que nous le possédions, dans la gloire,
 et aimons celui qui "sera notre témoin."
 peut infiniment grande. ~~Je suis~~ En
 tous les instants de votre existence dans
 le temps & dans l'éternité!... Je hais
 de tout mon cœur en ce bien aimé Seigneur
 Jésus, & j'ai l'embrasse bien tendrement
 ainsi que tous les enfants dans la gloire
 de son père qui aime dans la gloire
 de son Seigneur & son + fr. Charles de Jésus

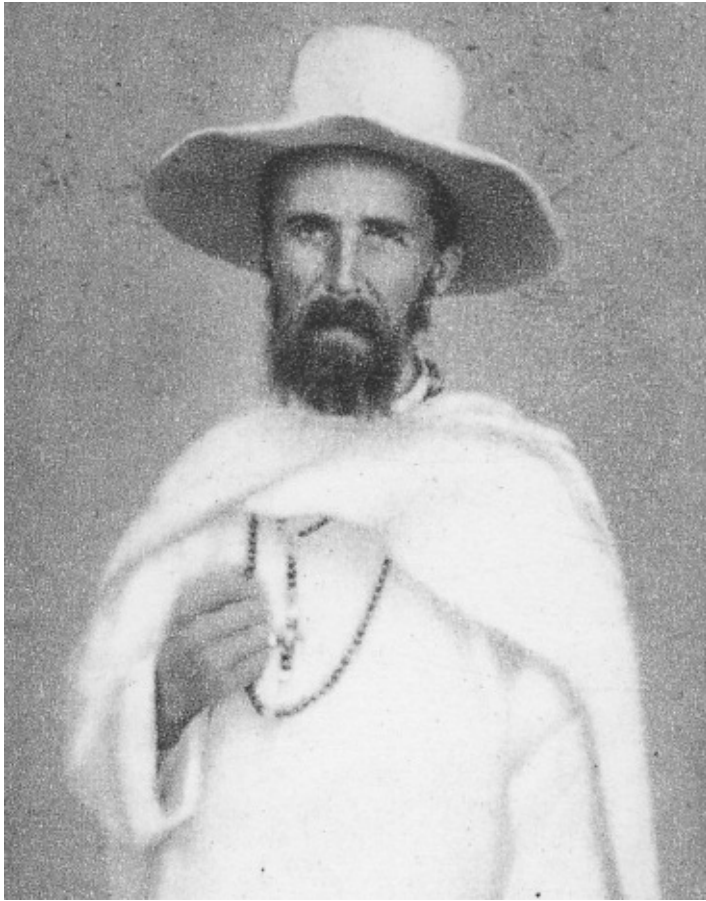
Nazareth. 21 juillet 99

† Jésus

Merci, ma bonne mimi, de ta bonne
 lettre de la fin de mai... quelle belle
 image m'envoie mon filleul!... Je lui
 écris pour le remercier... J'ai tardé pour
 te répondre, ma chérie: d'une part, j'en
 dois point trop écrire, car une petite
 règle me prescrit le silence de toute manière,
 d'un autre côté, je voulais que ceci t'arrive
 vers le 13 & le 14 août... Bonne
 fête, ma bonne-mimi! et bon jour de
 naissance!... Que de fêtes dans la
 patrie, déjà! plus de la moitié de celle

11. Exemple d'une lettre de Charles à sa sœur, écrite de son ermitage de Nazareth en juillet 1899.

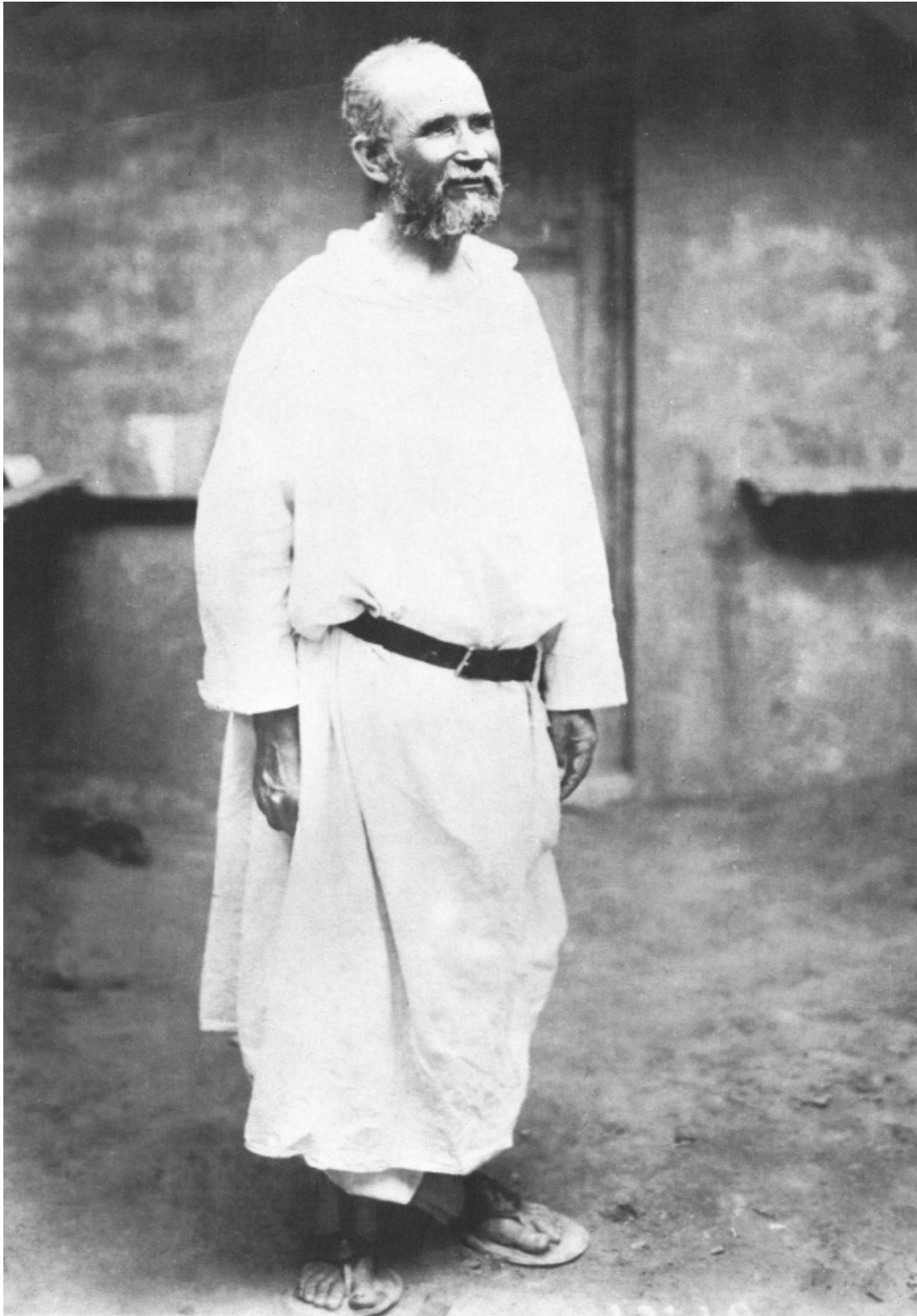
Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



34. Monseigneur Charles Guérin (1872-1910), Père blanc, préfet apostolique de Ghardaïa de 1901 à 1910.



35. Général Henri Laperrine (1860-1920), « ami incomparable » pour Charles de Foucauld.



36. Dernière photographie connue du Père de Foucauld.
Tamanrasset, vers 1915.

*Cet ouvrage a été numérisé
par Atlant'Communication
au Bernard (Vendée).*

Achévé d'imprimer en France
sur les presses de

Dépôt légal : ••••• 2015

N° d'imprimeur :